

© Seba Kurtis, Untitled 9, de la série Heartbeat, 2012, tirage Lambda, 100x80 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich



© Seba Kurtis, de la série Drowned, 2008, tirage Lambda, 60x50 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie

SOMMAIRE

NOUVELLES PUBLICATIONS 8
SUISSE ROMANDE 16
TESSIN 50
SUISSE ALÉMANIQUE 53
INTERNATIONAL 82
SPECIAL PHOTO À PARIS 84

PHOTO-THEORIA

Webzine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine – www.phototheoria.ch
Rédaction : Nassim Daghighian, historienne de l'art et critique AICA. Contact : info@phototheoria.ch



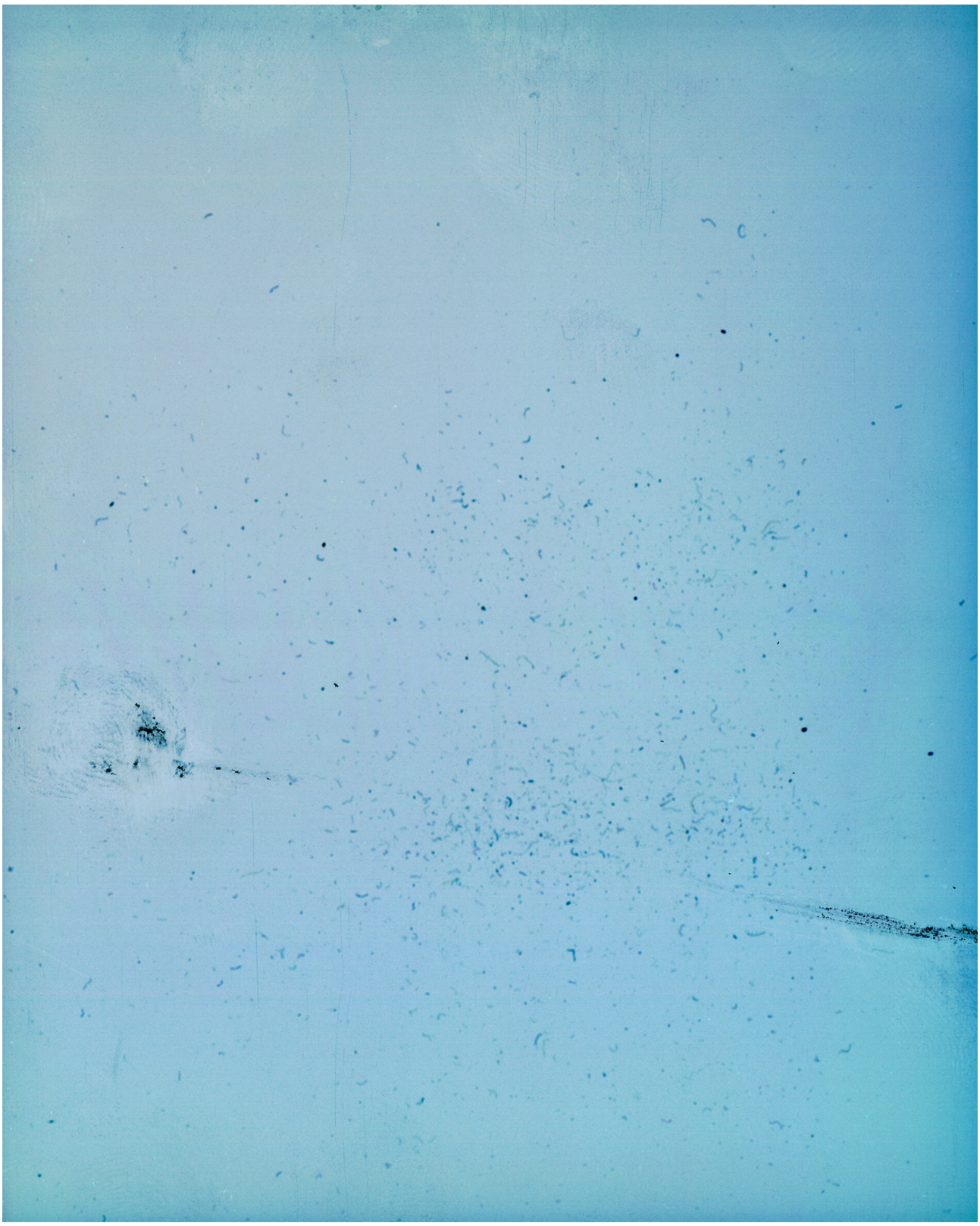
© Seba Kurtis, Untitled 7, de la série Heartbeat, 2012, Lambda, 60x50 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie

Couverture – Seba Kurtis

Exposition *Immigration Files* à la Christophe Guye Galerie, Zurich, 19.11.2015 - 16.01.2016 (voir p.62-63).
Seba Kurtis (1974, AR) travaille sur la base de son expérience personnelle. Il a étudié le journalisme et fut un activiste. Né en Argentine à l'époque de la dictature, il a quitté son pays avec sa famille en pleine crise politique et économique en 2001 et a vécu en Espagne le statut d'immigrant illégal pendant cinq ans. Kurtis inclut dans ses séries les nombreuses trajectoires des individus qu'il a rencontrés lors de ses pérégrinations. En faisant appel au collage, à des filtres colorés et à d'autres manipulations de ses images, il met en évidence la peur de montrer son visage, mais aussi la fréquente négation de l'identité du migrant et la déshumanisation du regard qui a lieu dans les mass media. La couverture médiatique des phénomènes en cours s'interroge peu sur l'origine, l'identité et les raisons de l'exil des migrants. Ces questions disparaissent dans le flou de la notion d'immigré. Les individus sont réduits à la seule existence d'une marée humaine à laquelle ils n'ont pas choisi de participer. Alors que le titre *Immigration Files* suggère une stratégie documentaire, les œuvres de Seba Kurtis ne sont pas des transcriptions fidèles de la réalité mais, par le biais des "interventions" de l'artiste, elles proposent un discours esthétique et critique essentiel sur la problématique des migrants.
(suite page 6)



© Seba Kurtis, de la série Drowned, 2008, tirage Lambda, 100x80 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie



© Seba Kurtis, Untitled 5, de la série Heartbeat, 2012, Lambda, 60x50 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie



© Seba Kurtis, de la série *Talcum*, 2015, tirage Lambda, 60x50 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie

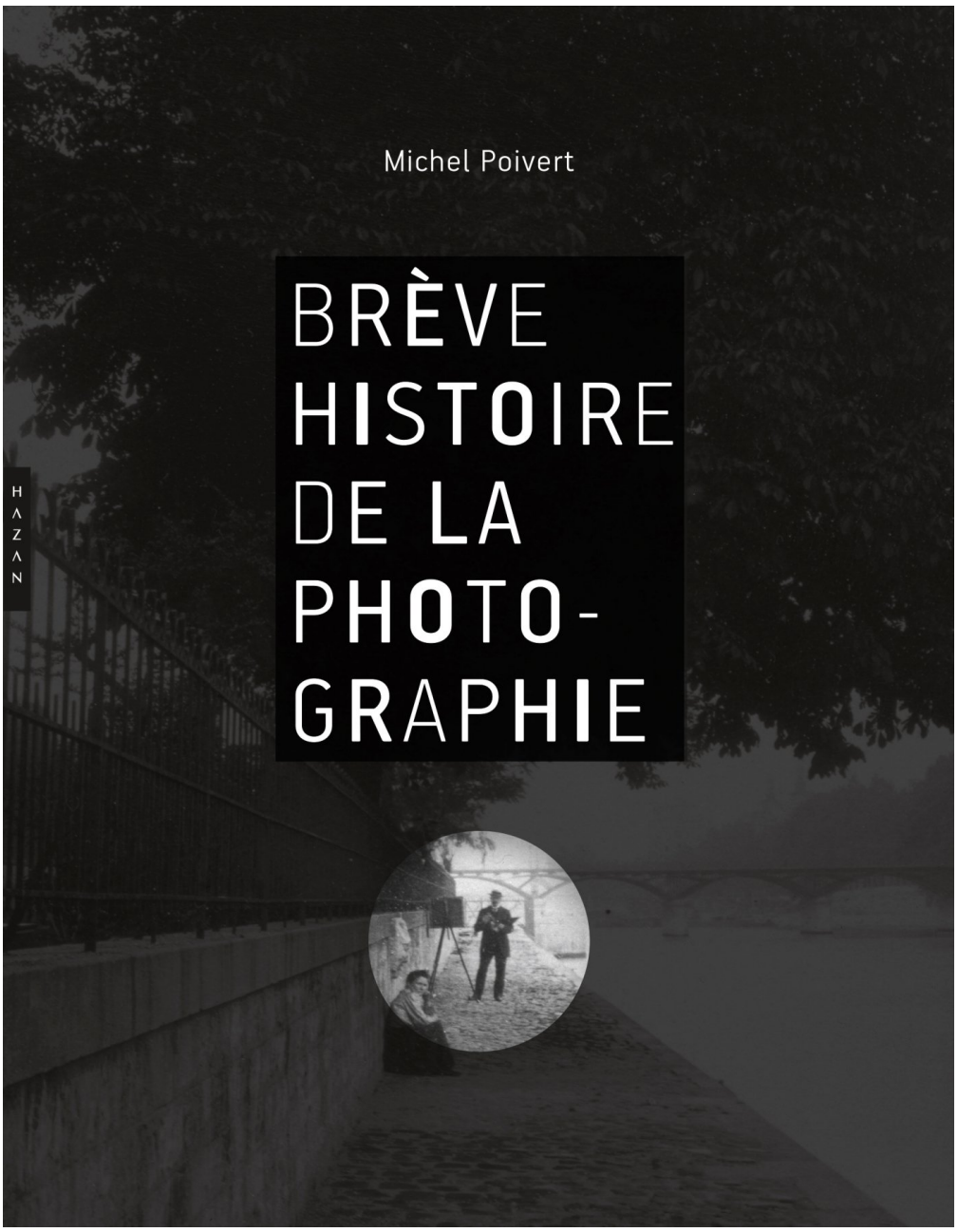
Sa dernière série, *Talcum* (2015), a été réalisée dans le cadre d'une résidence artistique près du camp de requérants d'asile de Cherbourg, petite ville de Normandie. Kurtis fait appel au procédé du collage pour modifier ses portraits traditionnels à la chambre photographique. Les visages des migrants, qui craignent de révéler leur identité publiquement, sont dissimulés sous les images de minerai de talc. Ce choix formel a un lien concret avec leur expérience de migrants. Un journal local avait titré sa couverture en mentionnant des personnes cachées dans un camion chargé de talc dans l'espoir de passer la frontière. L'artiste en extrait le matériau de manière symbolique. Les visages cachés nous rappellent une quête inlassable de l'invisibilité, lorsque la survie implique l'effacement de soi, lorsque " être au monde " signifie devenir inexistant…

Une part des bénéfices de la vente des œuvres sera versée à l'Organisation suisse d'aide aux réfugiés.
Nassim Daghighian

A voir, une intéressante interview de l'artiste par Pôle Image, Rouen, 2015 : https://vimeo.com/142263843



© Seba Kurtis, de la série *Talcum*, 2015, tirage Lambda, 60x50 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie



NOUVELLES PUBLICATIONS

Michel Poivert. Brève histoire de la photographie
Paris, Hazan, 2015, 200 p.
www.editions-hazan.com

Michel Poivert (1965, FR) est historien de l'art et professeur d'histoire de la photographie à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et à l'École du Louvre, Paris. Il fut président de la Société française de photographie (SFP) de 1995 à 2010. Il a notamment publié *La Photographie contemporaine* (Flammarion, 2010, édition augmentée de son livre paru en 2002), *Gilles Caron. Le conflit intérieur* (Photosynthèses, 2013) et *L'image au service de la révolution. Photographie, surréalisme, politique* (Le Point du Jour, 2006). Il a dirigé avec André Gunthert *L'Art de la photographie des origines à nos jours* (Citadelles et Mazenod, 2007). Il est également commissaire d'exposition et critique spécialisé dans la photographie contemporaine.

Interview au sujet de cet ouvrage : Étienne Hatt, " Michel Poivert. Les valeurs de la photographie ", *art press*, 427, nov. 15, p.104-105

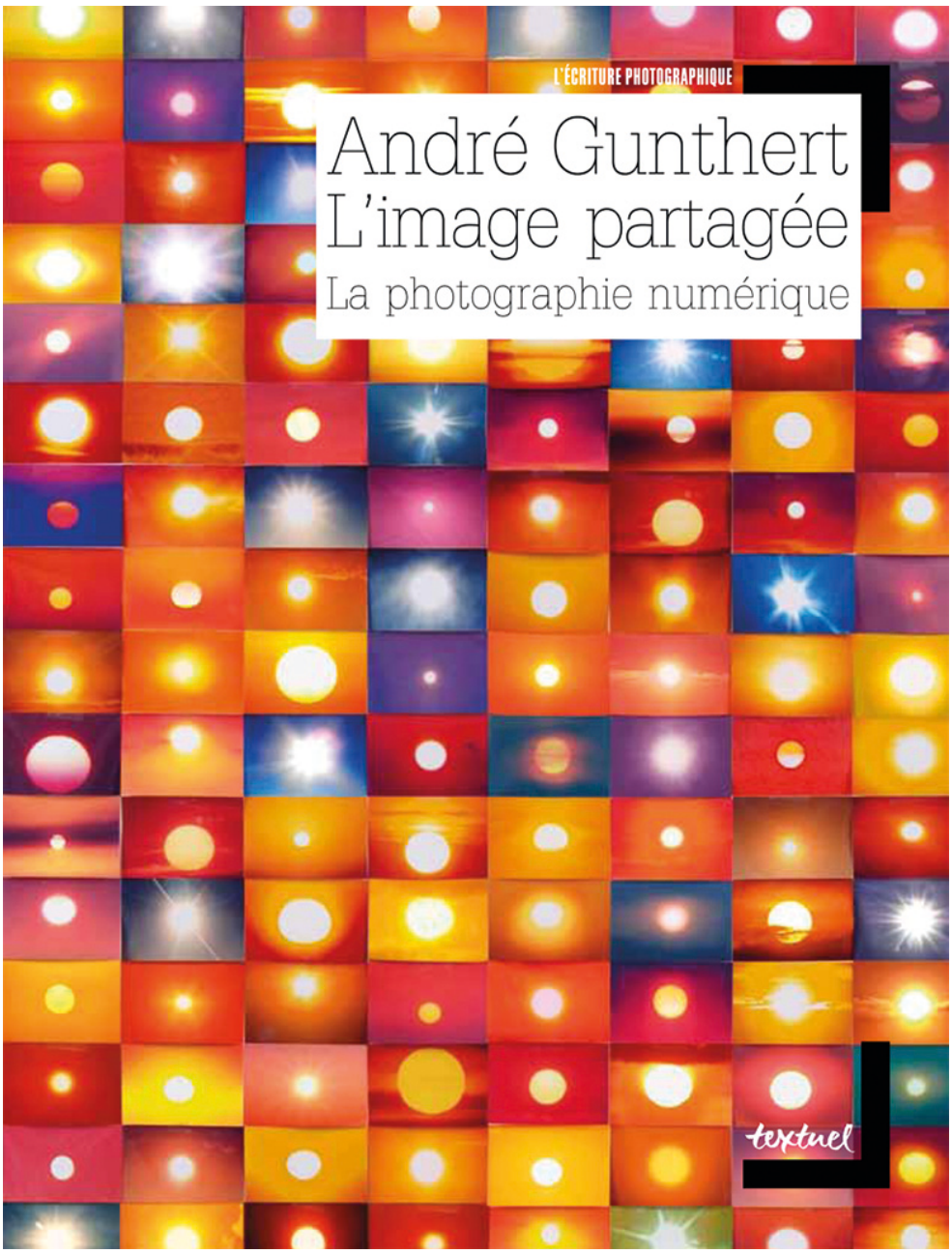


Olympe Aguado, Admiration !, vers 1860, tirage sur papier albuminé monté sur carton, 15.2x20.4 cm. Image tirée de la p.49 du livre.

" Ce qui, finalement, constitue l'idée de photographie contemporaine est cette difficulté de penser une image comme à la fois réelle et fictionnelle, cette instabilité entre expression subjective et fonction documentaire, entre expérimental et usage, bref ce caractère foncièrement dialectique de la photographie. " (Poivert, p.186)

La *Brève histoire de la photographie* de Michel Poivert est un essai réunissant 12 chapitres centrés sur des corpus d'images mises en marge du récit historiographique normatif. Il s'agit pour l'auteur de proposer une " relecture de l'histoire de la photographie " en abordant certains aspects oubliés, mis à l'écart, voire refoulés. Il s'intéresse en particulier à la théâtralité et à " l'image performée ", souvent rejetées par ceux qui défendent une conception de la photographie comme miroir du réel, donc qui valorisent l'idée qu'elle est une image " naturelle ", un document avant tout. Selon Poivert, toute image est une construction. Le succès de la photographie mise en scène, surtout depuis les années 2000, permet de mieux prendre conscience que toute image photographique est jouée, interprétée par les " éléments qui la composent " (personnages, lieux, situations) dans un " espace délimité par l'intention de l'artiste et dans lequel se réalise un événement. " (p.194-195). L'image est un produit de l'imagination et un objet déterminé socio-culturellement.

Poivert s'exprime d'emblée sur un mode personnel et revient sur ses expériences d'historien comme d'enseignant. Sans tomber dans l'anecdote, il évoque ainsi ses pratiques de chercheur et de commissaire d'exposition afin d'expliquer comment elles ont nourri ses réflexions théoriques sur la photographie. La conséquence non négligeable de cette approche pédagogique et critique est de limiter quelque peu les corpus abordés (plus de la moité de l'ouvrage est consacrée au 19^{e} siècle !). L'auteur en est conscient car il précise dans son introduction que ce livre est une étude plutôt qu'une " histoire au sens propre ". Malgré l'intérêt de ces analyses, le lecteur aurait en effet pu s'attendre à ce qu'une telle approche critique traite plus longuement des 20^{e} et 21^{e} siècles. En fin d'ouvrage, Poivert propose une " théorie de la photographie donc, esquissée comme celle du don plus que de la prise, mais un don qui laisse au spectateur le pouvoir de scruter, d'observer à loisir selon un principe d'extériorité proche de celui du voyeur." (p.196). Peut-être est-ce l'objet de son prochain livre sur les " peintre photographes " ? On espère en savoir plus prochainement.
Nassim Daghighian



André Gunthert. L'image partagée. La photographie numérique
Paris, Centre national des arts plastiques / Textuel, coll. L'écriture photographique, 2015, 176 p.
www.editionstextuel.com

André Gunthert (1961, FR) est enseignant-chercheur, maître de conférence en histoire visuelle à l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales à Paris) depuis 2001. Sa thèse de doctorat en histoire de l'art s'intitule *La Conquête de l'instantané : archéologie de l'imaginaire photographique en France, 1841-1895* (1999). Il est fondateur et rédacteur en chef de la revue *Études photographiques,* éditée par la SFP depuis 1996, et il a notamment dirigé avec Michel Poivert *L'Art de la photographie* (Citadelles-Mazenod, 2007). Dès 2005, il a publié ses réflexions dans plusieurs carnets de recherches en ligne et il anime actuellement *L'image sociale*, un blog créé en 2014. Dans le domaine francophone, il est l'un des premiers à avoir interrogé les usages sociaux des images numériques comme de nouveaux phénomènes culturels.

L'image partagée réunit douze articles publiés par André Gunthert de 2004 à 2015, ce qui permet de suivre à la fois l'évolution de sa réflexion sur dix ans et celle des usages ordinaires de la photographie numérique. L'objet central de l'ouvrage est ce que l'auteur appelle l'image fluide. " La révolution de la photographie



© André Gunthert, Photographie au musée, British Museum, Londres, 2008. Image tirée de la p.137 du livre.

numérique est sa fluidité. La conversion de l'information visuelle en données archivables, modifiables et communicables libère l'image de la dépendance à un support matériel. " (p.11). La photographie numérique fait en effet partie intégrante des outils de communication, surtout depuis la sortie de l'iPhone 3G en 2008. Caractérisée par une transmission à distance presque instantanée, une plus grande accessibilité, une multiplication et une appropriabilité facilitées, mais aussi un idéal du partage, l'image connectée a " promu une autonomisation sans précédent des pratiques culturelles " (p.15), en particulier dans les réseaux sociaux. Sur le plan iconographique, il n'y a pas eu de véritable révolution des images, mais une évolution des pratiques et l'auteur préfère, à juste titre, parler de transition numérique.

Comme le fait remarquer Étienne Hatt (*art press*, 427, nov. 15, p.115), Gunthert n'aborde pas le domaine de la photographie artistique, qui a pourtant su intégrer les apports du numérique avec une grande créativité. La couverture du livre pourrait ainsi induire le lecteur en erreur sur les intentions de l'auteur, car elle montre le détail d'une installation de Penelope Umbrico, *541'795 Suns from Sunsets from Flickr (Partial) 01/26/06*. Ce sont essentiellement les usages populaires par les amateurs qui intéressent Gunthert dans ses essais, du scandale des images de torture prises par les soldats U.S. dans la prison d'Abou Ghraib à " La Consécration du *selfie* " qui clôt l'ouvrage. " Entre 2004 et 2015, des formes conversationnelles aux *selfies* en passant par les photomontages ou les gifs animés, l'immobilisme des usages professionnels contraste avec l'inventivité et le développement des usages personnels. L'accueil de la transition numérique pourrait ainsi être résumé d'une formule provocante : révolution pour les amateurs, crise pour les professionnels. " (p.14). L'auteur fait ici référence à la photographie appliquée et plus particulièrement au photojournalisme. Il mentionne à plusieurs reprises les attentats dans le métro de Londres en 2005, l'exposition *Tous photographes !* au Musée de l'Elysée en 2007 ou les usages des blogs et des plate-formes telles que Flickr, Myspace et YouTube, pour remettre en question la thèse d'une concurrence entre amateurs (" journalistes citoyens ") et professionnels, ainsi qu'entre anciens et nouveaux médias. Selon Gunthert, la conversation sur les réseaux sociaux mène à une nouvelle hiérarchie de l'information car domaines privé et public se mêlent et, parfois, elle peut inciter à participer à l'événement (suite à l'attentat contre Charlie Hebdo). En évitant tout jugement moral hâtif, l'auteur aborde finalement les divers usages du *selfie* : " l'autophotographie participante " (p.153) comme nouvelle forme culturelle, voire comme " outil privilégié de la médiation entre culture populaire et patrimoine, expressivité personnelle et art " (p.168-169) lorsqu'un selfie est réalisé devant une œuvre d'art.
Nassim Daghighian

Pour lire l'introduction de l'ouvrage mise en ligne par l'auteur : http://imagesociale.fr/2044



Charlotte Cotton. Photography is Magic
New York, Aperture, 2015, 380 p.
www.aperture.org

Charlotte Cotton (1970, GB) est historienne de l'art, auteur et curatrice indépendante. Elle est engagée dans une réflexion sur la photographie contemporaine depuis plus de vingt ans. Elle a enseigné dans plusieurs universités américaines et a travaillé comme curatrice dans des institutions, notamment au Victoria and Albert Museum et à la Photographers' Gallery à Londres, pour le projet Media Space du National Media Museum, ainsi qu'à la tête du département de photographie du Los Angeles County Museum of Art. Elle a fondé le projet *Words Without Pictures* et a participé à sa publication (LACMA / Aperture, 2010). Elle est l'auteur de *La photographie dans l'art contemporain* (Thames & Hudson, 2004), plusieurs fois réédité.

Entretien avec l'auteur : Nina Strand, "Charlotte Cotton on her brand new book Photography is Magic", *Objectiv*, 3.7.2015
http://www.objektiv.no/realises/2015/7/3/charlotte-cotton-on-her-brand-new-book-photography-is-magic

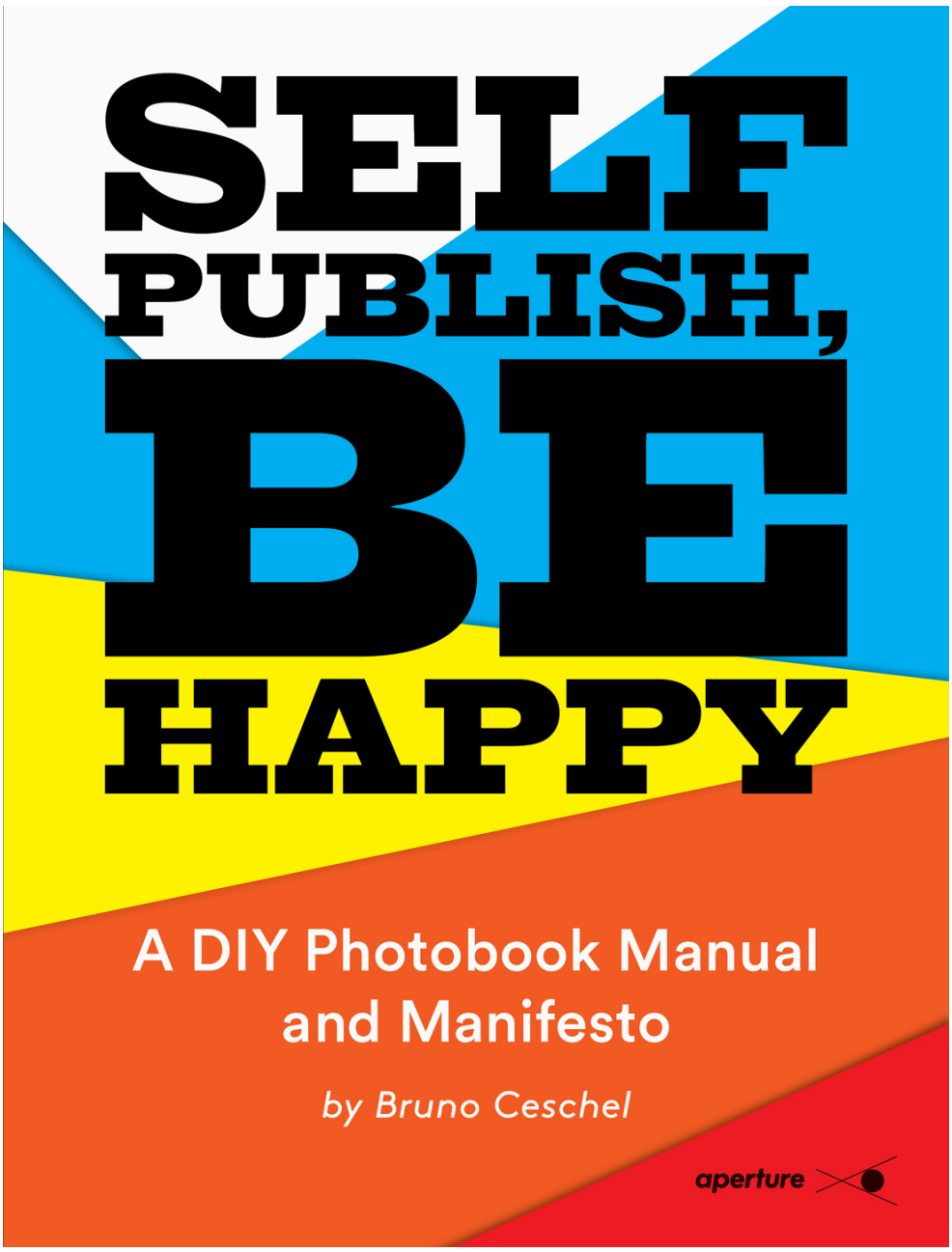


© Victoria Fu, Untitled (Shadow), 2013, tirage jet d'encre, 76.2x101.6 cm. Image tirée du livre, p.82

Photography Is Magic est un ouvrage magnifiquement illustré présentant le travail de plus de 80 artistes qui expérimentent différentes manières d'aborder la photographie à l'ère post-internet. Le livre est divisé en trois parties complémentaires : l'essai de Charlotte Cotton introduit le corpus de plus de 300 images puis, en fin d'ouvrage, les propos des artistes explicitent leur conception de la photographie et leur démarche. Le graphisme élégant de Harsh Patel et la séquence très fluide permettent d'apprécier les œuvres d'une grande diversité d'approches. Le livre, publié à 10'000 exemplaires et traduit en japonais, est destiné à un large public et, selon le site de l'éditeur Aperture, en particulier aux jeunes passionnés de photo, aux étudiants et à ceux qui souhaitent approfondir leur compréhension des pratiques photographiques contemporaines.

L'essai de Cotton est bien documenté et comporte en note plusieurs citations d'auteurs qui nourrissent sa réflexion sur la culture de l'image actuelle. Le titre, qui suggère que la photographie est de la magie, pourrait induire en erreur, paraître naïf ou passéiste, mais il ne s'agit pas ici de la fascination qu'exerçait le médium lors de son invention. L'auteur établit un parallèle entre la photographie contemporaine et la prestidigitation sur table (*close-up magic*), qui fait appel à l'esprit d'ouverture du spectateur : l'effet de la magie est produit par son imagination. " La magie photographique nous ouvre aux multiples significations possibles de notre monde visuel et fait appel à notre manière collective de le regarder ; elle nous apporte aussi des idées sur ce que ce monde visuel pourrait impliquer à propos de notre condition contemporaine." (p.3, ma traduction). La majorité des œuvres ont été produites depuis 2010, elles sont effectivement en lien étroit avec notre présent.

Les artistes sélectionnés par l'auteur sont non seulement conscients des perceptions des spectateurs, mais ils mettent aussi cette proximité relationnelle avec leur audience au cœur de leur travail. Selon Cotton, cela peut s'exprimer par des jeux de camouflage : interaction avec le passé analogique de la photographie, gommage des distinctions entre peinture, sculpture, film, etc. à " l'époque post-disciplinaire de l'art " (p.12). Photoshop joue un rôle central et Cotton affirme même que le logiciel devient le médium. C'est la créativité post-internet, " l'ouverture d'esprit et l'innovation imaginative " (p.18) des travaux publiés qui intéresseront le plus les lecteurs de *Photography Is Magic !*
Nassim Daghighian



Bruno Ceschel. Self Publish, Be Happy. A DIY Photobook Manual and Manifesto
New York, Aperture / Londres, SPBH Editions, 2015, 512 p.
www.aperture.org

Bruno Ceschel (1976, IT) est éditeur, auteur, curateur et conférencier à la University of the Arts London. Au début des années 2000, il a travaillé à Trevise au sein de la rédaction du magazine *Colors* puis, de 2004 à 2007, pour la maison d'édition Chris Boot Ltd à Londres. Quelque peu frustré par la lenteur des processus traditionnels pour parvenir à la publication d'un ouvrage commercialement " viable ", il part à New York et y rencontre plusieurs artistes qui auto-éditent leurs livres. En 2010, il fonde Self Publish Be Happy, une organisation qui collectionne, étudie et fait la promotion des livres d'artistes contemporains auto-édités ou publiés par des éditeurs indépendants. SPBH organise des workshops ainsi que divers événements *live* ou en ligne. La direction artistique est assurée par Antonio de Luca. La collection de SPBH, basée à Londres, contient déjà plus de 2000 publications.

SPBH participe à Offprint Paris (voir p.108-109). Pour lire deux intéressants articles en français qui citent les propos de Bruno Ceschel :
Roxana Traista, " SPBH, ou quand les auto-éditeurs prennent le pouvoir ", *Photographie.com*, 27.06.2013,
http://www.photographie.com/news/spbh-ou-quand-les-auto-editeurs-prennent-le-pouvoir
Mathias Deshours, " Et si l'art contemporain trouvait un nouveau souffle grâce à l'auto-édition? ", *Slate*, 10.10.2015,
http://www.slate.fr/story/107443/art-contemporain-auto-edition



© Nicolas Haeni et Thomas Rousset, Untitled, image tirée du livre de Bruno Ceschel, *Self Publish, Be Happy*, New York, Aperture / Londres, SPBH Edition, 2015, page 507

Self Publish, Be Happy est un ouvrage de référence pour les passionnés du livre de photographie alternatif. Il s'ouvre sur le manifeste de Bruno Ceschel, directeur de SPBH, et un essai de David Senior, bibliographe de la Museum of Modern Art Library à New York. DIY fait référence à la philosophie *Do it yourself* donc au livre de photo indépendant, en dehors des circuits commerciaux traditionnels. Ceschel a sélectionné cinquante publications très intéressantes, présentées dans cinq chapitres thématiques (intime, ludique, narratif, collaboratif, artisanal) puis, en conclusion, il propose un bref manuel pour réaliser son propre livre. Ses recommandations sont accompagnées des photographies ludiques de Nicolas Haeni et Thomas Rousset.

Les textes permettent de comprendre la passion qui anime leurs auteurs ainsi que le contexte historique dans lequel s'inscrivent les pratiques actuelles, en partant de l'exemple incontournable du livre d'artiste d'Ed Ruscha, *Twentysix Gasoline Stations* (1963). La notion d'artiste auto-édité était alors totalement inédite et expérimentale, mais elle se développa rapidement dans les années 1960-1970 au sein des pratiques qui consistaient à subvertir les schémas conventionnels (et capitalistes) de la production industrielle. La liberté de publier des livres à peu de frais et en dehors du circuit des maisons d'édition est un élément important des pratiques indépendantes actuelles, en grande partie favorisées par le numérique. Le livre auto-édité représente un important espace d'expression artistique, une alternative à l'espace d'exposition.
Nassim Daghighian



Paul Vionnet (attribué à), Vue d'une salle du Musée historiographique, vers 1910, aristotype
© Musée de l'Elysée, Lausanne

SUISSE ROMANDE

À l'image du monde.
Musées et collections de documentation visuelle et sonore autour de 1900
Colloque, Université de Lausanne, Université de Genève, Musée de l'Elysée, 05.11. – 06.11.2015, 9h – 18h
www.unil.ch/shc

La diffusion de la photographie, l'invention du cinéma et le développement d'appareils à enregistrer le son ont généré à la fin du XIX^{e} siècle un nombre considérable d'images fixes, d'images animées et d'enregistrements sonores. Ce colloque a pour but de retracer l'histoire d'institutions alors fondées pour collecter ces matériaux afin de documenter l'histoire, la géographie et les phénomènes sociaux observés à l'échelle locale, nationale ou universelle. Nous nous interrogerons sur leurs acteurs, leurs objectifs, leurs pensées du monde, mais aussi leur devenir. En évoquant le cas de musées, d'archives, de bibliothèques et de collections créés dans le monde entier, des États-Unis à la Russie en passant par différents pays d'Europe, nous mettrons en perspective l'histoire de la "collection iconographique vaudoise" présentée dans une vaste exposition au Musée de l'Elysée. Organisateurs : Anne Lacoste, Olivier Lugon, Estelle Sohier.

Programme détaillé : http://unil.ch/shc/files/live/sites/shc/files/Depliant-Colloque-UNIGE-UNIL-05.11.2015.pdf



© Rana Javadi, Quand tu mourrais, 2008. Courtesy Silk Road Gallery, Téhéran, Iran

Elahe Helbig. La photographie contemporaine en Iran : quelques positions
Conférence, CPG – Centre de la photographie, Genève, 17.11.2015, 19h
www.centrephotogeneve.ch

Elahe Helbig est commissaire d'exposition, assistante à l'Unité d'arabe, Université de Genève.
Sa conférence est en anglais.

Représentation et photographie dans le monde arabe et en Iran est un cycle de trois conférences organisés par le Centre de la Photographie Genève en collaboration avec l'Unité d'arabe (Département de langues et de littératures méditerranéennes, slaves et orientales) de l'Université de Genève. Les trois interventions portent sur le rapport aux images et aux représentations dans les mondes arabe et musulman. La photographie, pratiquée très tôt en Orient, y jouit aujourd'hui d'un statut spécial, aussi bien du point de vue de l'acceptation par le public ou les autorités religieuses, que par son utilisation dans l'art contemporain où elle a conquis une place prépondérante. Les trois conférences de Silvia Naef, Annabelle Boissier et Elahe Helbig, débuteront avec une introduction générale sur la photographie en tant que forme spécifique de production d'images et traiteront à l'occasion des deux conférences suivantes, de l'usage de la photographie dans l'art contemporain, d'abord en Tunisie, puis en Iran, deux pays très différents par leur histoire et leur traditions iconographiques.

Source : http://www.centrephotogeneve.ch/files/flyer2_v2.pdf



© Graziella Antonini, de la série Alcina IV, "lost satellite connection", Taïwan, Hong Kong, 2012

Rencontre-signature à la Librairie de l'Elysée
Vernissage d'*Alcina*, Musée de l'Elysée, Lausanne, 21.11.2015, 16h
www.elysee.ch

La Librairie de l'Elysée invite quatre photographes à présenter leurs publications : Graziella Antonini, Delphine Burtin, Olivier Lovey et Brigitte Lustenberger. L'événement est organisé en collaboration avec NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine (www.near.li), à l'occasion de la sortie d'*Alcina*, ouvrage de Graziella Antonini édité par Till Schaap Edition et NEAR, avec un texte de Célia Houdart, auteur de plusieurs romans chez P.O.L.
Lors de la rencontre, les quatre artistes seront présents pour signer leur ouvrage et Armand Deladoëy, metteur en scène, proposera une lecture d'extraits de textes de Célia Houdart (présente aussi ce jour-là) en lien avec les images de Graziella Antonini. La photographe décrit ainsi sa démarche : "Dans mon travail j'essaie de mettre en relief le sentiment d'un ailleurs, où le vrai ne se différencie plus du faux et où les apparences trompeuses éveillent notre désir d'imaginaire."
Alcina est le troisième volume d'une série consacrée à la photographie actuelle, après *Still* de Brigitte Lustenberger et *Memorabilia* d'Olivier Lovey. NEAR compte parmi ses membres Delphine Burtin qui vient d'auto-éditer le livre *Sans condition initiale*. Ces quatre ouvrages vous seront présentés lors de la rencontre.



© Graziella Antonini, Alcina, 2015, NEAR & Till Schaap Edition, 84 pages, texte de Célia Houdart (FR, EN, DE) ; couverture du livre

Graziella Antonini réalise des images poétiques, qui jouent subtilement avec l'interprétation du spectateur. La suggestion est un élément important dans l'ensemble de son œuvre, qui combine portraits, paysages, scènes d'intérieur ou plans rapprochés d'objets… Réels ou fictifs, les voyages, comme les souvenirs et les rêves, se mêlent pour composer un univers d'images mentales aux géographies multiples, où différents mondes se croisent. La photographe semble nous inviter à " être de corps quelque part et ailleurs par la pensée ". L'artiste titre par *Alcina* (I à V) différents projets qu'elle décline en groupes d'images, variables selon le propos qu'elle développe. Le nom de cette île luxuriante, emprunté au poème chevaleresque Le Roland Furieux de l'Arioste (1532), réunit les notions constantes qui accompagnent la photographe dans son travail. Pour Graziella Antonini, *Alcina* est " une collection d'images, dont l'individualité de chacune, par son format, son angle de prise de vue ou son rendu, s'inscrit dans un ensemble. L'espace mental qui les relie est une île, où se confondent illusion et réalité : Alcina. […] Faire s'entrechoquer une sensation de réalité avec une indéfinissable impression d'hallucination. Le désir inné d'illusion tapi en chacun de nous. "

Graziella Antonini (1967, CH / IT) vit et travaille à Vevey et à Paris. Elle est diplômée de l'Ecole de photographie de Vevey (CEPV) en 1989. L'artiste s'est fait un nom international avec sa série *Voyage imaginaire au Japon*. En 2009 et en 2014 elle a présenté sa série *Alcina* dans des expositions personnelles ainsi que dans plusieurs expositions collectives, festivals internationaux et projections.



© Brigitte Lustenberger, Still, 2014, NEAR & Till Schaap Edition, 84 pages, texte de Julia Hountou (FR, EN, DE) ; couverture du livre

Les photographies de Brigitte Lustenberger sont à la fois ancrées dans les pratiques artistiques contemporaines et en relation avec la peinture, le cinéma ou la télévision. La profondeur de ses images invite le spectateur à se plonger dans une réflexion sur l'art et l'existence.
" Avec pour précieuse alliée la lumière, Brigitte Lustenberger dépeint les êtres et les silences, les ambiances et les grains de matière – peau, fourrure, plumes, bois, fruits, fleurs… – ainsi que les objets auxquels elle semble prêter une âme pour narrer des récits mystérieux et feutrés. Elle parvient admirablement à créer un univers énigmatique qui incite l'esprit à rêver. Ce monde poétique composé de menus indices est d'une extrême mélancolie. […] L'ombre et la clarté façonnent indifféremment le vivant et l'inanimé, les inscrivant dans une égale temporalité. Métaphores de l'effritement du temps, ces éléments incarnent l'état du monde en proie à l'irrévocable étreinte de la durée. " Julia Hountou, in *Still*, NEAR / Till Schaap Edition, 2014

Brigitte Lustenberger (1969, CH) a étudié à l'Université de Zurich et obtenu sa licence en histoire sociale et photographie en 1996. Durant les années suivantes, elle s'est établie comme artiste visuelle. Elle a ensuite déménagé à New York et a reçu son MFA en Fine Art Photography & Related Media à Parsons The New School of Design en 2007. Brigitte Lustenberger a exposé au niveau national et international dans des expositions personnelles et collectives. Elle a notamment reçu le prix de la photographie du canton de Berne 2013 et le prestigieux Swiss Landis & Gyr Residency Award. Elle vit et travaille à Berne.



© Olivier Lovey, Memorabilia, 2015, NEAR & Till Schaap Edition, 84 pages, texte de Nassim Daghighian (FR, EN, DE) ; couverture du livre

Memorabilia est la première publication du photographe Olivier Lovey. Elle nous révèle un monde mystérieux offrant une grande liberté d'interprétation.
" Le titre *Memorabilia* est inspiré d'une chanson du groupe Soft Cell en 1981. Ce mot m'a toujours attiré ; il renvoie à une collection d'objets que l'on garde précieusement pour se rappeler du passé. En songeant au titre de mon livre, je pensais aussi au mot ‹ souvenir ›, bien que je n'aie jamais pris de photos de souvenir ! Malgré tout, les photographies que je prends évoquent toujours une histoire, un lieu, des expériences personnelles et fonctionnent comme des repères temporels dans ma vie. Elles sont comme de petits trophées. C'est ce que je considère comme ma production alternative, qui n'entre pas dans une série définie. Je pars souvent faire des prises de vues sans but précis et lorsque je trouve un motif qui m'intéresse, je fais quelques essais et soudain une image fonctionne. Le titre *Memorabilia* renvoie donc à cette idée d'images trophées, sans rapports apparents entre elles, collectionnées au fil du temps sans savoir a priori qu'en faire. "
Olivier Lovey, in *Memorabilia*, NEAR / Till Schaap Edition, 2015

Olivier Lovey (1981, CH), photographe indépendant à Martigny, est diplômé de la formation supérieure en photographie du CEPV – École supérieure d'arts appliqués de Vevey en 2011, après avoir obtenu un Master en psychologie à l'Université de Fribourg en 2005.



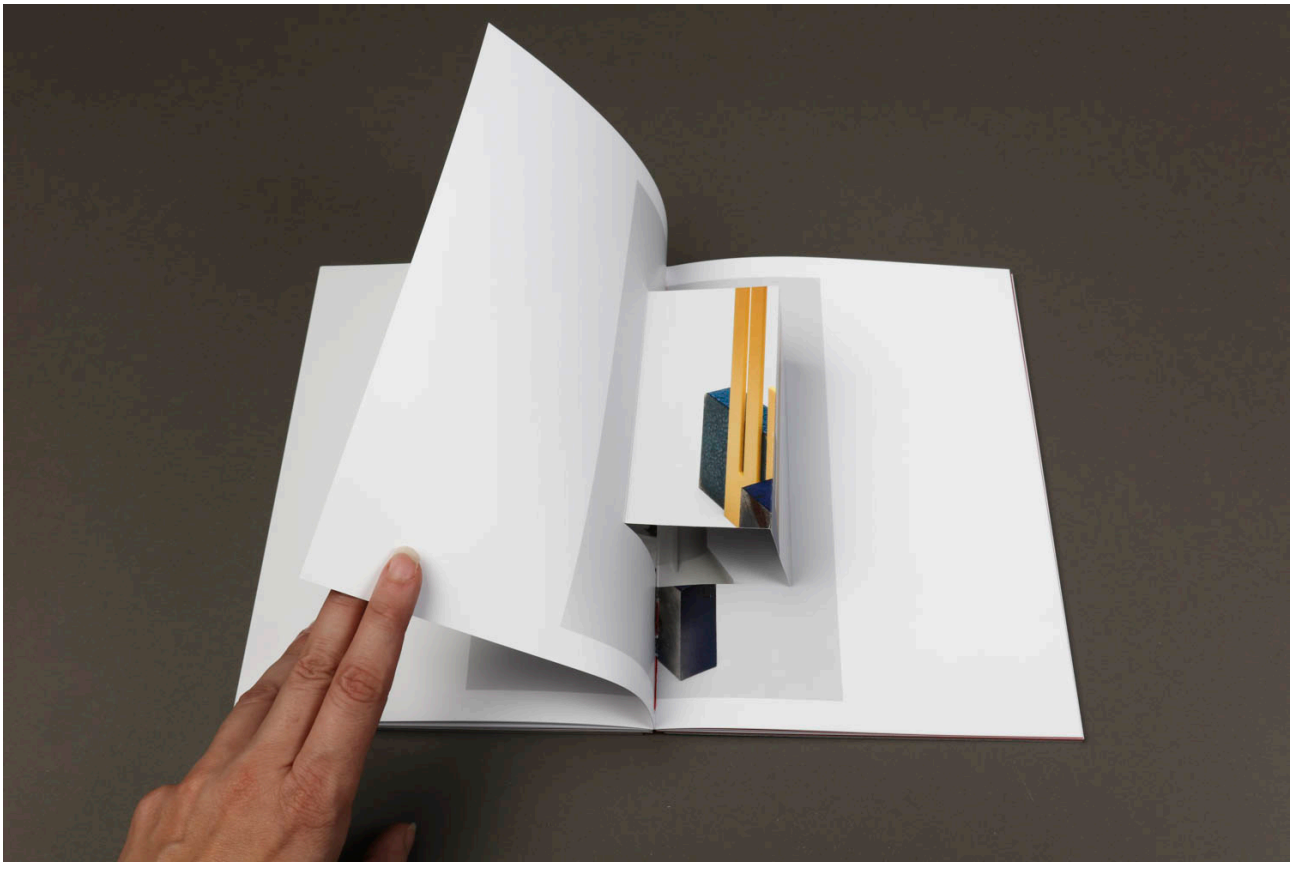
© Delphine Burtin, Sans condition initiale, 2015, auto-édition, 56 pages

" A travers les constructions d'objets qu'elle réalise et photographie pour son installation *Sans condition initiale*, Delphine Burtin poursuit une recherche conceptuelle autour du leitmotiv de " l'accident visuel ". Présent au sein de toutes ses images, ce motif discordant se doit selon elle d'arrêter le regard, pour remettre en doute sa perception du réel. Dans cette série extrêmement maîtrisée et travaillée en studio, l'artiste approfondit ses expérimentations autour des limites et de l'ambiguïté du discernement humain. Avec une grande sobriété technique et chromatique, elle empile, aligne, superpose et agence des objets ordinaires qu'elle qualifie de " morceaux de monde " – verre, tapette, globe. A partir de ces " fragments visuels existants ", Burtin construit une sémiotique du regard entièrement réinventée. En détournant les objets de leur usage quotidien et de leur signification habituelle, le jeu combinatoire engendré arbitrairement par l'artiste donne naissance à un langage photographique surprenant, au sein duquel le statut des choses que nous pensions connaître nous échappe et leurs associations incongrues bouleversent nos représentations établies. […] "
Emilie Delcambre, in *reGeneration*^{3}, Lausanne, Musée de l'Elysée, 2015

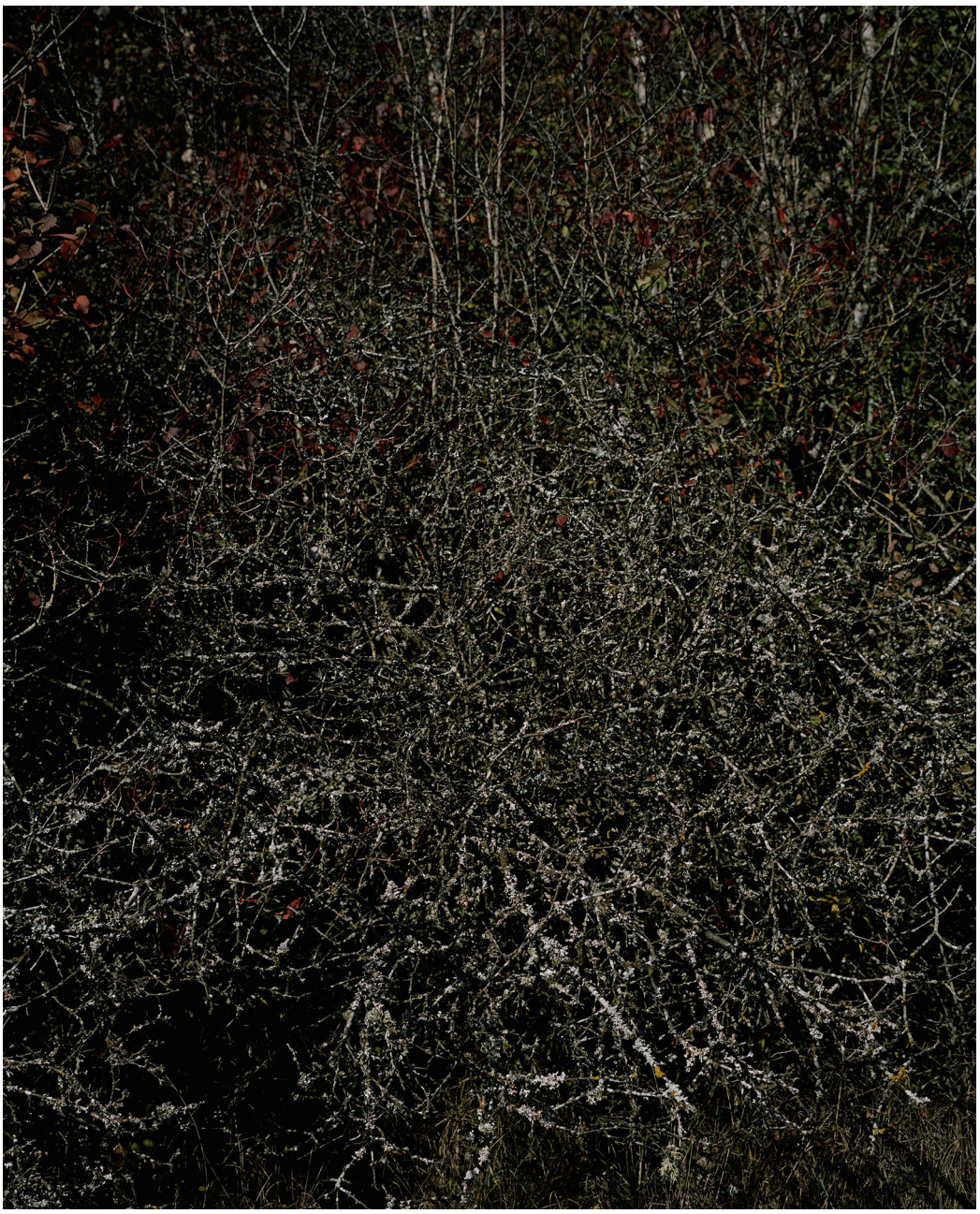
Delphine Burtin (1974, CH / FR) vit et travaille à Lausanne. Elle est diplômée de la Formation supérieure de photographie à Vevey (CEPV) en 2013. Sa série *Encouble*, 2013, connaît un large succès : sélection au prix du livre Paris Photo 2013, 1er prix de *Selection* au Photoforum PasquArt et Prix HSBC 2014. Sa série *Sans condition initiale*, 2014-2015, fait partie de l'exposition *reGeneration*^{3} organisée par le Musée de l'Elysée.



© Delphine Burtin, Sans condition initiale, 2015, auto-édition, 56 pages



© Delphine Burtin, Sans condition initiale, 2015, auto-édition, 56 pages

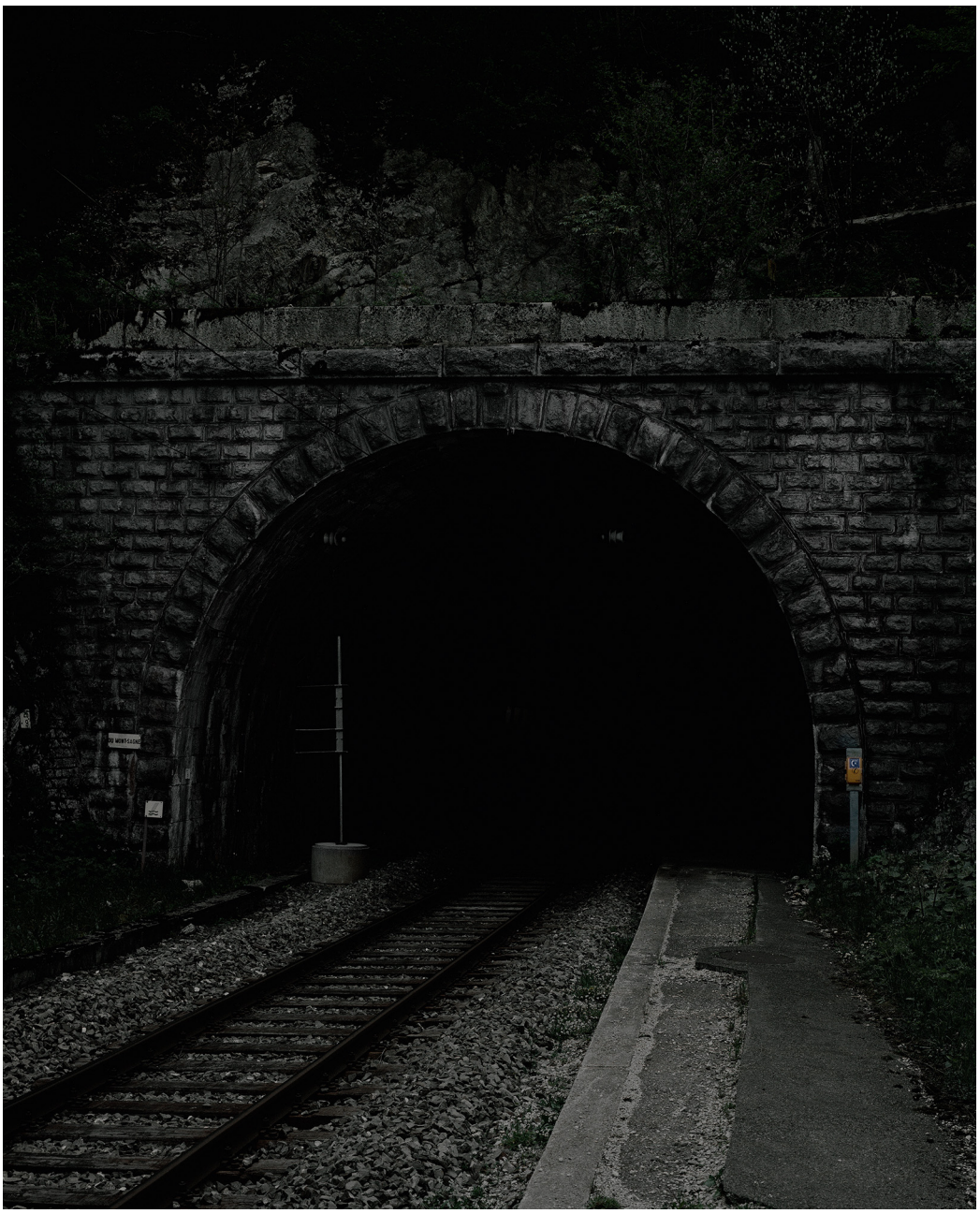


© Yann Mingard, Sans titre, 2014-2015. Courtesy Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds

Yann Mingard. Enquête photographique neuchâteloise
Musée des beaux-arts, Le Locle, 08.11.2015 − 31.01.2016 ; vernissage 07.11., 18h
www.mbal.ch

Photographique, telle est la vision que nous avons du monde. Depuis la naissance du médium au 19e siècle, on confie à des photographes la mission de documenter l'environnement naturel et construit, proche et lointain. L'enquête photographique neuchâteloise s'inscrit dans cette tradition. Né d'une initiative de la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, le projet est destiné à être reconduit tous les deux ans. Pour cette première enquête, le photographe Yann Mingard (1973, CH) s'est concentré sur une observation minutieuse du paysage. Partant de la ville de Neuchâtel pour arriver à La Chaux-de-Fonds et suivant précisément le tracé de ce que devait être le TransRun, Mingard questionne le paysage neuchâtelois. A travers ses images de non-lieux, l'exposition invite le public à s'interroger sur la relation "haut /bas" du canton, le rapport ville/campagne ainsi que le lien entre le littoral et la montagne.

L'ouvrage *Ligne de fond*, conçu par le graphiste Thibaud Tissot et publié chez Scheidegger & Spiess, paraît à cette occasion. Il réunit des textes de Thierry Béguin, Jacques-André Humair, François Hainard et Nathalie Herschdorfer, directrice du Musée des beaux-arts du Locle.



© Yann Mingard, Sans titre, 2014-2015. Courtesy Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds



© Vik Muniz, Toy Soldier, de la série Monads, 2003. Courtesy galeries Xippas

Vik Muniz. La fabrique de l'image
Musée des beaux-arts, Le Locle, 08.11.2015 − 31.01.2016 ; vernissage 07.11., 18h
www.mbal.ch

Photographique ! S'il fallait définir l'œuvre de Vik Muniz, telle serait la réponse. Depuis plus de 25 ans, l'artiste d'origine brésilienne se sert de matériaux improbables pour reproduire des images qu'il photographie ensuite : chocolat, poussière, jouets, diamants, terre, déchets, papiers déchirés… Recycleur et magicien de l'image, Muniz reconstruit des images qui appartiennent à notre mémoire visuelle. Si celles-ci sont photographiées, c'est pour renoncer aux originaux dont elles sont issues, et ainsi mettre le spectateur face à une représentation illusoire. Le grand format des tirages nous emmène vers une expérience visuelle fascinante. Devant cette œuvre, nous ne pouvons que nous interroger sur l'impact des images qui forment notre mémoire tant collective qu'individuelle. A l'ère d'Internet, alors que tout peut être photographié et diffusé à grande échelle, il devient urgent de sonder sa propre relation aux images – chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art ou images de la culture populaire. Dans ce brouhaha visuel, Muniz parvient à recréer un environnement propice à la réflexion et à la contemplation. L'exposition est organisée avec la collaboration de la galerie Xippas, Genève et Paris.



© Ulysse & Darcoe, de la série Fleur Viande, 2014

Little Circulation(s). Une exposition à hauteur d'enfant
Musée des beaux-arts, Le Locle, 08.11.2015 − 31.01.2016 ; vernissage 07.11., 18h
www.mbal.ch

Attentif au public de demain, le Musée des beaux-arts ouvre grand ses portes aux jeunes visiteurs en proposant des visites guidées, des ateliers et des cahiers-découverte qui permettent de découvrir les expositions de manière ludique. Dans ce cadre, il invite le festival de photographie parisien Circulation(s) à montrer son exposition pour enfants. Ce festival dédié à la diversité photographique européenne, est allé plus loin dans son édition 2015 dans sa volonté d'éducation à l'image. Présentant les travaux d'artistes exposés au sein du festival, mais avec un accrochage adapté au jeune public, l'exposition propose un parcours pédagogique et ludique dans le but de développer les compétences des enfants en matière d'observation, d'analyse, d'expression et d'esprit critique.

Source pour tous les textes : cartons d'invitation et www.mbal.ch



© Geert Goiris, Walt, 2014

Geert Goiris. Slow Dissolve
Espace Quai 1, Vevey, 11.11. – 19.12.2015 ; vernissage 11.11., 18h30
www.quai1.ch

Dans tout le travail de l'artiste – que ce soit dans ses paysages, dans ses images d'architecture ou dans ses portraits plus sensibles – on retrouve cette volonté de déplacer le signifiant "de la sphère du réel vers le royaume des idées". Ces images instillent un sentiment d'étrangeté qui ne se trouve pas "en soi" dans ces clichés, mais qui est déclenché par la sensibilité et la perception du spectateur. Les photographies de Geert Goiris structurent ce qu'il appelle le "réalisme traumatique", créant un environnement mystérieux, qui incite à se pencher de plus près sur une réalité inhabituelle, sur l'étrangeté potentielle des choses sorties de leur contexte. Pour l'exposition *Slow Dissolve*, il présente sous forme de projections les séries *Whiteout* et *Prophet*, ainsi que cinq photographies tirées de *Resonance* et de *Continental Drift*. Ces images sont regroupées pour leur potentiel narratif ainsi que pour leur capacité à générer des lectures ambivalentes et une atmosphère particulière, mêlant mysticisme et animisme.



© Geert Goiris, Trope, 2013

Né en 1971 en Belgique, Geert Goiris vit et travaille à Anvers. Il a notamment présenté des expositions solos au FOAM d'Amsterdam (2015), à la Hamburger Kunsthalle (2010) ou à Art Basel Statements (2009). Son travail est présent dans de nombreuses collections à travers le monde : au Seattle Art Museum, au Musée de la photographie d'Anvers ou au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris pour n'en citer que quelques-unes. En 2008, il remporte le Grand Prix international de photographie de Vevey présidé par Balthasar Burkhard pour réaliser *Whiteout*. Il a publié ses livres *Lying Awake*, *Proliferation* et *Prophet* chez Roma Publications, Amsterdam, en 2013, 2014 et 2015.

Evénement : Durant le vernissage le musicien Polar proposera une performance en relation avec le travail de Geert Goiris. Cette proposition fait suite au projet collaboratif *Constellation Polar* présenté par les deux artistes à Paris en mars 2015 au Centre Culturel Suisse.

Source : www.quai1.ch



© Laurence Rasti, de la série Miniatures perses, 2014

UPHO - Jeune photographie suisse
LAC Local d'art contemporain, Vevey, 06.11 – 22.11.2015 ; vernissage 06.11., 17h
www.lacvevey.ch

Avec : Aladin Borioli (1988), Anaïs Boileau (1992), Laurence Rasti (1990), Marie Rime (1989), Rachele Monti (1990), Roshan Adhihetty (1990), Sabrina Gruhne (1984).

UPHO est un collectif de jeunes photographes. Une date les unit : 2014, année où ils ont achevé leurs études à l'ECAL. Une seule et même école, mais autant d'approches que de photographes : du documentaire, des enquêtes ethnographiques, des natures mortes ou simplement des digressions esthétiques ! Swissachtung.ch, galerie sur le net d'art contemporain suisse, s'associe avec le LAC de Vevey pour des expositions jeunes et décontractées, accompagnées de divers événements conviviaux.

Evénements :
Dimanche 8 novembre : Brunch rustique (10:00 à 14:00) CHF 20.- Gratuit pour les enfants
Vendredi 13 novembre : Nocturne au "schnaps" maison (20:00 - 22:00) Entrée libre
Dimanche 22 novembre : Brunch de finissage très pétillant (10:00 - 14:00) CHF 20.- Gratuit pour les enfants

Source : communiqué de presse



© Sabrina Gruhne, de la série Neuseenland, 2014



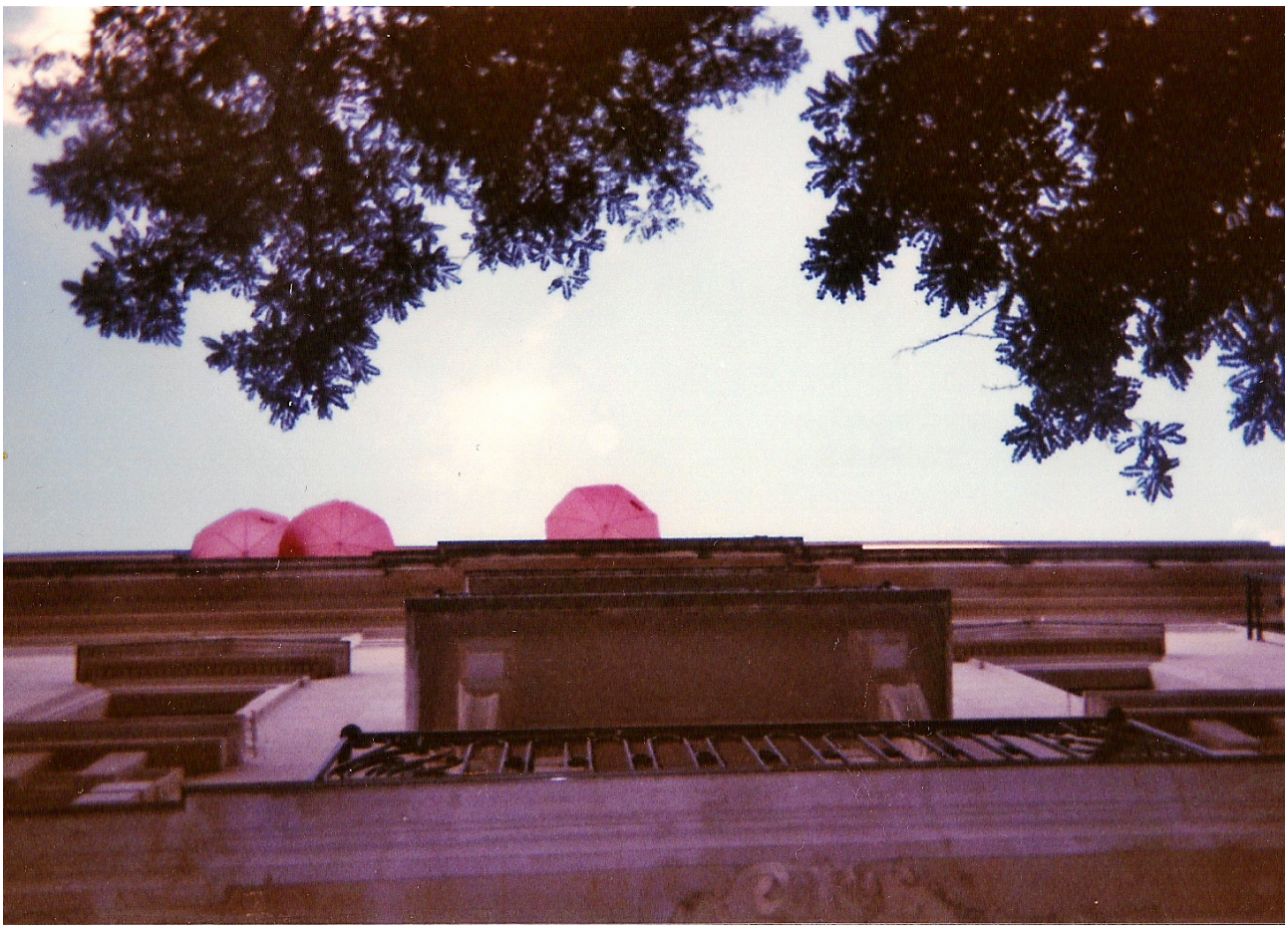
© Roxy Russell, Every Cloud Has A Silver Lining, 2015, de la série New Horizons, 9x13 cm, prise de vue avec un appareil photographique jetable. Courtesy Le Cabanon, Université de Lausanne

Roxy Russell. De Passage

Le Cabanon, UNIL, Lausanne, 01.10. – 17.12.2015 ; finissage 17.12., 17h
www.lecabanon-unil.ch

" Je cherche à ramener l'œuvre d'art à une simplicité qui touche à l'essentiel de notre vie et de notre quotidien. " Roxy Russell

Roxy Russell (1988, Ecosse / Suisse) explore les potentialités du médium photographique pour fixer au mieux certains phénomènes naturels. Du sténopé à l'appareil jetable, du photogramme à la numérisation, ces clichés proposent une réflexion sur la nature de la photographie, sa supposée instantanéité et son statut de témoin de la vérité. À l'heure du *snapshot* pris avec un téléphone monté sur *selfie stick*, le travail de Roxy Russell, résultat de temps d'exposition forts variés, présente une alternative dénuée de nostalgie de par son caractère expérimental. L'artiste cherche à transformer notre vision quotidienne en donnant des représentations inédites de lieux ou de phénomènes que nous connaissons. La trace du temps, le lien invisible unissant la terre au ciel, autant d'éléments intangibles que l'artiste capture et transforme par ses expérimentations photographiques. La majorité des clichés composant *De Passage* sont réalisés sur le campus universitaire et ses environs. L'artiste inclut le visiteur au sein de ses travaux en proposant une réinterprétation de lieux qui lui sont familiers. Il laissera également la trace de son propre passage dans l'espace, puisqu'une *camera obscura* impressionnera tout au long du projet une image dont le temps d'exposition sera de plus de deux mois (œuvre *En cours* présentée lors du finissage).



© Roxy Russell, I Wonder, 2015, de la série New Horizons, 9x13 cm, prise de vue avec un appareil photographique jetable. Courtesy Le Cabanon, Université de Lausanne

Roxy Russell propose de donner à la ligne imaginaire de l'horizon une représentation matérielle : *New Horizons*. Cette œuvre est composée d'une centaine de photographies réalisées grâce à des appareils jetables. Ensemble, ces images suspendues à un câble en hauteur forment un panorama. Le sujet varie, mais la composition contient toujours une ligne horizontale prédominante. Des jumelles mises à disposition permettent de regarder chacun des clichés.
Curatrice : Laura Salvadori, étudiante en Histoire de l'art

Evénement : Table ronde "L'œuvre d'art, quelles matérialités ?"
Hall de l'auditoire 1129, Anthropole, UNIL, jeudi 26 novembre 2015, 16h
Invités :

Olivier Lugon, Docteur en histoire de l'art, professeur à la Section d'histoire et esthétique du cinéma, au Centre des sciences historiques et au Centre de la culture à l'Université de Lausanne (UNIL).

Pauline Martin, historienne de l'art, spécialisée dans la photographie. Commissaire d'exposition indépendante et commissaire de la Nuit des Images au Musée de l'Elysée. Auteur du livre "L'Oeil photographique de Daniel Arasse. Théorie et pratique d'un regard" (Fage édition 2012).

Libero Zuppiroli, professeur de physique des matériaux à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), auteur d'un "Traité de la matière" (PPUR, 2015), coauteur, avec Marie-Noëlle Bussac et Christiane Grimm, d'un "Traité de la lumière" (PPUR, 2009) et d'un "Traité des couleurs" (PPUR, 2011).

Médiateur : Claus Gunti, Docteur en histoire de l'art, chargé de cours en art contemporain, Section d'histoire de l'art, Université de Lausanne (UNIL).

Source : dossier de presse



© Niels Ackermann, Champ radioactif à proximité de l'usine nucléaire de Tchernobyl, Slavutych, Ukraine, 2012

Niels Ackermann. Les enfants de Tchernobyl sont devenus grands

Galerie Focale, Nyon, 08.11. – 20.12.2015 ; vernissage 07.11.,17h30
www.focale.ch

Lauréat du Prix Focale – Ville de Nyon 2015, Niels Ackermann (Genève, 1987) est membre de l'agence Lundi13. En récompensant le photographe, le jury a souhaité saluer un travail extraordinaire sur des relations humaines, personnelles et intimes. D'une part, Niels Ackermann nous fait découvrir un groupe d'amis ; l'insouciance de la jeunesse, les tâtonnements, les fêtes, les histoires d'amour et les excès, sorte de dramaturgie du passage délicat à l'âge adulte. Il s'agit d'autre part d'une observation fine de la ville de Slavutych, qui n'existe que pour de tristes raisons - l'accident nucléaire de Tchernobyl. Les habitants y vivent au jour le jour, font face à un avenir incertain.
Pour les membres du jury, ce travail se distingue par l'immersion totale de son auteur dans un microcosme social, une approche légère, en même temps qu'une analyse juste et profonde. Même si le Prix Focale – Ville de Nyon ne revient qu'à un seul photographe, le jury tient également à féliciter Olivier Lovey et Yann Laubscher pour leurs travaux respectifs.

Le jury était composé de :
Sascha Renner, curateur à Coalmine, Winterthur. Président du jury 2015
David Wagnières, photographe et iconographe au journal *Le Temps*
Thierry Gauthey, photographe et professeur au CEPV
Veronica Tracchia, adjointe aux Affaires culturelles de la Ville de Nyon
Bertrand Cottet, photographe, membre photographe de FOCALE
Aurélien Garzarolli, tireur, membre du comité de FOCALE



© Niels Ackermann, Terrain de jeu de la région de Baykivskyi, Slavutych, Ukraine, 2012

" « Ici, plus de gens meurent à cause de la drogue et de l'alcool qu'à cause de la radioactivité » m'expliquait Kiril en pointant la tombe de son meilleur ami, tombé d'un balcon lors d'une soirée trop arrosée.
En 2016, le monde va commémorer les trente ans de la catastrophe de Tchernobyl. Au lieu de rappeler les conséquences déjà maintes fois vues de l'accident, j'ai choisi de me tourner vers l'avenir en suivant durant trois ans la jeunesse de Slavutych: la ville la plus jeune d'Ukraine, la ville née de cette catastrophe.
Le reportage suit Yulia, une adolescente que j'ai vu se transformer en une jeune adulte devant mon appareil. Au fil des mois, la jeune fille a troqué fêtes, conquêtes d'un soir et alcool contre un travail, des responsabilités et une vie de femme mariée. Elle et ses amis m'ont laissé les suivre dans cette phase cruciale où l'on décide ce que l'on veut faire de sa vie, où et avec qui. Une transformation que connait également son pays, lequel s'émancipe dans le sang et la douleur de sa voisine Russie.
La jeunesse de Slavutych, comme celle du pays tout entier, doit réparer les erreurs de ses parents et bâtir un futur serein et prospère. Construite au milieu d'une forêt à 40 kilomètres de la centrale accidentée, Slavutych se voulait l'une des dernières vitrines de la grandeur soviétique. Depuis que la centrale a cessé de produire de l'électricité, en l'an 2000, son avenir ne dépend plus que du chantier du nouveau sarcophage qui s'achèvera en 2017 et des différentes subventions que touche cette ville stratégique mais aux perspectives très limitées. "
Niels Ackermann

Source : dossier de presse



© Olivier Robert, Oiseaux sur la Rampe, Lac Léman, Pully, Suisse, 2014

Olivier Robert. Miroir d'eau

Musée du Léman, Nyon, 19.11.2015 – 28.02.2016 ; vernissage 19.11., 18h30
www.museeduleman.ch

Pour Olivier Robert, photographier un lac est une question de temps, du temps qu'il fait et du temps qui passe. Il photographie de préférence les jours de brouillard ou de pluie, lorsque le ciel et l'eau se confondent, privilégiant de longs temps de pose qui selon ses propres mots " magnifient le mouvement de l'eau, la rendant dure ou vaporeuse tout en dessinant les ciels et sublimant les détails ".
A l'occasion de l'exposition, le musée publie chez Glénat l'ouvrage *Miroirs d'eau. Du Léman au Biwa* :
"Au fil des pages de ce livre, Olivier Robert propose un voyage sur les rives de vingt-huit lacs. Tout commence au bord du Léman, où le photographe vit depuis plus de vingt ans. Parti de « son » lac, il égrène les escales lacustres, en passant par la France, la Suisse, l'Angleterre, l'Irlande, l'Irlande du Nord et la Finlande. Au terminus est le Japon, la patrie de son épouse : Ashi, Daigoji, Kawaguchi, Notoro, Ogawara, Onuma, Shikina-en, Shikotsu, Suizenji, Towada, Toya et enfin Biwa. […] En présentant le travail d'Olivier Robert, dans ce livre mais aussi dans une exposition (19.11.2015 – 28.2.2016), le Musée du Léman poursuit l'une des missions qu'il s'est données lors de sa création en 1954 : collecter, étudier et mettre en valeur le patrimoine lémanique, qu'il soit culturel ou naturel. […] Outre sa valeur patrimoniale annoncée, le travail d'Olivier Robert a une saveur ajoutée pour le Musée du Léman. Avec son voyage le long de vingt-huit lacs qui invite à en comparer les paysages et les traces que les sociétés humaines y impriment, le photographe développe, inconsciemment peut-être, une démarche proche de la limnologie. […] "
Lionel Gauthier, conservateur du Musée du Léman, Nyon, 2015

Source : http://www.olivierrobert.com/miroirs-deau-du-leman-au-biwa/



© Lucas Olivet, La Traversée, 2015, de la série Black Water Ballad

Lucas Olivet. Black Water Ballad
Espace JB, Carouge, 20.11.2015 – 20.01.2016 ; vernissage 19.11., 18h
www.espacejb.com

Véritable huis-clos autour du Lac Noir situé dans le canton de Wentworth au Canada, cette exposition est une invitation au voyage et à la découverte d'une nature exceptionnelle. Habitué des lieux, Lucas Olivet (1985) se rend chaque été au chalet familial où il poursuit un travail autour du lac, de la végétation et de la relation de l'homme à l'eau. Au travers d'une lumière rasante, il cherche à rendre hommage à cette nature sauvage, à y déceler les traces d'une certaine spiritualité dans laquelle l'homme se retrouve à vivre simplement, dans le calme, au rythme du soleil. Photographiées en argentique depuis la terre ferme ou depuis un canoë, ces images sont le fruit d'un travail patient. Sobres et intimes, elles sont à l'image du Lac Noir. Elles nous emmènent dans ce paysage relaxant, baigné de soleil et porté par un rythme si lent qu'il nous donne l'impression de sortir du temps. Pour Black Water Ballad (2012 et 2015), Lucas Olivet a été influencé par John Gossage, le photographe de The Pond. Son propos est également de révéler la beauté secrète des lieux sans passer par le lyrisme. […]
Sophie Eigenmann



© Gérard Luthi

Recycled
Villa Dutoit, Petit-Saconnex, 30.10. – 15.11.2015
www.villadutoit.ch

Avec : Baptiste Coulon, Gérard Lüthi, Dylan Perrenoud, Didier Ruef, Cyril Vandenbeusch

Cinq photographes de générations différentes nous proposent un regard varié sur la thématique très actuelle des matériaux recyclés. Les essais photographiques de Didier Ruef s'inscrivent dans le temps en montrant la vie quotidienne et les conditions sociales d'êtres humains dans leur environnement, mais aussi les problèmes écologiques liés aux déchets et à leur recyclage. Cyril Vandenbeusch fait de singulières natures mortes à manger. Très crues, troublantes et humoristiques. Avec sa série d'images, Gérard Luthi se propose de mesurer l'impact des bâches sur notre environnement. Elles modifient considérablement nos lieux de vie. Baptiste Coulon présente trois séries d'images faisant écho à la question du recyclage. Présentant l'image photographique comme un leurre du réel, dans laquelle le regard piégé est poussé à élaborer de nouvelles interprétations. Dylan Perrenoud nous proposera un travail spécialement créé pour cette exposition.

Source : dossier de presse



© Mads Nissen, St. Petersburg, de la série Homophobia in Russia. World Press Photo of the Year 2014

World Press Photo 15

Musée national suisse, Château de Prangins, Prangins, 06.11.– 29.11.2015
www.nationalmuseum.ch

Le monde en images. Ebola, la guerre en Syrie, l'instauration d'un Etat islamique sont autant d'événements marquants immortalisés par les photographes de presse en 2014. Le World Press Photo récompense les meilleures images, inédites et audacieuses, des photos qui touchent par leur beauté, mais aussi par leur brutalité. Le photographe World Press de l'année, Mads Nissen, s'est distingué par son cliché d'un moment d'intimité d'un couple gay à St-Petersbourg, Russie. Toutes les photos primées dans les 8 catégories sont exposées au Château de Prangins.

Swiss Press Photo 15

Musée national suisse, Château de Prangins, Prangins, 06.11.2015 – 31.01.2016

Le Château de Prangins expose les meilleures photos de presse suisses de l'année 2014. Notamment, le reportage d'Yvain Genevay, photographe Swiss Press de l'année, relatant l'histoire d'une famille de réfugiés syriens, publié dans *Le Matin Dimanche*. Les photos gagnantes sont réparties en six catégories : actualité, vie quotidienne, reportages suisses, portrait, sports et étranger.

Evénement :
Journée spéciale photos de presse, 24.1.16, 10h –17h
Entrée libre



© Claudia Hausfeld, 5, de la série The Stone is God but does not know it, and it is the not knowing that makes it a Stone, 2014, tirage jet d'encre sur papier Hahnemühle, 40x50 cm

Coping with Distance

PhotoforumPasqu'Art, Bienne / Biel, 27.09. – 22.11.2015
www.photoforumpasquart.ch

Avec : Olaf Otto Becker, Claudia Hausfeld, Einar Falur Ingólfsson, Mathilda Olmi, Ingvar Högni Ragnarsson, Pétur Thomsen

En Islande, le paysage se vit comme une expérience existentielle. Un territoire puissant où se ressent la dimension temporelle. Quelle photographie peut naître de ce lieu exceptionnel ? L'exposition *Coping with Distance* explore le rapport à l'Islande de six artistes contemporains.
Lorsque l'on pense à l'Islande et à la photographie, il nous vient à l'esprit des espaces immenses, de grands cours d'eau et des activités volcaniques, avec un personnel au sol peu nombreux sur ce lieu d'escale entre les continents américain et européen. Mais tout particulièrement durant les mois d'été, nombreux sont ceux qui, venant des régions plus tempérées, font cap sur cette île nordique pour découvrir sa nature, apparemment intacte et jouissant presque chez certains du statut de paradis. Les sites naturels de l'Islande impressionnent immanquablement, et de nombreux photographes tentent de représenter le sublime de ses paysages. Étymologiquement, sublime signifie «qui se tient en l'air» et évoque une distance entre nous et l'objet observé; mais quelles sont au juste les autres implications de cette distance (et de l'expérience de la distance)? Bien que la distance soit en premier lieu une catégorie spatiale, celle qui nous éloigne de quelque chose ou qu'il nous faut franchir pour atteindre quelque chose a sous les latitudes septentrionales des répercussions sur l'existence entière de l'être humain.



© Ingvar Högni Ragnarsson, de la série Walls, 2012

Coping with Distance présente l'expérience humaine de la distance. La maîtrise des distances spatiales constitue aussi l'un des grands tours de force accomplis par les populations nordiques. Les distances et l'éloignement marquent la vie au niveau du corps – la distance devient donc une métaphore de multiples aspects de la vie, y compris de l'aspect temporel: combien de temps cela durera-t-il avant que l'on se revoie, une fois que l'on a pris congé? On peut aussi s'éloigner les uns des autres sur le plan culturel ou temporel. La photographie exposée au Photoforum part à la recherche des fractures culturelles qui se sont produites en Islande. Autrefois, les conditions climatiques extrêmes ne permettaient pas de peupler le territoire plus densément, car la terre et la mer ne pouvaient pas nourrir un plus grand nombre d'habitants. Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui fuient l'isolement des régions du Nord pour se réfugier dans les centres urbains. Si d'une part, on doit à l'isolement spatial le fait qu'une tradition se maintienne plus longtemps, à l'inverse, les attraits de la nouveauté sont également une manifestation de l'accélération du monde à laquelle nous assistons actuellement et que nous remettons aussi en cause en Suisse.

Source : dossier de presse



© Olivier Lovey, Sans titre, 2015

Charles Clos Olsommer et Olivier Lovey. Ailleurs - Paysages mystérieux

Musée C.C. Olsommer, Veyras, 21.03. - 13.12.2015
www.musee-olsommer.ch

Mettre son âme en mouvement, voyager, aller vers un ailleurs tout en restant physiquement ici, les deux pieds ancrés dans le sol. Se laisser envoûter par les étranges paysages de Charles Clos Olsommer et Olivier Lovey. Entreprendre un voyage mystérieux, entre rêve et réalité, au-delà du visible…
Pour son exposition 2015, le Musée Olsommer souhaite mettre l'accent sur les paysages imaginaires de Charles Clos Olsommer. Les œuvres exposées, créées entre les années 1910 et 1950, relatent le cheminement entrepris par l'artiste tout au long de sa carrière, mû par une seule aspiration : celle de trouver une conjonction parfaite entre la nature et le symbole afin d'exprimer l'immensité du monde à travers sa peinture.
Afin d'enrichir le propos et d'ouvrir une fenêtre vers notre époque, les œuvres de Charles Clos Olsommer seront accompagnées des photographies du jeune artiste contemporain Olivier Lovey, dont les œuvres reflètent sa fascination pour le pouvoir d'évocation de la nature d'une part et l'altération de la réalité à travers la photographie d'autre part.
Curatrice : Muriel Constantin Pitteloud

Source : dossier de presse



© Olivier Lovey, Sans titre, 2013-2015, caisson lumineux



© Manon, vue de l'installation au CPG, 2015

MANON
CPG – Centre de la photographie Genève, 18.09. – 29.11.2015
www.centrephotogeneve.ch

Manon (1946, Berne) est une pionnière de l'art de la performance et fait partie de l'avant-garde européenne de l'art féministe. Lauréate en 2008 du prestigieux Prix Meret Oppenheim, elle est l'une des figures les plus marquantes de l'art suisse des quarante dernières années. Son œuvre polymorphe compte aussi bien des sculptures, des performances, des installations que des éditions, le tout articulé autour de la photographie qui occupe une place centrale dans sa démarche.

L'exposition au CPG présente plusieurs œuvres inédites et produites spécialement pour l'occasion. Elle explore différentes représentations d'espace, autant intérieur qu'extérieur, tout en investissant et remodelant l'espace d'exposition lui-même. Le public découvrira un aspect inattendu de l'œuvre de l'artiste qui peut être considéré comme une sorte de démontage de l'image érotico-glamoureuse que nous connaissons d'elle.

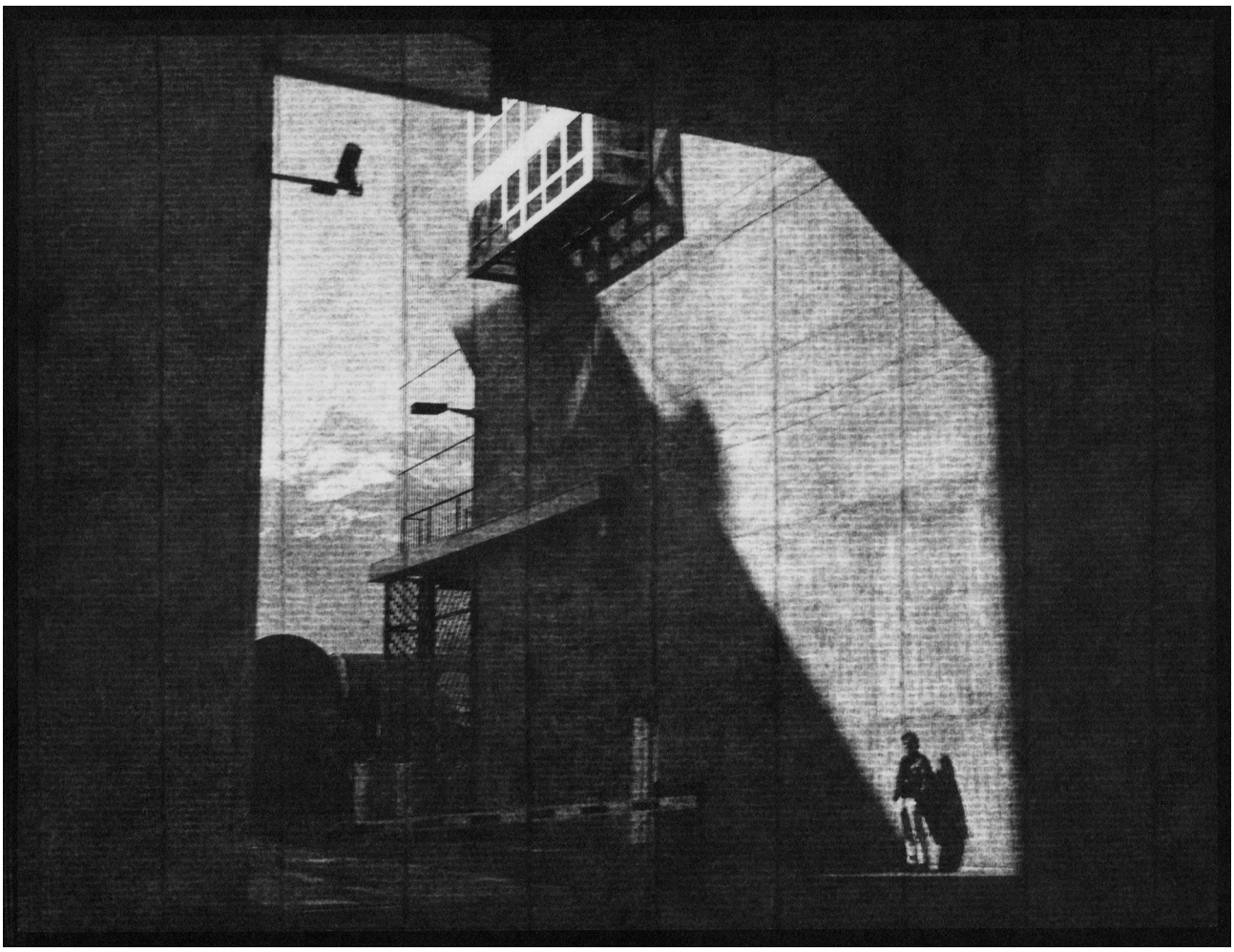
L'exposition met l'accent non pas sur les représentations les plus diverses de l'artiste elle-même, mais sur l'exploration d'espaces désertés de l'humain – intérieurs et extérieurs confondus. Dans cet élan, Manon prend en compte l'espace d'exposition lui-même comme un espace à produire des émotions.

Dans la première partie de l'exposition, le public découvrira pour la première fois des photographies documentaires de l'artiste, suivies par des auto-représentations où l'image de l'artiste est distordue par une esthétique frôlant le kitsch tout en mettant le spectateur mal à l'aise.

Puis s'ouvre une salle avec des vues d'intérieurs délabrés, suivie par des inédits, des représentations d'objets ayant décoré le *Boudoir à la couleur saumon* et des polaroïds jamais exposés montrant des fragments de celui-ci.

Enfin, pour clore le parcours, sera proposé dans la dernière salle la série *Elektkrokardiogramm*, présentée sous une nouvelle forme.

Source : dossier de presse



© Martin Becka, Lat.46,278030 Lon.6,960993, de la série *Territoire*, 2014-2015, tirage par contact sur papier aux sels de palladium d'après un négatif papier

Martin Becka. Territoire

Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 30.09.2015 – 10.01.2016
www.cameramuseum.ch

Territoire est le second volet de l'exposition de Martin Becka, qui vous présente la réalisation de son travail dans notre région ainsi que sa publication. C'est durant la préparation de l'exposition *Dubai Transmutations* que l'idée de cette série a émergé. Le projet initial de quelques prises de vues faites à Vevey et dans sa région a rapidement évolué vers l'envie d'une série plus conséquente.

"Ce territoire ne peut être superposé ni à une carte de la ville, ni à celle d'une entité administrative, pas d'avantage aux délimitations d'un paysage particulier de la région. Il est constitué d'une multitude de fragments, de petits territoires. L'interprétation du territoire proposée ici cherche à échapper à la représentation normée et attendue du paysage et des monuments. Si quelques lieux et monuments emblématiques y figurent malgré tout, ils y côtoient des lieux ordinaires, ou plus invisibles, monuments industriels ou fonctionnels, ignorés du regard de la plupart de gens. La transfiguration voulue des images invite à glisser de lieux réels, dont certains sont familiers, vers des univers plus mystérieux et secrets dessinés par la lumière et transmutés par la matière du négatif papier ciré."
Martin Becka

L'exposition *Dubai Transmutations* reste également visible jusqu'au 10 janvier 2016.

Source : dossier de presse



Charles Helferich, Paysannes et baratte à beurre, 1er janvier 1917. Collection du Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey

Fous de couleur. Autochromes
Les premières photographies couleur de Suisse (1907-1938)

Musée gruérien, Bulle, 26.09.2015 – 10.01.2016
www.musee-gruerien.ch

L'exposition présente la collection de 242 autochromes du Musée gruérien – une des plus importantes de Suisse – et la collections de vues suisses des Archives de la Planète (Musée Albert Kahn). Une sélection a été faite sur les 5000 images retrouvées dans d'autres collections en Suisse et à l'étranger (Musée national suisse, Musée historique de Lausanne, Musée Alpin suisse, collections privées, Musée d'Orsay, National Geographic, Société française de photographie, etc.). Différents dispositifs favorisent la consultation des images reproduites: projections, caissons lumineux LED et visionneuses stéréoscopiques.
Les images sont rassemblées par unités thématiques (Paysages pittoresques, Ethnographie des Alpes, Un patrimoine à préserver, Vie privée, Portraits, Fenêtres ouvertes sur le monde) qui dialoguent entre elles. Les liens entre la photographie autochrome et la peinture sont également mis en évidence (pictorialisme en photographie, influences en termes de cadrages et de choix des «points de vue»). Apparaissent aussi les enjeux culturels et idéologiques qui contribuent à la transformation de l'image de la Suisse dans le premier tiers du 20e siècle (conservation du patrimoine naturel et bâti, questionnements sur l'identité nationale, développement du tourisme, etc.).
Concernant les Archives de la Planète – la collection d'images du Musée Albert Kahn – l'exposition détaille les huit missions réalisées en Suisse par les différents opérateurs d'Albert Kahn avec en vis-à-vis les principes moteurs du projet: connaissance et inventaire du monde, conservation du patrimoine matériel et immatériel, universalisme et fraternité entre les peuples, points de vue touristique et vie politique et mondaine (SDN à Genève). L'intérêt d'Albert Kahn pour la Suisse et les relations entretenues par son adjoint le géographe Jean Brunhes avec les Universités de Fribourg et Lausanne sont également mises en évidence. Dans la confrontation entre les différentes collections se constitue au fil du parcours une image de la "Suisse en couleurs" au début du 20e siècle. Une publication accompagne l'exposition.
Curateur : Christophe Mauron, conservateur au Musée gruérien

Source : dossier de presse



Auguste Léon, Les chutes du Rhin et le château de Laufen à Neuhausen, août 1911. Collection du Musée Albert-Kahn, département des Hauts-de-Seine, INV. A 6012



Simon Glasson, Édouard Glasson et ses enfants, 19 juillet 1914, vue stéréoscopique. Collection du Musée gruérien, Bulle, MG-23805



Paul Vionnet, Le Pont Chauderon en construction, 1904 © Musée de l'Elysée, Lausanne

La mémoire des images. Autour de la collection iconographique vaudoise
Musée de l'Elysée, Lausanne, 18.09.2015 – 03.01.2016
www.elysee.ch

Fondée en 1896 par le pasteur Paul-Louis Vionnet (1830-1914), la collection iconographique vaudoise a rejoint le Musée de l'Elysée dans les années 1980. Elle réunit aujourd'hui plusieurs centaines de milliers d'images couvrant l'histoire du médium. Ce fonds témoigne des débuts de la pratique photographique documentaire appliquée à l'inventaire du patrimoine et l'histoire du Canton de Vaud. Cette présentation de la collection iconographique, réalisée en collaboration avec Silvio Corsini et Olivier Lugon, s'inscrit dans la politique de valorisation du fonds entre la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne et le Musée de l'Elysée. Elle est accompagnée d'une publication éponyme.
Curateurs : Anne Lacoste assistée par Christelle Michel, Pascale Pahud et Maelle Tappy, avec la collaboration de Silvio Corsini, conservateur de la Réserve précieuse de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne (BCUL) et Olivier Lugon, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne.

Source : dossier de presse



Gaston de Jongh, Portrait de Madame Jane Rosier, 1940-1950 © Musée de l’Elysée, Lausanne



Abbas Kiarostami, The Wall 38, 2010, tirage pigmentaire sur papier Fine Art Epson, 57x89 cm

TESSIN

Abbas Karostami. The Wall
Photographica FineArt Gallery, Lugano, 17.09. – 27.11.2015
www.photographicaphicafineart.com

Abbas Kiarostami est considéré comme l'un des grands réalisateurs contemporains. Le cinéaste iranien exerce son art également dans les domaines de la poésie, de la photographie, de la vidéo et du théâtre. L'exposition *The Wall* présente des photographies de murs de maisons iraniennes que Kiarostami semble traiter comme des surfaces peintes trouvées. Il réalise des images où la profondeur de champ est quasiment absente afin de mettre en évidence la texture des parois. Le passage du temps et l'impact de la nature sont évoqués ici, une manière de suggérer que même les murs subissent des changements et sont éphémères, comme l'existence humaine. L'aspect méditatif de ces photographies est révélateur d'une caractéristique de l'œuvre de Kiarostami. A travers une série de détails et de jeux entre les plans, les liens entre l'homme et la nature sont finement représentés.
D'après le texte en anglais de Clelia Belgrado.

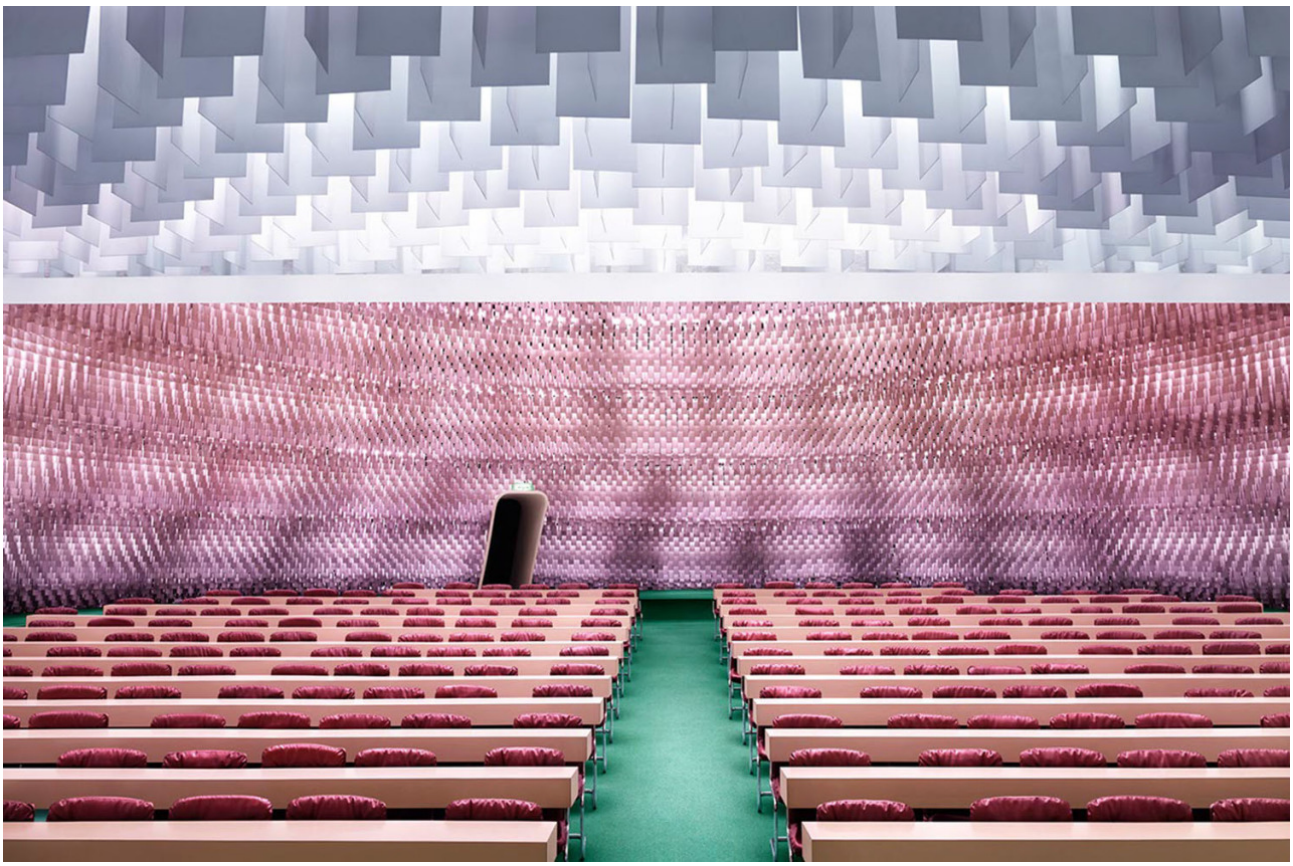
Source au 2015 10 14 : http://www.photographicafineart.com/eng/2015/05/with-my-eyes/



Abbas Kiarostami, The Wall 2, 2010, tirage pigmentaire sur papier Fine Art Epson, 57x89 cm



Abbas Kiarostami, The Wall 5, 2010, tirage pigmentaire sur papier Fine Art Epson, 57x89 cm



© Luca Zanier, PCF French Communist Party, Paris, 2010, de la série Corridors Of Power

Luca Zanier. Corridors of Power
Cons Arc, Chiasso, 27.09. - 11.11.2015

"Les gouvernements dirigent les états, les conseils dirigent les groupes, les entreprises et les syndicats. Le pouvoir économique, politique et social est entre les mains de peu de gens, mais leurs décisions déterminent le futur d'une grande partie de l'existence collective. Lors de mon projet, je vais aux lieux où des décisions sont prises qui concernent tout la société. Ces lieux sont parfois pompeux, représentatives et accessibles au public. Et parfois ils sont petits, falots et larvés. Ils sont un symbole de notre système social, politique et économique interconnecté globalement. C'est des lieux que je veux rendre visible photographiquement."
Lucas Zanier

Un livre éponyme est paru en 2015. Lucas Zanier (1966) est d'origine italienne ; il est né et vit à Zurich.

Source : http://www.zanier.ch/free_projects/corridors_of_power#img22



Rodolphe Archibald Reiss, *Empreintes de pas*, vers 1910

SUISSE ALÉMANIQUE

Hany Farid. Can photo forensics restore our faith in the image?

Blog Still Searching, Fotomuseum Winterthur, 15.10. – 15.12.2015
www.blog.fotomuseum.ch

Le blog Still Searching a invité Hany Farid, Professeur de Science informatique à Dartmouth, pour parler de ses recherche sur les usages de la photographie en criminologie, l'analyse d'image et la perception humaine. Il proposera donc pendant deux mois ses réflexions sur le rôle joué par la criminologie par rapport aux croyances en l'objectivité de l'image photographique, fortement remise en question à l'ère du numérique.
Nassim Daghighian

In the age of smartphones, digital cameras, and photo-editing software, we are well aware that photo manipulation has become more common than ever. The stable grounds of photography's once assumed objectivity have long been shaken, and its dubitative nature exposed. In a new series of blogs, Hany Farid will shed light on the ubiquity of image manipulation from the point of view of photo forensics. Starting with a tour d'horizon through the history of photographic tampering, Farid will discuss recent technological advances in the field of photo forensics that he argues may have the potential to restore – at least partially – our faith in photography.

Hany Farid is Professor of Computer Science at Dartmouth. His research focuses on photo forensics, image analysis, and human perception. Together with his team, he develops mathematical and computational techniques to detect various forms of tampering in photos, videos, audios, and documents, and studies the ability of our visual system to perceptually detect photo manipulation. Hany Farid received his Ph.D. in Computer Science from the University of Pennsylvania, followed by a two year post-doctoral position in Brain and Cognitive Sciences at MIT.



© Taiyo Onorato & Nico Krebs, Vehicle, 2013, c-print, 127x173 cm. Courtesy RaebervonStenglin, Sies+Höke and Peter Lav Gallery

Taiyo Onorato & Nico Krebs. Eurasia
Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 24.10.2015 – 14.02.2016
www.fotomuseum.ch

Après leur série à succès *The Great Unreal*, basée sur plusieurs voyages le long des routes américaines (2005-2009), le duo d'artistes suisses Taiyo Onorato et Nico Krebs est reparti sur la route en 2013. Pour cet ambitieux projet de *road trips*, ils ont quitté Zurich en 4x4 en direction de l'Est, parcourant l'Ukraine, la Géorgie, l'Azerbaïdjan, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Kazakhstan et la Russie pour finalement parvenir en Mongolie. Après ce premier voyage de quatre mois, ils sont retournés en Mongolie en 2014 et ont effectué également des expéditions individuelles. Les artistes ont voyagé à la fois dans l'espace et dans le temps. Ils se sont confrontés à de multiples cultures, à de vastes paysages quasiment hors de tout repère, à des contrastes parfois frappants entre "turbo-capitalisme" (T. Onorato) des anciens pays soviétiques et traditions ancestrales, telle que la lutte en Mongolie, mais également aux problèmes mécaniques de leur véhicule (voir à ce propos la série *Distance to Destination* sur leur site, incluse dans l'exposition *Eurasia*).
Pour Taiyo Onorato et Nico Krebs, la réalisation de ce projet réside essentiellement sur la communication : entre eux, avec les personnes rencontrées et, *in fine*, avec le spectateur de leurs images. Le duo travaille en argentique avec une chambre photographique (grand format) et du film 16 mm. Les artistes apprécient en effet l'image latente qui leur offre un temps de réflexion sur leur démarche avant de voir les films développés. Plusieurs prises de vue sont en noir/blanc, ce qui leur permet de tirer eux-mêmes leurs photographies. On peut établir ici un parallèle entre le besoin de se confronter à l'ailleurs en parcourant les longues distances en voiture plutôt qu'en avion et l'attachement des artistes à la photographie argentique comme à la lenteur des processus qui n'a rien de nostalgique.



© Taiyo Onorato & Nico Krebs, Zaha, 2013, c-print, 50x63 cm. Courtesy RaebervonStenglin, Sies+Höke and Peter Lav Gallery

Le projet *Eurasia* constitue un contrepoint évident à ***The Great Unreal*** car, contrairement aux États-Unis qui ont été beaucoup photographiés et filmés, l'Est renvoie pour les artistes à une notion plus vague : une zone sous-représentée à explorer. La majorité des images paraissent proposer une approche documentaire, descriptive, mais il s'agit bien d'une expérience subjective du territoire parcouru, où se mêlent constructions de mémoire et jeux de l'imagination. Taiyo Onorato et Nico Krebs installent leurs images sous forme de constellations, avec des tirages de tailles diverses disposés à différentes hauteurs, afin de permettre à chaque spectateur de créer sa propre narration. Aux photographies s'ajoutent quelques sculptures et la projection de leurs films 16 mm, plus centrés sur l'humain que les images fixes représentant essentiellement des objets et des paysages.
Face à une immense région en pleine mutation, garder l'esprit ouvert, ne pas se limiter à une curiosité ethnographique faite d'*a priori* et proposer un regard créatif sur l'expérience de l'ailleurs sont des principes sous-jacents à la démarche de Taiyo Onorato et Nico Krebs : " avec les images, tu peux dire la vérité mais tu peux aussi mentir, voire mêler vérité et mensonge et finalement créer ainsi ta propre construction." (Taiyo Onorato, entretien avec Aaron Schuman, Fotomuseum Winterthur, 2015, p. 5 et 8, ma traduction).
Pour accompagner l'exposition, un magazine au format d'un journal quotidien (anglais et allemand) est publié par le Fotomuseum Winterthur. Il contient un texte du commissaire de l'exposition, Thomas Seelig (co-directeur du Fotomuseum avec Duncan Forbes), une très bonne interview des artistes par Aaron Schuman ainsi que de nombreux textes en lien avec les thématiques du voyage en Eurasie.
Curateur : Thomas Seelig
Nassim Daghighian



© Christoph Girardet & Matthias Müller, Cut, 2013, vidéogrammes tirés de la projection

Formats – Situations #21-22
Fotomuseum Winterthur, 03.10. – 29.11.2015
www.situations.fotomuseum.ch

#21: Christoph Girardet & Matthias Müller, Cut, 2013
#22: Experimental Jetset, Lost Formats Preservation Society, 2000-2015

On 10 April 2015 Fotomuseum Winterthur launched a new exhibition format titled *Situations*, which allows us to react more quickly to developments within photographic culture. The role of *Situations* is to define Fotomuseum Winterthur's vision of what photography is becoming, at the same time offering an innovative integration of physical exhibition space and virtual forum.
Numbered consecutively, a *Situation* may last a few hours, or two months, and might be photographic imagery, a film, a text, an on-line interview, a screenshot, a photo-book presentation, a projection, a Skype lecture, a performance etc. It might take place in Winterthur or perhaps in São Paulo or Berlin and be streamed on our website. The idea is to construct a constantly growing archive of *Situations*, reframing the idea of exhibition in relation to new technologies and both our local and global audiences.
The *Situations* programme is organised around key clusters: the first was Relations (*Situations* #1 to #8), examining the changing social ontology of photography in relation to digital culture. The second cluster Seeing Machines (*Situations* #9 to #19) explored the way that technologies of seeing are increasingly devoid of human agency, the unprecedented power of algorithmic vision developing a new mode of 'seeing'.
Each cluster can be searched and reordered by visitors in the *Situations* online archive using a system of tags. Over time, new clusters and combinations – and new virtual exhibitions – will emerge. *Situations #21* & *22* are part of the *Formats* cluster.



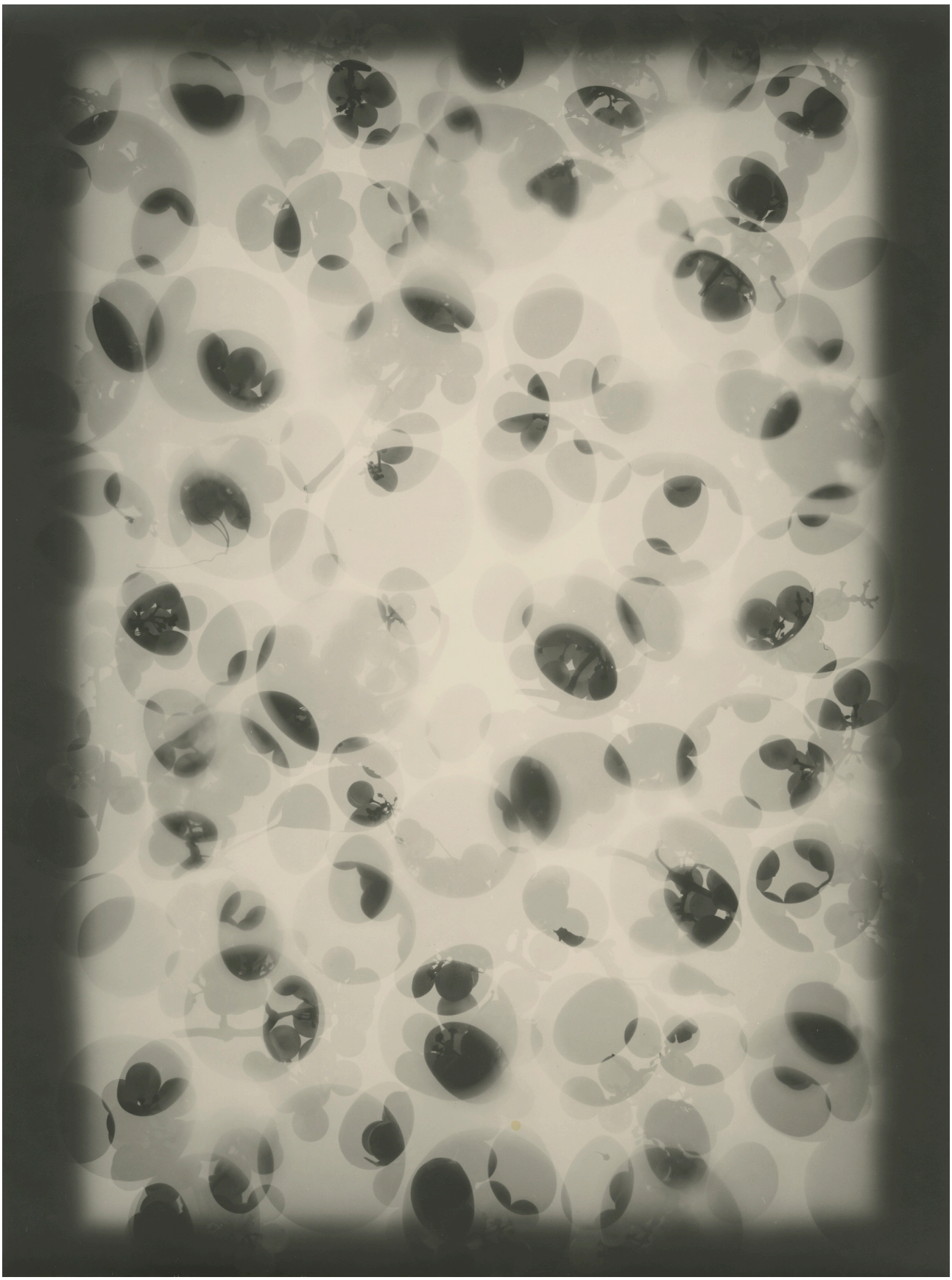
Anonyme (photo de presse), Rock and Mud "Grand Finale", California, vers 1930, tirage gélatino-argentique, 19.7x24.7 cm

Every Photograph is an Enigma

Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 24.10.2015 – 14.02.2016
www.fotomuseum.ch

Toute photographie fait énigme.
Les images photographiques, qui nous sont tellement familières, passent pour immédiatement intelligibles. Et pourtant, la plupart d'entre elles provoquent un bref étonnement ou une perplexité qui perdure, et le sentiment que nous sommes devant une interrogation plutôt qu'une évidence. En prenant appui sur une collecte personnelle d'images de toute époque glanées au fil des ans, d'anonymes, d'inconnus, d'auteurs oubliés ou d'amateurs, d'images de presse, qui échappent à la classification, à l'esthétique et à la muséification, Michel Frizot, historien de la photographie, exerce un regard qui va à rebours des critères de l'histoire, de l'art et de l'excellence. Le parcours de l'exposition se déploie par étapes, en 170 photographies, à la recherche de "ce qui fait énigme pour le regard" au cœur du processus photographique, qu'il s'agisse de sa mise en œuvre (saisie, prise de vue), de la nature ou du comportement du sujet photographié, des initiatives et des choix du photographe. Des images inédites et ignorées démontrent leur puissance d'évocation et nous ouvrent à notre propre activité de regardeurs confrontés aux interrogations très humaines que suscite la photographie. On envisage successivement l'énigme s'inscrivant dans la présence et la disposition des choses, dans des propositions formelles inattendues, dans une acuité perceptive inhabituelle, dans les artefacts relevant strictement de la photographie.
Un livre paru chez Hazan accompagne l'exposition (FR/EN).
Curateur : Michel Frizot

Source : http://www.mep-fr.org/evenement/toute-photographie-fait-enigme/



© Rudolf Lichtsteiner, Sucession No. 4, 1991. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Rudolf Lichtsteiner, Histoires de tables, Constellation 3, 1983. Courtesy Fotostiftung Schweiz

Rudolf Lichtsteiner. L'état des choses
Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 24.10.2015 – 14.02.2016
www.fotostiftung.ch

Rudolf Lichtsteiner, né en 1938 à Winterthur, suscite l'attention des milieux de la photo pour la première fois en 1966, lorsqu'il reçoit le fameux Prix Nicéphore Niépce. Lichtsteiner fait alors partie de l'avant-garde européenne, qui libéra le medium de sa fonction de reproduction du visible et revisita le rapport complexe de la photographie avec la réalité. "Si la photographie est si difficile, c'est parce qu'elle est tellement simple" : cette déclaration de Lichtsteiner révèle en lui le philosophe. Rudolf Lichtsteiner se méfie des choses et faits visibles et questionne notre manière habituelle de voir, en produisant de toutes nouvelles expériences visuelles au travers de mises en scène précises, à multiples strates. Des objets de la vie courante et des situations familières – une table, un arbre, sa propre chambre – lui sont un champ de référence idéal pour faire pénétrer le regard de l'extérieur vers l'intérieur des choses et pour faire émerger des symboles à la poésie silencieuse, subtile, onirique parfois. L'exposition de la Fondation suisse pour la photographie, dépositaire du fonds Rudolf Lichtsteiner, est la première grande rétrospective consacrée au travail du photographe, qui révèle un parcours artistique rigoureux, suivi avec détermination.
Curateurs : Marina Bergholz et Martin Gasser.

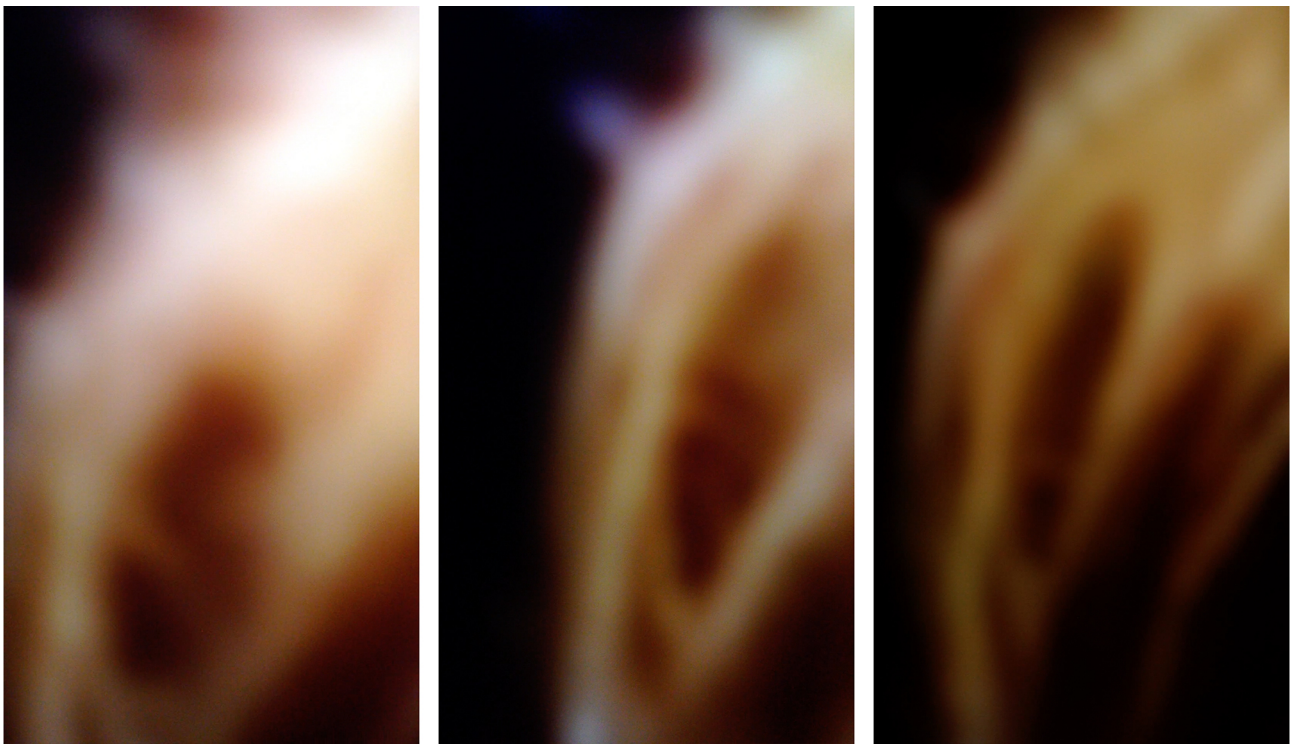
Publication: Parution de l'ouvrage *Rudolf Lichtsteiner – Fotografische Bilder*, avec un choix de photos et de leporellos de Rudolf Lichtsteiner, des textes de Heiner Bastian, Marina Bergholz, Udo Breger, Peter Degen, Dieter Froelich, Guido Magnaguagno et Ilma Rakusa. Avant-propos de Martin Gasser. Ed. Fotostiftung Schweiz, relié, 48 pages, 54 illustrations, quadrichromie.



© Manuel Bauer, de la série Sam Dzong, 2013 – 2015

Manuel Bauer. Sam Dzong, un village déménage
Forum für Dokumentarfotografie, Coalmine, Winterthur, 30.10. – 18.12.2015
www.coalmine.ch

Manuel Bauer (1966, CH) est connu pour ses images de Calcutta, du Tibet et de la diaspora tibétaine. Il a accompagné le Dalai Lama comme photographe officiel lors de plus de 50 voyages à travers le monde.
Suite au réchauffement climatique, le village népalais de Sam Dzong et ses 85 habitants manquent d'eau. Ceux-ci doivent quitter leurs biens à la recherche d'un nouveau foyer. Marco Bauer suit cet exode moderne dans un travail documentaire, lauréat du prix du public Greenpeace 2014, qui vise à soutenir les villageois avec l'aide du Lama Ngawang Kunga Bista originaire de Mustang (un site internet www.samdzong.org et une collecte de fonds complètent le projet).
Curateur : Sascha Renner
Nassim Daghighian



© Ian Wooldridge, Rook, 2015

Ian Wooldridge. The Elements of the Rope

Raum für zeitgenössische Fotografie, Coalmine, Winterthur, 30.10. – 18.12.2015
www.coalmine.ch

Ian Wooldridge est un artiste britannique installé à Zurich. Il travaille dans le domaine expérimental avec de nombreux médias tels que le film, la vidéo, la photographie et la musique. Depuis 2012, il développe des installations et explore l'immersion, le rythme, la répétition ou l'interruption dans une narration poétique. Parmi les images présentées, dont une série de vidéogrammes encadrés, plusieurs sont abstraites et jouent sur la sensualité des couleurs.
Curatrice : Alexandra Blättler
Nassim Daghighian



© Seba Kurtis, Port, Rashid, de la série A few days more, 2008, Lambda, 60x50 cm. Court. Christophe Guye

Seba Kurtis. Immigration Files
Christophe Guye Galerie, Zurich, 19.11.2015 - 16.01.2016
www.christopheguye.com

Seba Kurtis (1974, AR) travaille sur la base de son expérience personnelle. Il a étudié le journalisme et fut un activiste. Né en Argentine à l'époque de la dictature, il a quitté son pays avec sa famille en pleine crise politique et économique en 2001 et a vécu en Espagne le statut d'immigrant illégal pendant cinq ans. Kurtis inclut dans ses séries les nombreuses trajectoires des individus qu'il a rencontrés lors de ses pérégrinations. En faisant appel à des filtres colorés et à d'autres manipulations de ses images, il met en évidence la peur de montrer son visage, mais aussi la fréquente négation de l'identité du migrant et la déshumanisation du regard qui a lieu dans les mass media. Dans les images de l'actualité qui nous parviennent quotidiennement, on nous montre des vues aériennes de masses anonymes, des personnes entassées dans des embarcations à la dérive. Ce ne sont plus que quelques points sur la mer, des statistiques dans un rapport, et au final rien ne nous est livré de la complexité de la situation des migrants. La couverture médiatique des phénomènes en cours s'interroge peu sur leur origine, leur identité et les raisons de leur exil. Ces questions disparaissent dans le flou de la notion d'immigré. Les individus sont réduits à la seule existence d'une marée humaine à laquelle ils n'ont pas choisi de participer.

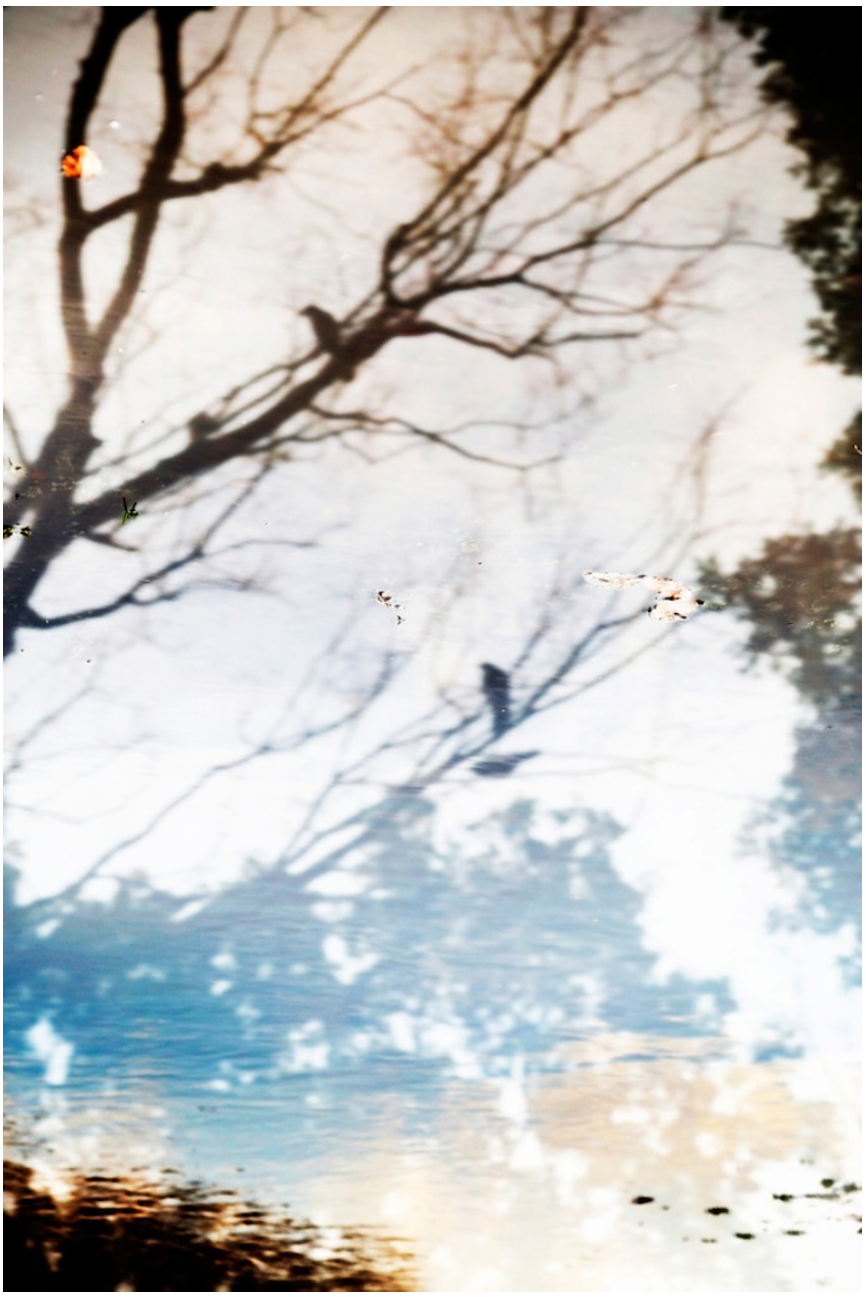


© Seba Kurtis, de la série Talcum, 2015, tirage Lambda, 60x50 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie

Alors que le titre *Immigration Files* suggère une stratégie documentaire, les œuvres de Seba Kurtis ne sont pas des transcriptions fidèles de la réalité mais, par le biais des "interventions" de l'artiste, elles proposent un discours esthétique et critique essentiel sur la problématique des migrants.

Sa dernière série, *Talcum* (2015), a été réalisée dans le cadre d'une résidence artistique près du camp de requérants d'asile de Cherbourg, petite ville de Normandie. Kurtis fait appel au procédé du collage pour modifier ses portraits traditionnels à la chambre photographique. Les visages des migrants, qui craignent de révéler leur identité publiquement, sont dissimulés sous les images de minerai de talc. Ce choix formel a un lien concret avec leur expérience de migrants. Un journal local avait titré sa couverture en mentionnant des personnes cachées dans un camion chargé de talc dans l'espoir de passer la frontière. L'artiste en extrait le matériau de manière symbolique. Les visages cachés nous rappellent une quête inlassable de l'invisibilité, lorsque la survie implique l'effacement de soi, lorsque " être au monde " signifie devenir inexistant…

Une part des bénéfices de la vente des œuvres sera versée à l'Organisation suisse d'aide aux réfugiés.
Nassim Daghighian



Yoshinori Mizutani, de la série Yusurika, 2014

Yoshinori Mizutani. Tokyo Parrots – Yusurika – Moonlight
Galerie Au Premier, Zurich, 10.11.2015 – 06.03.2016
www.christopheguye.com

La galerie Christophe Guye présente une exposition personnelle du jeune photographe Yoshinori Mizutani (1987, JP) à l'espace d'art du restaurant Au Premier. Ses dernières séries *Tokyo Parrots, Yusurika* et *Moonlight* y seront visibles. Ces travaux suggèrent les nouvelles possibilités expressives offertes par une attitude flexible de l'artiste oscillant entre tradition japonaise, photographie intime et conception occidentale de la photographie de rue. Les photographies de Mizutani montrent qu'il a une compréhension intime de la transcription des formes, des couleurs, des textures et de la profondeur de champ sur le plan pictural (ici, le plan de l'image photographique).
Yoshinori Mizutani est diplômé du Tokyo College of Photography en 2012. Il a reçu plusieurs prix et a été sélectionné parmi les Talents de Foam en 2014. Il a publié les livres *Tokyo Parrots, Yusurika* et *Colors*.
Curateur : Christophe Guye
Nassim Daghighian

Source : communiqué de presse

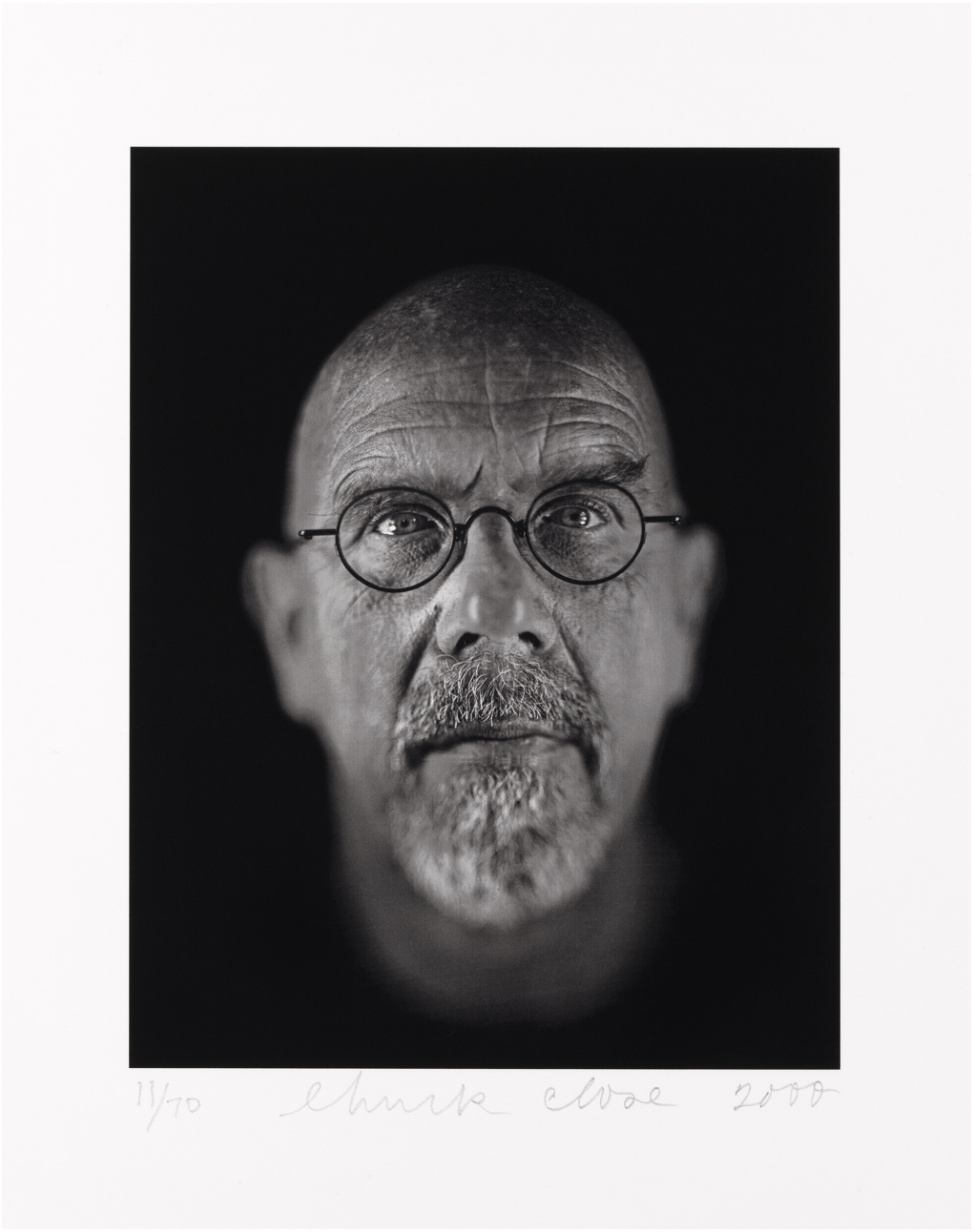


"Ectoplasme" sous une lumière à rayons ultraviolets, début du 20e siècle

Imponderable. The Archives of Tony Oursler

LUMA Westbau, Zurich, 31.10.2015 – 14.02.2016
www.westbau.com

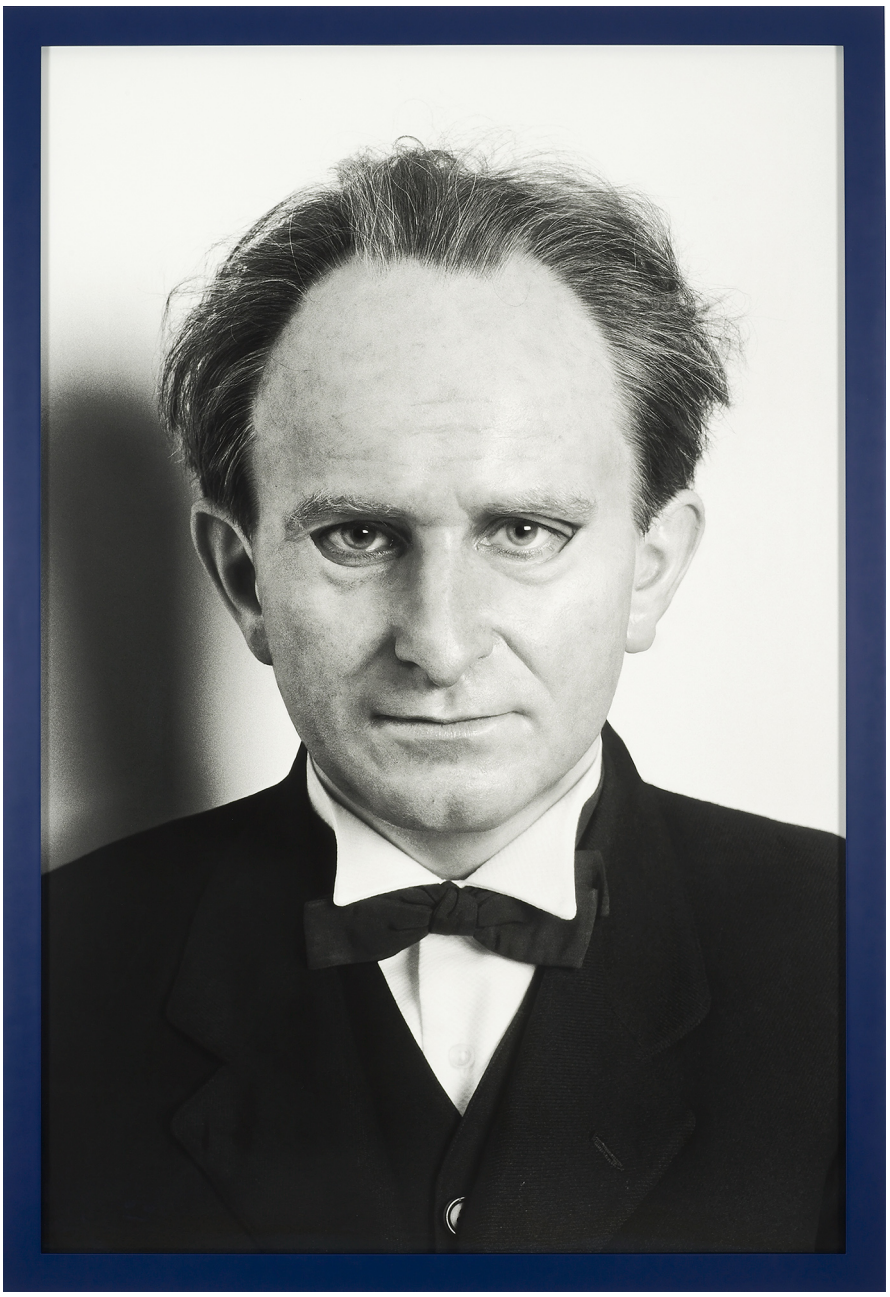
Imponderable est un vaste projet de recherche centré sur la collection personnelle de l'artiste américain Tony Oursler (1957), essentiellement connu pour ses installations vidéo. Ses archives contiennent plus de 2500 photographies, publications et objets uniques retraçant l'histoire sociale, spirituelle et intellectuelle des phénomènes paranormaux depuis le 18ème siècle. Le titre *Imponderable* suggère l'idée de ce qui ne peut pas être déterminé avec précision et, plus largement, renvoie aux systèmes de croyance face à ce qui dépasse le rationnel (magie, univers mystique, sciences occultes, etc.). L'exposition présente une nouvelle vidéo produite par Oursler, avec des effets spéciaux 4D spectaculaires, ainsi qu'une salle de lecture et des conférences projetées de Noam Elcott, Branden W. Joseph, Stephanie O'Rourke et Tony Oursler. Une publication de 655 pages accompagne le projet qui a été exposé pour la première fois aux Rencontres d'Arles en été 2015. Le livre, conçu par Zak Keyes et co-édité par LUMA Foundation et JRP | Ringier, contient notamment des essais (en anglais et en français) de Karen Beckman, Branden W. Joseph, Noam Elcott et Stephanie O'Rourke. Curateurs : Tom Eccles et Beatrix Ruf
Nassim Daghighian



© Chuck Close, Self-Portrait, 2000, tirage jet d'encre sur papier crane muséo d'après un daguerréotype, 39.5x30.4 cm. Collection Kunsthaus Zürich, don Ursula Hauser

Choisissez le tableau ! Moi / Pas moi
Kunsthaus Zürich, Zurich, 27.11.2015 – 28.02.2016
www.kunsthaus.ch

Le Kunsthaus Zürich présente sous le titre *Moi/Pas moi* une exposition sur le thème de l'autoportrait. Parmi la quarantaine de tableaux, sculptures, gravures, photos et vidéos tirées de la collection du Kunsthaus figurent des travaux de Chuck Close, Urs Fischer, Giovanni et Alberto Giacometti, Urs Lüthi, Pipilotti Rist, Dieter Roth, Egon Schiele, Cindy Sherman, Gillian Wearing, pour n'en citer que quelques-uns. La collection du Kunsthaus contient des portraits datant de la fin du Moyen-Âge à nos jours. L'évolution de la conception du rôle de l'artiste et de sa place dans la société depuis la Renaissance a fait de l'autoportrait un vecteur fondamental de l'introspection et de la réflexion sur soi-même en tant qu'être humain et artiste.
Daniela Hardmeier, commissaire invitée, a choisi de faire démarrer l'exposition *Choisissez le tableau!* à la fin du 19ème siècle. À cette époque, les changements sociaux et technologiques ont connu une accélération subite. Des découvertes psychologiques ont bouleversé la vision qu'on avait jusqu'alors de l'être humain et de sa vie intérieure.



© Gillian Wearing, Me as Sander, 2012, c-print, cadre bleu foncé, 156.4x107.5x3.4 cm.
Kunsthaus Zürich

L'exposition *Moi/Pas moi* est consacrée au regard porté par les artistes sur le moi, sur les aspérités et les abîmes de l'existence de chacun. À partir d'une forme extérieure donnée, l'autoportrait joue sur les possibilités de façonner sa propre identité, celle-ci devant tout d'abord se créer dans l'esprit de l'artiste, puis dans celui du spectateur. Dans ce processus, des états intérieurs sont retournés vers l'extérieur, ou des gestes et des accessoires à valeur symbolique sont utilisés pour donner à voir, par la mise en scène de soi, une image du Moi de l'artiste.
Curatrice invitée : Daniela Hardmeier

Source : dossier de presse



Evacuation des civils, el-Falujja, 1949 © Photo Nations Unies / UNRWA

The Long Journey of Palestine refugees

Photobastei, Zurich, 29.10. - 06.12.2015
www.photobastei.ch www.unrwa.ch

L'exposition révèle une sélection effectuée dans les archives audiovisuelles de l'UNRWA, une organisation qui soutient et garde en mémoire le long voyage des réfugiés palestiniens depuis 1948. Nassim Daghighian

The photos on display in this exhibition are a special selection, chosen to celebrate the long journey of Palestine refugees. Since its founding, UNRWA (United Nations Relief and Works Agency for Palestine Refugees in the Near East) has produced and collected an audiovisual archive, covering most aspects of the lives and history of Palestine refugees. This archive consists of more than 430'000 negatives, 10'000 prints, 85'000 slides, 75 films and 730 videocassettes. In 2009, the UNRWA Archive was inscribed by UNESCO on the Memory of The World Register, recognizing its historical value. Digitizing the archive rescues and preserves all the material, and makes it available (http://archive.unrwa.org) The archive consists of images and films taken by UNRWA photographers (and their predecessors) throughout the tumultuous second half of the twentieth century and start of the twenty-first. It includes iconic images of Palestinians having to leave their homes in 1948, the establishment of camps in the 1950s, the second flight during the 1967 war, the war in Lebanon, and the unrest from the second half of the 1980s to the early twenty-first century. The lives of refugees are central to the archive, often in the context of UNRWA work. But it also depicts turbulent political events and includes portraits of public and political figures.
The exhibition also serves as a stark reminder that the long journey of Palestine refugees continues up until the present day. Already one of the longest-lasting cases of forced migration in modern history, Palestine refugees are among the hundreds of thousands of refugees displaced from their homes and attempting the perilous journey across the Mediterranean as a result of the ongoing conflict in Syria.

Source : www.photobastei.ch



S. Madver, Camp Nahr el Bared, près du Liban, 1951. Ce camp fut l'un des premiers mis en place lors des mesures d'urgence pour abriter les réfugiés palestiniens en lien avec le conflit entre Israël et pays arabes qui avait débuté en 1948. Environ 6000 réfugiés vivaient dans les tentes du camp Nahr el Bared. Par la suite, les tentes furent remplacées par de petites habitations de béton pour les 25'000 personnes résidentes. © UNRWA



© Thomas Hoepker, Ali jumping from a bridge over Chicago river, Chicago, 1963, tirage pigmentaire d'archive, 110x165 cm. Court. Bildhalle

Thomas Hoepker. Ali and Beyond
Bildhalle, Kilchberg, 6.11.2015 – 14.01.2016, vernissage 5.11., 18h30
www.bildhalle.ch

Thomas Hoepker (1936, DE) est l'une des dernières légendes vivantes de ce que l'on considère comme l'âge d'or du photojournalisme. Il a été le premier membre allemand de l'agence de photographes Magnum et fut pendant plusieurs années son président. Chroniqueur des événements de son époque sur le plan international, il travaillait notamment pour *Stern*, *Geo* et d'autres magazines importants dans les années 1960 à 1980.
L'exposition se concentre sur trois sujets :
- *Muhammad Ali* (1966), un reportage célèbre de Hoepker sur la star américaine de la boxe. Des images inédites sont présentées également, en lien avec la publication du livre de photographies *Big Champ*, 2015
- *Heartland* (1963), série réalisée aux États-Unis qui montre un pays de disparités sociales. Hoepker fut influencé par l'ouvrage *Les Américains* de Robert Frank et voulu montrer une image non idéalisée du pays.
- Premiers travaux et tirages vintage : des photographies uniques à l'esthétique graphique caractéristique.
Une belle opportunité pour les collectionneurs et les nostalgiques des années 1960 !
Nassim Daghighian

Source : newsletter de la galerie



© Thomas Hoepker, 9/11, Williamsburg, New York, 2001, tirage pigmentaire d'archive, 60x90 cm, encadré : 72x92 cm. Court. Bildhalle



© Einar Falur Ingólfsson, Vatnsdalur Valley, 2010, de la série Shelters. Courtesy Oslo 8

Einar Falur Ingólfsson. Sites and shelters
Oslo 8, Bâle, 5.11. – 5.12.2015 ; vernissage 5.11., 18h
www.oslo8.ch

Across three exhibitions the Icelandic cultural journalist, literature critic, and photographer Einar Falur Ingólfsson (1966, IS) devotes himself to his homeland of Iceland: *Shelters* are wonderful, melancholic landscape shots, demonstrating how nature not only inspires with its beauty, but also challenges residents on a daily basis. The photographs were taken after the economic collapse in 2008, and make a symbolic reference to the shelter many Icelanders sought during the economic storm.
Reykjanesbrautin is a study of the road from Keflavik, where the artist grew up, to Reykjavík, where he has predominantly resided for the past three decades. *Sanctuary*, borrowed from the *Shelters* series, often shows areas of the uninhabited highlands of Iceland, where people search for peace and solace.
Curator: Christoph Kern

Source : www.culturescapes.ch



© Einar Falur Ingólfsson, By Lake Thingvellir, 2012, de la série Shelters. Courtesy Oslo 8



© Dorothee von Rechenberg, #17, de la série Les couleurs de la nuit, 2015, tirage pigmentaire, 86.5x112 cm

Dorothee von Rechenberg. Les couleurs de la nuit

Galerie Monika Wertheimer, Oberwil, 13.11. – 11.12.2015 ; vernissage 13.11., 17h
www.galeriewertheimer.ch

Les couleurs de la nuit est la dernière série en date de Dorothee von Rechenberg. Dans des scènes nocturnes soigneusement composées et à l'éclairage partiel, privilégiant le mystère de ce qui se passe – des objets comme des êtres parfois à peine visibles – l'artiste crée des moments où règne une certaine tension. Les images photographiques élaborées par Dorothe von Rechenberg privilégient l'interprétation libre et l'imaginaire du spectateur qui élabore sa propre construction narrative. Comme dans ses séries précédentes, l'artiste utilise le montage de manière complexe et subtile en faisant appel à des scènes de films. Son travail photographique crée donc des liens avec l'histoire de nos représentations cinématographiques. La nouveauté de cette série est l'introduction de la couleur. "
Nassim Daghighian

" Arrêts sur image issus de films, les photographies de Dorothee von Rechenberg sont empreintes d'une atmosphère intense. En fragmentant, puis en réassemblant les séquences, la photographe crée un nouveau récit et joue avec les codes de lecture, ainsi que la mémoire cinématographique. Véritable travail de précision, elle manie également avec soin la spatialité photographique. "
Bernadette Hauert (trad. Noémie Richard)

Sources : www.galeriewertheimer.ch et http://www.near.li/html/rechenberg.html



© Aline Staub, Sans titre, 2015, 21x30 cm, de la série In his own three walls

When Frauen was zu sagen haben
Galerie am Gurten, Wabern, 13.11. – 10.12.2015 ; vernissage 13.11., 18h

Avec : Aline Staub, Anne-Sophie Cordeiro, Babette Hünerwadel, Brigitte Mohn, Danielle Liniger, Joana Fux, Marcela Lima, Maria Mendonça, Marisa Pedretti, Micha Bardy, Sandra Gygax, Susanne Baumgartner, Veronica Percia.

La Galerie am Gurten, dans le Canton de Berne, présente 13 femmes photographes suisses, brésiliennes et espagnoles sous le titre "Quand les femmes ont quelque chose à dire".

La série *In his own three walls* parle d'un homme. Il vit depuis longtemps dans un ancien arrêt de transport public situé au centre ville avec beaucoup de passage. Ce lieu représente pour lui un endroit privé où il passe beaucoup de son temps, que ce soit le jour ou la nuit.
Aline Staub



© Catherine Leutenegger, Curtain, 2015, ditpyque

SECRET
Kunsthalle, Bern, 13.11. – 15.11.2015 ; vernissage 13.11.2015, 20h
www.contexta-collection.ch

Bern is an inspiring city providing space for new ideas and a great deal of creativity. Yet that is not all Bern has to offer. Let us take you on a journey of discovery, away from the typical medieval backdrop of the Old Town, to a world where film, photography, graphic design, visual art, illustration and music meet to create an exciting setting: the Contexta Collection.

Photography: Michel Comte, Diana Scheunemann, Corti & Sonderegger, Suzie Larke, Annie Collinge, Beat Schweizer, Tomo Brejc, Simon Opladen, Michel Jaussi, Cyrill Matter, Jakob Matter, Jakob Wagner, Fabian Unternährer, Ruben Wyttenbach, Manuel Zingg, Maurice Haas, Désirée Good, Gian Paul Lozza, Lukas Wassmann, Jeremy Ayer, Valentin Jeck, Anne Lutz & Thomas Stöckli, Moos Tang, Stills & Strokes, Christian Knörr & Helve Leal, Caspar Martig, Peter Hauser, Francesca Ferrari, Sara Merz, Basil Stücheli, Michael Sieber, Tobias Stahel, Catherine Leutenegger, Dan Cermak, Lonneke van der Palen, Melissa Jundt.



© Catherine Leutenegger, Curtain, 2015, ditpyque

Visual Art: Olaf Breuning, Sarah Illenberger, Greg Barth, Craig Redman, Ruth Erdt, Eva Vuillemin, Luca Schenardi, Myriam Wegenast, Patricia von Ah, Liza Witte, Sabrina Rowan Hamilton, Tobias Gutmann

Film: Walkingframes, Elias Ressegatti, Marco Lutz, Jonas Meier, Miliovoj Illic & Chris Springhall, Ben Strebel, Noël Dernesch, Michael Philipp

Graphic Design: Stefan Sagmeister, Martin Woodtli, Raphaël Garnier, Happypets, A3 Studio

Music/Video: Roundtableknights, Bonaparte

Illustration: CHKY Christoph Frei, Steven Wilson, Christoph Niemann, Lina Müller, Alina Günter, Matin Nicolausson, Gregory Gilbert Lodge, Mrzyk & Moriceau, Vincent Garcia Morillo

Source : www.contexta-collection.ch



© Michael Kenna, Tranquil Morning, Awaji Island, Shikoku, Japan, 2002. Courtesy Bernheimer Fine Art

Michael Kenna. Forms of Japan

Bernheimer Fine Art Photography, Lucerne, 22.10. - 23.12.2015
www.bernheimer.com

“It’s difficult not to be influenced by the Japanese sense of serenity, tranquillity, pureness and simplicity of design.” Michael Kenna

Michael Kenna (1953, GB) voyage fréquemment au Japon, suite à un coup de foudre pour ce pays il y a 30 ans. Il est fasciné par le paysage japonais et la philosophie qui s'y rattache. Dans les poèmes brefs appelés haïkus, qu'il apprécie particulièrement, la nature est considérée comme un miroir de l'âme. Ses photographies montrent des éléments clairement mis en évidence dans un langage formel minimal et poétique. Le spectateur perçoit des lieux de méditation tels un arbre isolé, la silhouette d'une montagne, un ponton de bois, une jetée ou de petites îles. Les photographies tentent de révéler subtilement le sens esthétique propre à l'âme japonaise. L'artiste crée un espace vide qui semble absorber les sentiments et les pensées pour laisser libre cours à l'imagination. Le vide devient plénitude, et l'invisible semble trouver une possible représentation visuelle.
L'ouvrage *Forms of Japan* accompagne l'exposition.
La Galerie Bernheimer sera fermée du 12 au 15 novembre en raison de sa participation à Paris Photo.
Nassim Daghighian

Pour en savoir plus sur l'artiste, je recommande le dossier bien documenté de la BNF : http://expositions.bnf.fr/kenna/index.htm

Source : communiqué de presse



© Lucas Olivet, de la série Wentworth, 2011-2015

Lucas Olivet. Coast to Coast
MAZ Galerie, Lucerne, 25.09. - 11.12.2015
www.mazgalerie.ch

Lucas Oliver (1985, CH) est un photographe basé à Genève. Il a étudié à l'Ecole de photographie de Vevey (CEPV) en 2005-2007 et a suivi la Masterclass de l'école de journalisme MAZ à Lucern en 2015. Dans l'espace d'exposition de cette école, il présente deux projets de longue haleine : *Martisor* (2007-2013) et *Wentworth* (2011-2015).
Martisor est une fête roumaine qui est célébrée le premier jour de mars en l'honneur de Martius, dieu des agriculteurs, symbole de la renaissance de la nature. Lucas Olivet a réalisé en Roumanie un reportage en forme de conte poétique.
Wenthworth, Québec, est rattaché aux souvenirs de vacances d'été de son enfance, que le photographe revisite à l'occasion de nombreux voyages à travers le Canada.
Nassim Daghighian



PDL, La première cordonnière de Suisse, 1944, Lachen (SZ) © Musée National Suisse

Le travail. Photographies 1860 – 2015

Musée National Suisse / Landesmuseum Zürich, Zurich, 11.09.2015 – 03.01.2016
www.nationalmuseum.ch

Nous passons un tiers de notre vie au travail ; qu'il soit le sujet d'innombrables photographies n'a donc rien d'étonnant. L'exposition montre, à travers la photographie, comment la présentation du monde du travail a évolué au fil du temps. L'exposition s'articule principalement autour d'une série de photographies de grand format organisées de manière chronologique, qui vont de l'ancienne mine de charbon au bureau hypermoderne de Google. Elle réserve également une place importante à certains aspects tels que la migration liée à l'emploi ou la formation professionnelle. L'évolution technique de la photographie a entraîné une transformation de ses contenus, sujet qui constitue le deuxième point fort de l'exposition. Les photographies exposées proviennent du vaste fonds du Musée national suisse qui, depuis 2013, fait l'objet d'une étude systématique, bénéficie de conditions de conservation optimales et sera accessible au public, dès 2016, dans le nouveau centre d'études.
Curateur : Dario Donati



Maurice Guibert, Toulouse-Lautrec en Samurai, louchant, vers 1892, tiré de l'album de 33 photographies de la famille Toulouse-Lautrec. Collection Georges Beaute
© Beaute, Réalmont. Photographe : David Milh

Toulouse-Lautrec et la photographie

Kunstmuseum Bern, Berne, 28.08. – 13.12.2015
www.kunstmuseumbern.ch

Le Musée des Beaux-Arts de Berne se propose de confronter l'œuvre de l'artiste français mondialement connu Henri de Toulouse-Lautrec (1864-1901) à la photographie de son temps. Des peintures, des dessins, des lithographies et des affiches de l'artiste seront mises en regard de photographies présentant des scènes identiques, ou approchantes, à celles qui figurent dans ces œuvres et ont le plus souvent servi de modèle à l'artiste. Aucune des photographies exposées ne fut réalisée par Toulouse-Lautrec lui-même mais nombre d'entre elles sont nées de commandes qu'il avait passées à des amis photographes dans la perspective d'en transposer le motif en peinture ou de saisir une performance qu'il avait mise en scène. Toulouse-Lautrec avait un œil de photographe : en témoignent aussi bien ses cadrages audacieux et ses figures coupées sans ménagement que son style d'esquisse au trait rapide et impulsif qui, à l'instar de la photographie, cherche à saisir l'impression visuelle immédiate.

Source : dossier de presse



© Viviane Sassen, M, 2002, c-print, 60x40 cm. Courtesy Stevenson Gallery, Le Cap

INTERNATIONAL

Frieze Art Fair
Regent's Park, Londres, 14.10. – 17.10.2015
www.friezelondon.com

Compte rendu.
La Frieze Art Fair est une jeune foire internationale d'art contemporain créée en 2003 par Amanda Sharp et Matthew Slotover, les éditeurs du magazine *Frieze*. En 2011, ils ont lancé la Frieze New York et la Frieze Masters (qui présente à Londres les grands maîtres de l'art historique). Comme le note un journaliste, la foire est très appréciée : " Succès immédiat, sans doute à cause de ces fameux clients : la ville accueille régulièrement les grandes fortunes internationales, notamment celles des pays émergents, de l'Europe de l'Est à l'Asie, en passant par le Moyen-Orient. " (Harry Bellet, *Le Monde*, mis à jour le 19.10.15). Cependant, trois-quarts des visiteurs ont des moyens plus modestes et viennent apprécier les tendances actuelles. Les vastes tentes lumineuses installées à Regent's Park offrent au visiteur une ambiance agréable pour apprécier les



© Rosângela Rennó, de la série Insólidos (Unsolid), 2014, 6 impressions digitales sur voile organza en soie réalisées à partir de 4 images. Courtesy Galeria Vermelho, São Paulo
Photo : Asia Werbel, www.thelovemagazine.co.uk

œuvres. Pour ma part, j'ai relevé que la majorité des 164 galeries issues de 27 pays exposaient plusieurs artistes très différents et divers médiums, surtout de la peinture et de la sculpture, avec un intérêt évident du public pour les installations ludiques ou spectaculaires comme les pommes vertes suspendues à un fil de nylon de l'artiste suisse Urs Fischer, les sphères déclinant l'arc-en-ciel de *Polychromatic attention* (2015) par Olafur Eliasson ou le jeu de voile d'organza en plein courant d'air de la Brésilienne Rosângela Rennó.
Pour des raisons pratiques, les projections sont très rares et, dans l'ensemble, film, vidéo et photographie sont relativement peu présents malgré leur importance dans les pratiques actuelles. Pourtant, j'ai repéré plus d'une soixantaine d'œuvres photographiques de qualité avec de grands noms ainsi que des talents émergents dont, entre autres, Gillian Wearing, Collier Schorr, Doug Aitken, Susan Hiller, Moyra Davey, Adam Broomberg & Oliver Chanarin, Alfred Tarazi, Anne Collier ou David Maljkovic, qui proposent des travaux incitant à la réflexion sur le médium photographique.
Seule la Anthony Reynolds Gallery de Londres se démarquait en proposant un *solo show* de Paul Graham avec des photographies de sa série *Beyond Caring* et de très beaux tirages *vintage* de sa série *A1*. Ces deux séries produites dans les années 1980 auraient mérité d'être célébrées dans la Frieze Masters !
La prochaine édition a lieu du 5 au 8 octobre 2016.
Nassim Daghighian



© Boomoon, Waterfall #2069, 2015, tirage pigmentaire d'archive. Courtesy Flowers Gallery, Londres (galerie participant à Paris Photo 2015)

SPECIAL PHOTO À PARIS

Dans ce dossier international, je vous propose un choix d'expositions et d'événements en lien avec l'image et l'édition contemporaines. Le mois de novembre à Paris est toujours riche en découvertes photographiques et en occasions de voir des tirages originaux. La sélection est ici centrée sur les pratiques contemporaines, mais vous découvrirez vous-mêmes d'autres expositions, plus historiques, dans plusieurs institutions ou dans les galeries, notamment *Qui a peur des femmes photographes ? 1839-1945* (Musée d'Orsay et Musée de l'Orangerie, 14.10.2015 – 24.01.2016).

Dans la liste de la page suivante, les lieux ont été numérotés et se retrouvent sur les plans de Paris à la fin du dossier. En espérant que ce guide puisse vous être utile lors de votre visite dans la capitale française !
Nassim Daghighian

PHOTO À PARIS – novembre 2015 – Petit guide

Sélection par Nassim Daghighian

The Eyes – Inside Paris
Revue semestrielle, n°5, octobre 2015, français / anglais

Paris Photo
1. Foire internationale, Grand-Palais, Avenue Winston Churchill, 8e arrond., 12.11. – 15.11.15, je-sa, 12h20h ; di 12h-19h

Fotofever
2. Foire, Carrousel du Louvre, 99 rue de Rivoli, 1er arr., 13.11. – 15.11.15, je 18h-21h ; ve-sa 11h-19h30 ; di 11h-19h

Offprint Paris
3. Foire de publications d'art, ENSBA, 14 rue Bonaparte, 6e arr., 12.11. – 15.11.2015, je 17h-21h ; ve 13h-20h ; sa-di 11h-19h

Polycopies
4. Foire de publications d'art, bateau Concorde Atlantique, Berges de Seine – Port de Solferino, 7e arr., 11.11. – 14.11.2015, me 12h-21h ; je 11h-21h ; ve 11h-22h ; sa 11h-18h

Le Photobookfest
5. Festival, La Galerie des ateliers d'artistes de Belleville, 1 rue Francis Picabia, 20e arr.
et Le Relais de Belleville, 34 rue de Belleville, 20e arr., 13.11 – 15.11.15, ve-di 10h-21h

Photoquai PHQ5. We Are Family
6. Biennale des images du monde, Quai Branly, 7e arr., 22.09. – 22.11., accès libre jour et nuit

Biennale des photographes du monde arabe contemporain
7. Maison européenne de la photographie, 5/7 rue de Fourcy, 4e arr. 12.11.2015 – 17.01.2016
8. Institut du monde arabe (IMA), 1 rue des Fossés Saint-Bernard, 5e arr., ma-jeu 10h-18h; ve 10h-21h30; sa-di 10h-19h

Dust – Histoires de poussière d'après Man Ray et Marcel Duchamp
9. Le Bal, 6 impasse de la Défense, 18e arr., 16.10.15 – 17.01.16, me 12-21h ; je 12-22h ; ve 12-20h ; sa 11-20h ; di 11-19h

6ème Prix Pictet. Disorder
10. Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 11 avenue du Président Wilson, 16e arr., 13.11. – 13.12.15, ma-di 10h-18h

Foam Talent 2015
11. Atelier Néerlandais, 121 rue de Lille, 7e arr., 11.11. – 20.12.2015, ma-di 13h-19h

Après Eden. La Collection Walther
12. Maison rouge, 10 boulevard de la Bastille, 12e arr., 17.10.2015 – 17.01.2016, me-di 11h-19h

Philippe Halsman. Étonnez-moi ! & Omer Fast. Le présent continue
13. Jeu de Paume, 1 place de la Concorde, 8e arr., 20.10. 2015 - 24.01.2016, ma 11h-21h ; me-di 11h-19h

Eléments
14. Galerie Eric Mouchet, 45 rue Jacob, 6e arr., 24.10. - 28.11.2015, ma-sa 11h-13h, 14h-19h

Ma Samaritaine 2015
15. 67-73 rue de Rivoli, 1er arr., 17.10. – 20.12.2015, me-di 14h-19h

Construction / Apparition. Carte blanche à Michel Poivert
16. La Galerie Particulière, 16 rue du Perche, 3e arr., 12.11. – 12.12.2015, ma-sa 11h-19h

25 ans Ostkreuz. Un Anniversaire à Paris
17. Galerie Passage du Désir, 85-87, rue du Faubourg Saint-Martin, 10e arr., 13.11. – 29.11. 15, me-lu 13h-20h
18. Goethe-Institut, 17 avenue d'Iéna, 16e arr., 13.11. – 18.11.2015, lu-ve 9h-21h ; sa 9h-14h

Jeff Wall. Smaller Pictures
19. Fondation Henri Cartier-Bresson, 2 impasse Lebouis, 14e arr., 09.09. – 20.12.15, ma-di 13h-18h30 ; me 13h-20h30

Karen Knorr. Monogatari
20. Galerie Les Filles du Calvaire, 17 rue des Filles-du-Calvaire, 3e arr., 29.10. - 28.11.2015, ma-sa 11h-18h30

Barbora Balková. Fantômes
21. Centre tchèque de Paris, 18 rue Bonaparte, 6e arr., 05.11. - 18.12.2015, ma-sa 13h-18h ; me 13h-20h

Eitan Simanor. Dérive à Sion
22. Saint Honoré Art Consulting, 346 rue Saint Honoré, 1er arr., 12.11. - 28.11.2015, lu-ve 10h-18h ; sa 14h-18h

Bernard Descamps. Rétrospective
23. Espace photographique de l'Hôtel de Sauroy, 58, rue Charlot, 3e arr., 05.11. – 05.12.15, ma-sa 14h-19h



© JH Engström, de la série Tout va bien, 2015. Courtesy revue The Eyes.

The Eyes – Inside Paris
Revue semestrielle, n°5, octobre 2015
www.theeyes.eu

Le dossier *Inside Paris* explore divers aspects de la capitale française comme espace de rencontres, d'identification, d'existentialisme, etc.
Focus sur JH Engström – Rencontre avec Amaury Chardeau : " Je photographie parce que je me trouve quelque part ", disait-il y a quelques années le photographe suédois. En 2013, *Sketch of Paris* racontait une ville de faubourgs, d'hôtels déglingués et de bars de quartiers. Depuis, le décor a changé. Dans *Tout va bien*, paru chez Aperture (prix Leica 2015), il ancre son récit dans le Värmland où grandissent ses enfants, au milieu des forêts et des élans. Mais là-bas comme à Paris, JH (prononcer "yo") sonde les fissures de l'existence et ce qui nous relie aux lieux de notre vie.
The Eyes est un magazine (français / anglais) dédié à l'Europe d'aujourd'hui.
Rédacteur en chef : Rémi Coignet



© Corinne Mercadier, La carte du ciel, de la série Le ciel commence ici, 2014. Courtesy Galerie Les filles du Calvaire, Paris

Paris Photo
Foire internationale, Grand-Palais, Paris, 12.11. – 15.11.2015
www.parisphoto.com

Créée en 1996, la foire internationale Paris Photo fut présentée au Carrousel du Louvre pendant 15 ans avant de se tenir au Grand Palais dès 2011. L'espace actuel, vaste et lumineux, permet d'accueillir plus de galeries, de librairies et d'éditeurs ainsi que des expositions spécialement organisées pour l'occasion. Depuis 2013, les studios de la Paramount accueillent une édition à Los Angeles. La 19ème édition de Paris Photo offre un vaste panorama d'œuvres historiques et de créations contemporaines présentées par 145 galeries et 27 éditeurs de 33 pays. Directrice : Florence Bourgeois ; directeur artistique : Christoph Wiesner.

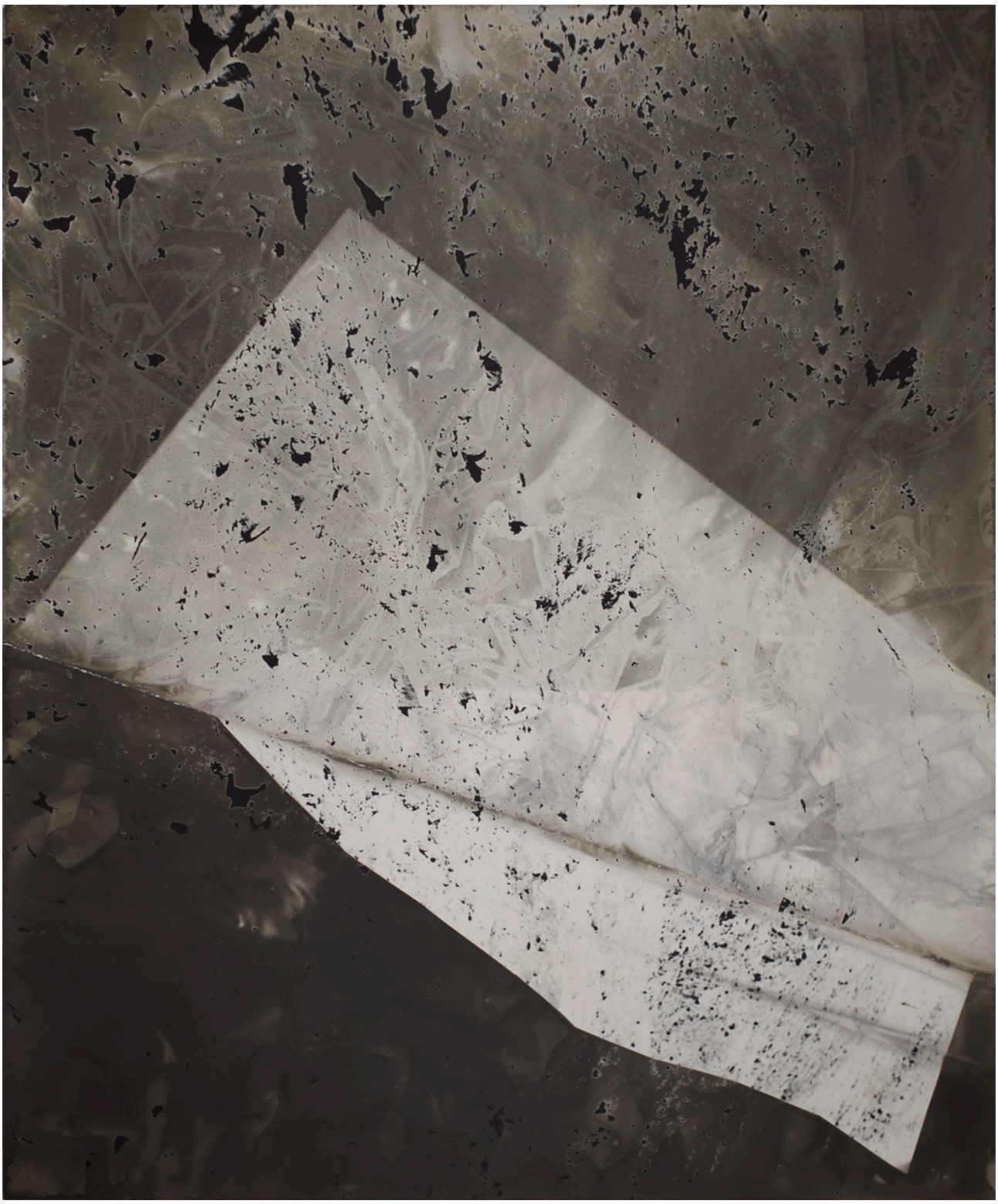
Un nouveau secteur, appelé Prismes, permet de découvrir dans neuf galeries des œuvres de grand format ou des séries inédites rarement vues dans leur intégralité par Nobuyoshi Araki, Paul Graham, Suzanne Lafont, Boomoon, Daidō Moriyama, Bae Bien U, Rosalind Fox Solomon, Stephan Schenk, & Lee Friedlander, Manuel Alvarez Bravo, Walker Evans, Garry Winogrand.

Dans le secteur principal, sont organisés plus de trente solo et duo shows dédiés à des artistes historiques ou contemporains : Zanele Muholi, Viviane Sassen, James Welling, Adam Fuss, Nick Knight, Brigitte Zieger, Stephen Shore, Sandy Skoglund, Bernd et Hilla Becher, Bruno Serralongue, Adrian Sauer, Lukas Hoffmann, Hisaji Hara et Natsumi Hayashi, Sophie Calle, Edward S. Curtis, Brassaï, Weegee, Guy Bourdin, etc.

Evénements au programme 2015 : la Plateforme de conversations avec notamment Wim Wenders, Russell Ferguson, ORLAN, Leigh Ledare ; le Prix du Livre Paris Photo-Aperture Foundation ; l'exposition *Collection privée* d'Enea Righi ; les expositions des partenaires de la foire. Les passionnés pourront ainsi nourrir leurs réflexions sur la photographie grâce à la Plateforme, forum expérimental, qui propose une série d'entretiens construite autour de trois axes : la collection (organisatrice : Lisa Erf, directrice et curatrice en chef de la JPMorgan Chase Art Collection) ; la question de la photographie aujourd'hui (six conversations organisées par Donatien Grau, University of Oxford) ; le rapport que le livre entretient à la photographie (organisateur : Christophe Boutin, fondateur de Onestar Press et co-fondateur de Three Star Books).

Dans les pages qui suivent, je vous propose un portfolio de quelques images à découvrir cette année.
Nassim Daghighian

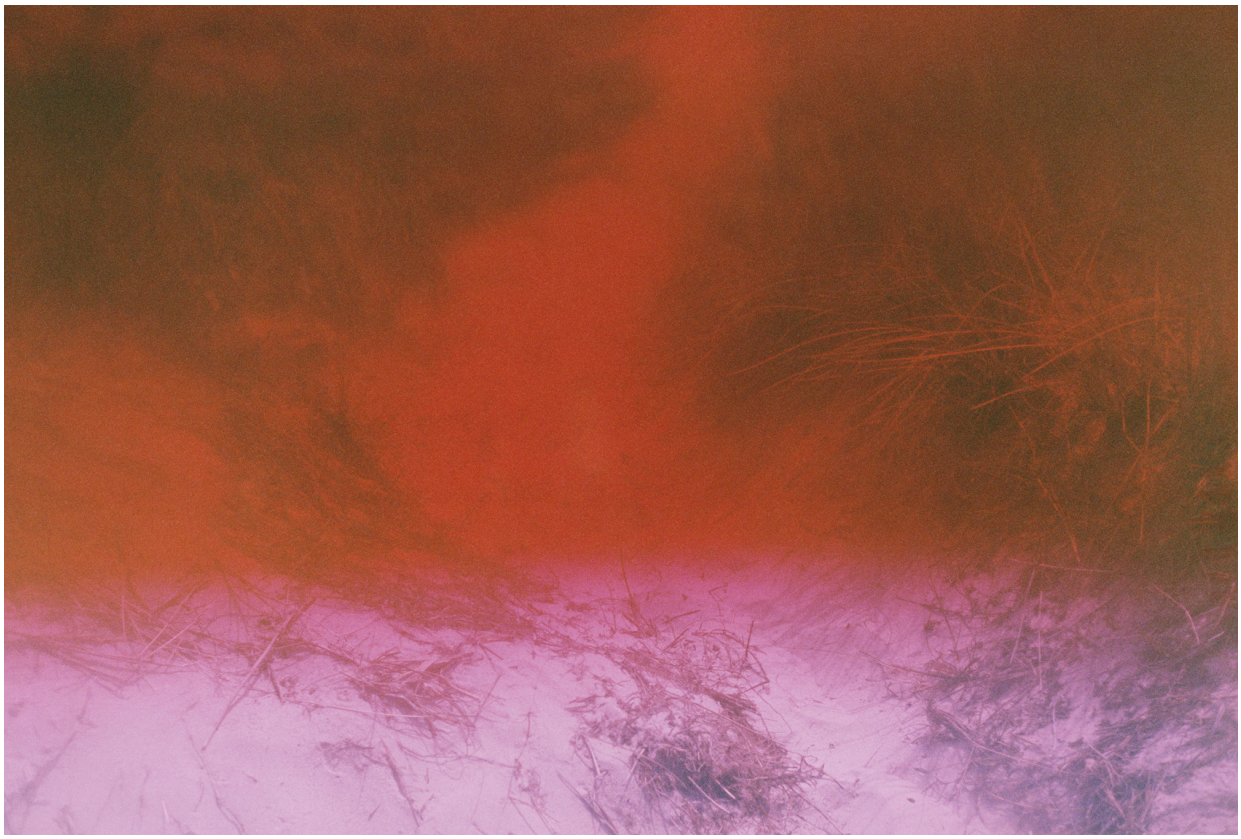
Source : dossier de presse



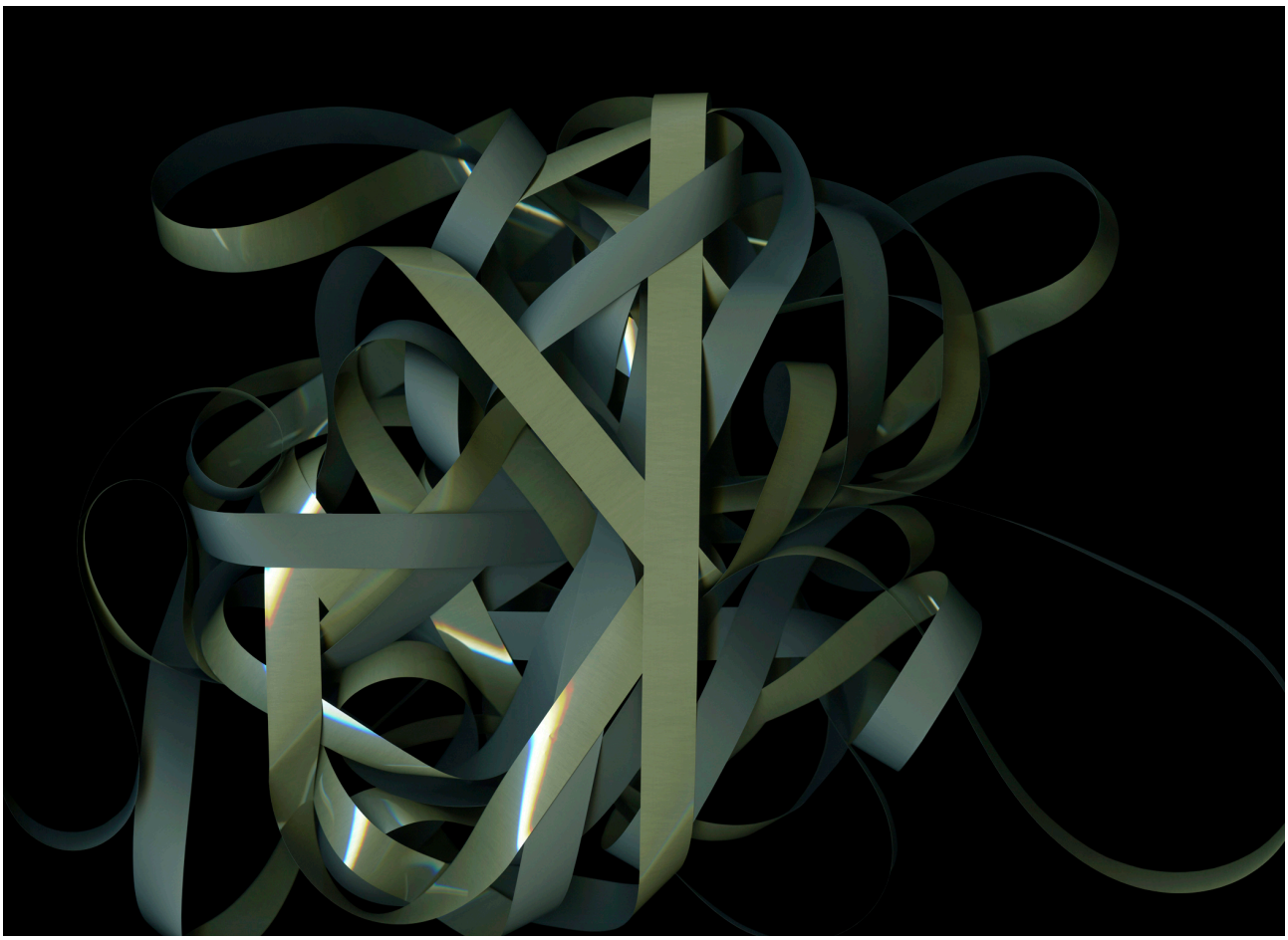
© Rachelle Bussières, Untitled (Mirror), 2015, tirage gélatino-argentique solarisé unique. Courtesy Robert Koch Gallery, San Francisco



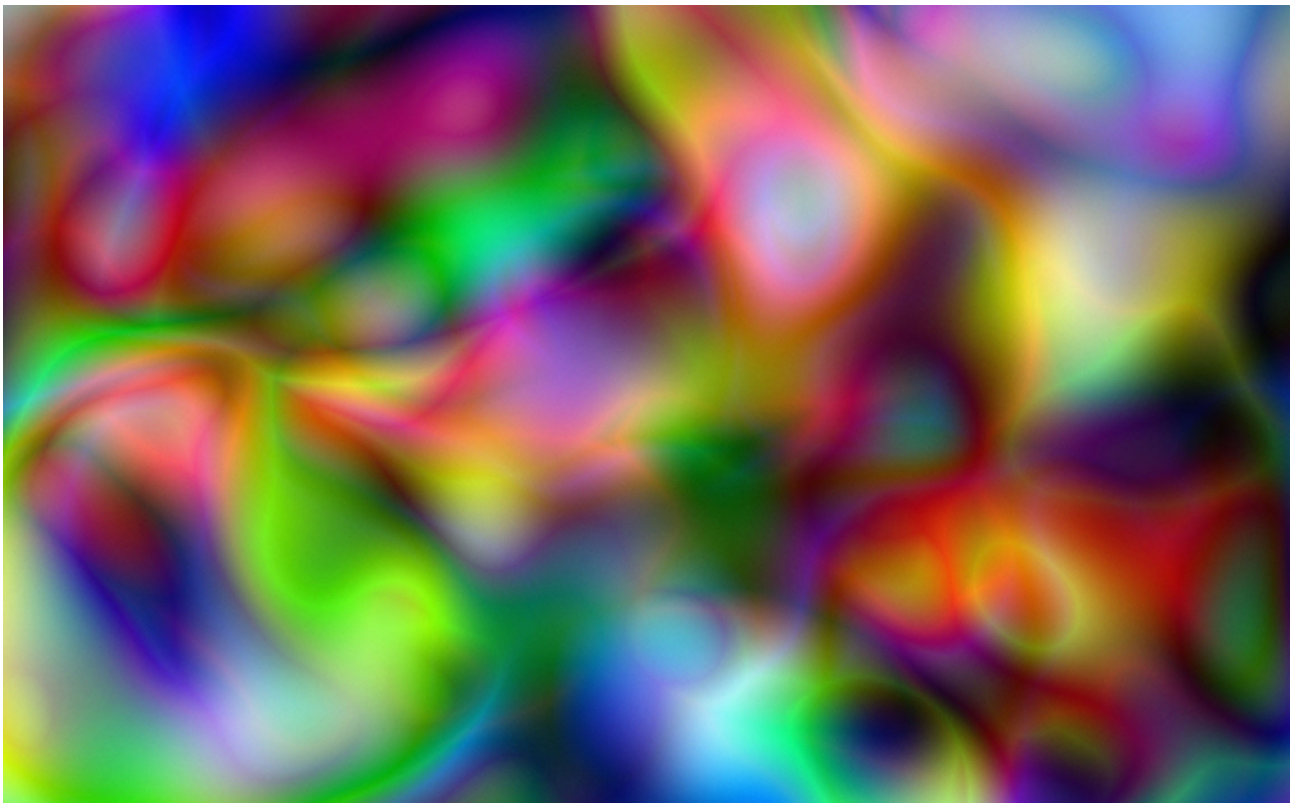
© Noémie Goudal, de la série Southern Light Stations, 2015. Courtesy Galerie Les filles du Calvaire, Paris



© Martina Hoogland Ivanow, Circular Wait #5, 2014. Courtesy Nextlevel Galerie, Paris



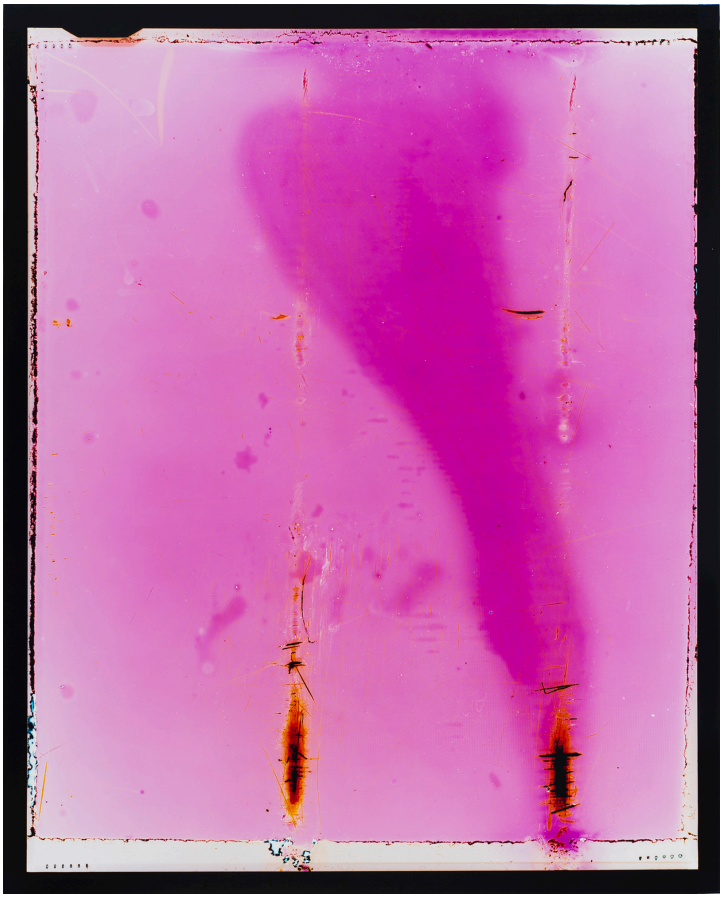
© Barbara Steinman, Magnetic Tappe / Half inch, n°2, 2013. Courtesy Françoise Paviot, Paris



© Thomas Ruff, Substrat 31 II, 2007 c-print et diasec. Courtesy Mai 36, Zurich



© James Welling, Choreograph 0321, 2015, tirage pigmentaire sur papier d'archive. Courtesy Peter Freemaninc, Inc., New York



© Justine Varga, Checked, 2014-2015, c-print, Stills Gallery, Paddington



© Sebastian Riemer, DGHF, 2015, c-print. Courtesy Galerie Dix9 - Hélène Lacharmoise, Paris



© Lucinda Devlin, Lake Huron, 3-4-2013 6-31 pm, de la série Lake Pictures, 2013,
tirage pigmentaire d'archive. Courtesy Galerie m Bochum



© Ori Gersht, Evaders, Far Off Mountains and Rivers, 2009, tirage Lambda sur aluminium. Courtesy Ben Brown Fine Arts, Londres



© Krista Mölder, Aioke, de la série Non Places, 2013, tirage pigmentaire.
Courtesy Temnikova and Kasela Gallery, Tallinn (Estonie)



© Ambroise Tezenas, Tuol Sleng Genocide Museum, Cambodia, 2010. Courtesy Galerie melanie Rio, Nantes et Paris



© Wang Bing, Man with no name #9, 2013, tirage nb, 80x160 cm. Courtesy Galerie Paris-Beijing



© Bruno Serralongue, Diagonale, "bidonville d'Etat" pour migrants, Calais, jeudi 16 avril 2015, 2015, tirage pigmentaire sur papier Hahnemuhle. Courtesy Air de Paris, Paris



© Bruno Serralongue, Ahmed, en route vers le centre de jour Jules Ferry, Calais, jeudi 16 avril 2015, 2015, tirage pigmentaire sur papier Hahnemuhle. Courtesy Air de Paris



© Bruno Serralongue, Une tente dans le "bidonville d'Etat" pour migrants, Calais, jeudi 16 avril 2015, 2015, tirage pigmentaire sur papier Hahnemuhle. Courtesy Air de Paris, Paris



© Txema Salvans, Murcia, The Waiting Game, 2010, tirage pigmentaire. Courtesy In Camera, Paris



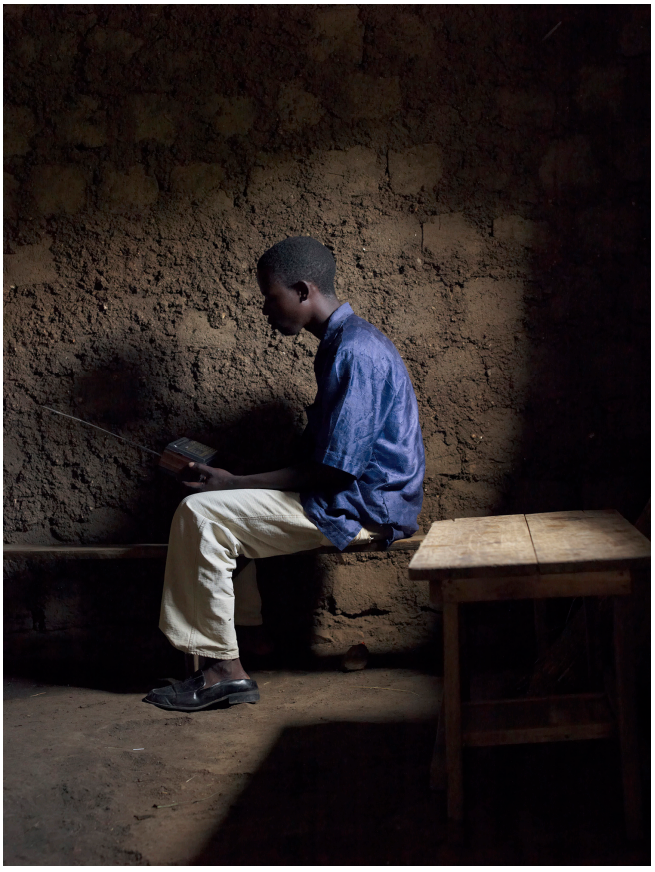
© Evgenia Arbugaeva, Weather Man, 2014, tirage pigmentaire. Courtesy In Camera, Paris



© Tessa Traeger, Chemistry of Light n°22 tinted ambrotype c1890, 3.125 x 2.75 in, black lacquer backing in decay, 2012, tirage Giclée. Courtesy Purdy Hicks Gallery, Londres



© Tessa Traeger, Chemistry of Light n°23 tinted ambrotype c1890, 3.125 x 2.75 in, black lacquer backing in decay, 2012, tirage Giclée. Courtesy Purdy Hicks Gallery, Londres



© Anoek Steketee, Listeners 1, Musambira, South, 8.54 pm, 2014, de la série Love Radio, 2012-2014, tirage Kodak Endura. Courtesy Flatland Gallery, Amsterdam



© Julie Blackmon, Lot For Sale, 2015, tirage pigmentaire d'archive. Courtesy Robert Mann Gallery, New York



© Natsumi Hayashi, Today's Levitation 06/22/2011, 2014, tirage pigmentaire d'archive. Courtesy MEM, Tokyo



© Bettina von Zwehl, Sophia II, 2014, c-print. Courtesy Purdy Hicks Gallery, Londres



© Marc Sommer, Les lois de l'amnésie, 2008, tirage pigmentaire d'archive. Courtesy Galerie Esther Woerdehoff, Paris



© Ulla Jokisalo, Camouflage, 2015. Courtesy Gallery Taik Persons, Berlin



© Aino Kannisto, Untitled (Rushes), 2015, tirage pigmentaire d'archive. Courtesy Galerie m Bochum



© Tomoko Sawada, Facial Signature, 2015, 300 c-prints, détail. Courtesy MEM, Tokyo



© Nick Knight, Campbell, 2007, tirage pigmentaire verni à la main. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich



© Jojakim Cortis & Adrian Sonderegger, Making of "The Hindenburg Disaster" (by Sam Shere, 1937), 2014, de la série Ikonen, c-print digital. Courtesy East Wing, Dubai



© Juliette-Andréa Elie, Du ciel et du souffle, de la série Fading landscapes, dessin en embossement et photographie imprimée sur papier calque Pergamano, 42x30 cm. Prix Fotofever 2015

Fotofever
Foire internationale, Carrousel du Louvre, Paris, 13.11. – 15.11.2015
www.fotofeverartfair.com

Il s'agit de la quatrième édition de Fotofever Paris. L'idée fondatrice de Fotofever est d'initier et de propager la fièvre de la collection autour du medium le plus novateur et prometteur du marché de l'art : la photographie. La mission de Fotofever est de rendre accessible la diversité de la photographie contemporaine et de créer les conditions pour favoriser les rencontres entre artistes et collectionneurs par l'intermédiaire de galeries triées sur le volet. La volonté de Fotofever est de faire partager des valeurs telles que l'audace, l'indépendance et la passion de l'art.
Pour cette édition, une sélection d'une centaine de galeries venant du monde entier, sous le conseil artistique de Baudoin Lebon. A noter en 2015, une présence importante de galeries japonaises avec entre autres Emon Photo Gallery, Zen Foto Gallery et tezukayama gallery. Parmi les nouveaux venus, Lumiere Brothers Gallery qui constitue à ce jour la plus importante collection privée russe de photographies, Feld+Haus de Francfort, Zoxx Gallery des Pays-Bas et Alidem-L'arte della fotografia de Milan. Pour la France, Montpellier est à l'honneur avec la galerie Annie Gabrielli et Paris avec Maëlle Galerie et Galerie intervalle.
Chaque année Fotofever récompense un diplômé ayant suivi sa formation dans une école d'art française pour l'aider à faire ses premiers pas dans le marché de l'art. L'heureuse lauréate de cette édition 2015 est Juliette-Andréa Elie avec sa série *Fading Landscapes*.
Start to collect est un itinéraire dédié aux aspirants collectionneurs et à tous ceux qui rêvent d'acheter de la photographie ! Une centaine d'œuvres photographiques vendues à moins de 1000 € est repérables grâce à une petite étoile "start to collect".
Chaque année, Fotofever révèle une collection privée sur une thématique spécifique. Cette année, Galila Barzilaï Hollander, collectionneuse belge, revient pour partager sa passion pour l'art contemporain. Elle a choisi pour thème la chaise.

Source : dossier de presse



© Sarah Hadley, The Depths, 2014. Courtesy Fabrik Projects, Los Angeles



© Kiiro, Shard 07, 2010, de la série Shard, tirage pigmentaire, 2015. Courtesy Emon Photo Gallery, Tokyo



© Christopher Colville, Untitled, de la série Works of Fire, 2012. Courtesy Duncan Miller Gallery, Santa Monica



© Gilles Desrozier, Rencontre, de la série 14 États du chemin amoureux, 2015. Galerie Baudoin Lebon, Paris



© Isabelle & Alexis, Blossom, 2014. Courtesy Galerie Rivière / Faiveley, Paris



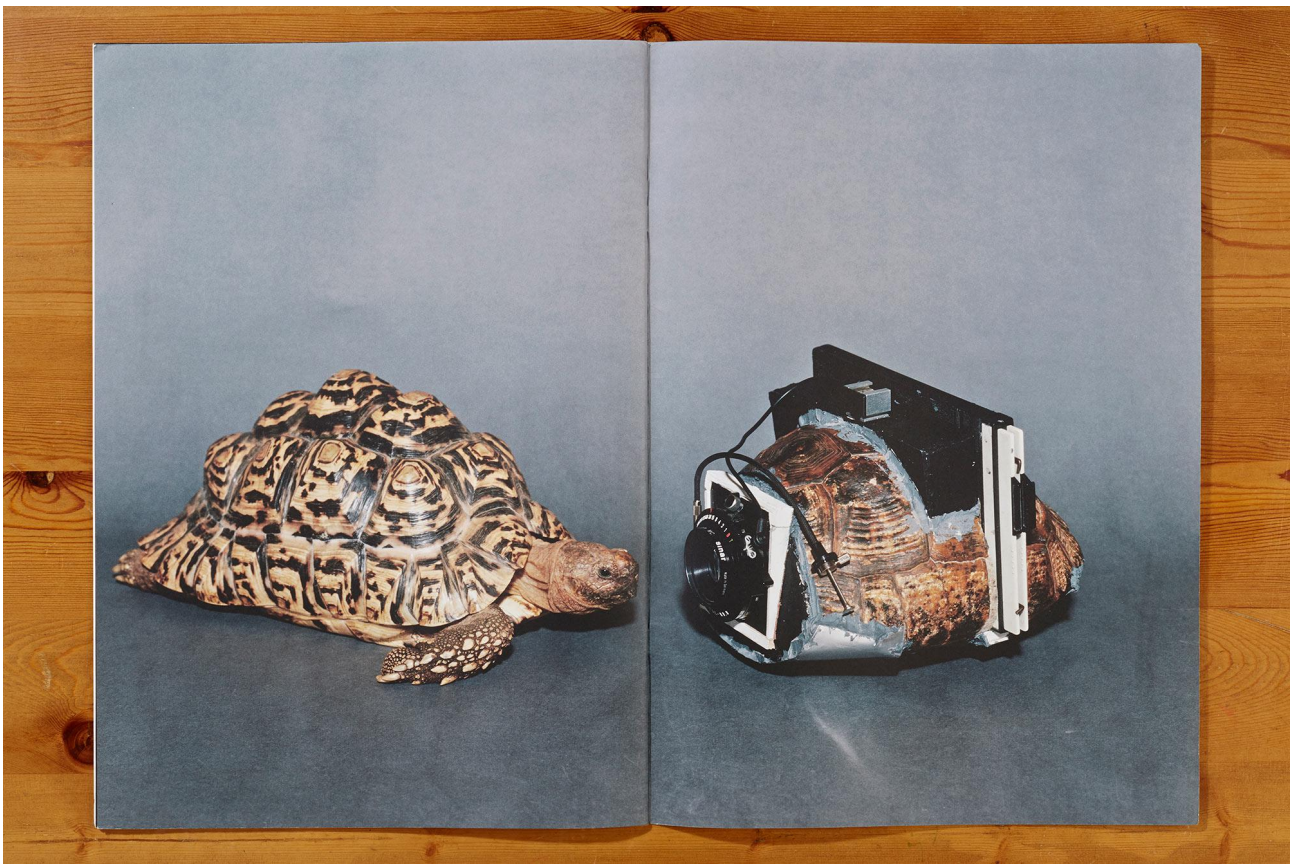
© Peter Puklus, Handbook to the Stars, 2011. Image tirée du livre de Bruno Ceschel, *Self Publish, Be Happy*, New York, Aperture / Londres, SPBH Edition, 2015, pages 182-183. SPBH participe à Offprint Paris 2015.

Offprint Paris
Foire de publications d'art, École nationale supérieure des Beaux-arts de Paris, 12.11. – 15.11.2015
www.offprintparis.com

Yannick Bouillis est à la base de ce projet créé à Paris en novembre 2010. Offprint Projects est un "salon des pratiques émergentes de l'édition dans la création contemporaine" qui a notamment été présenté à Paris, Londres et Amsterdam. C'est une occasion unique pour découvrir des ouvrages originaux, des éditeurs de livres de photographie indépendants ou encore des auto-éditions. Cette année, 125 éditeurs internationaux issus de 20 pays participent à cette foire.

Le PhotobookFest
Festival, La Galerie des ateliers d'artistes de Belleville et Le Relais de Belleville, Paris, 13.11 – 15.11.2015
www.lephotobookfest.com

Le PhotobookFest est un festival qui défend la jeune scène éditoriale du livre de photographie, en soutenant les pratiques DIY (Do it yourself), en particulier l'auto-publication et la micro-édition. Il s'agit d'un événement ouvert et inclusif, où l'on peut partager idées et savoir-faire dans l'esprit d'élargir l'horizon du livre photo tel que nous le connaissons à ce jour. Ses deux premières éditions ont permis d'encourager de jeunes auteurs à concrétiser des projets d'édition et de promouvoir leurs travaux. Ateliers, lectures, conversations, une session spéciale fanzines et une exposition de maquettes pour la remise du prix Rock your Dummy ! sont à l'ordre du jour des divers événements proposés.



Taiyo Onorato et Nico Krebs, As It Photographs, It Must Be a Camera, 2011. . Image tirée du livre de Bruno Ceschel, *Self Publish, Be Happy*, New York, Aperture / Londres, SPBH Edition, 2015, pages 110-111. SPBH participe à Offprint Paris 2015.

Polycopies
Foire de publications d'art, Concorde Atlantique, Berges de Seine – Port de Solferino, Paris, 11.11. – 14.11.2015
www.polycopies.net

Ce projet de Laurent Chardon et Sebastian Hau est organisé sur le Bateau Concorde Atlantique (proche du Musée d'Orsay), un cadre charmant et intime pour découvrir une sélection de 35 éditeurs engagés dans la promotion de la photographie. Cette foire fait partie de l'événement Photo Saint-Germain, une série d'expositions dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés (ww.photosaintgermain.com).

Editeurs : B-B-B-Books (SE) ; Ca L'Isidret (ES) ; Café Lehmitz Photobooks (DE) ; Cesura Lab & Maa (IT) ; Delaphine (ES) ; Dienacht (DE) ; Discipula & Terra Project (IT) ; Editions du Lic (NO) ; Editions Bessard (FR) ; Einer Books (NO) ; Fotohof (AT) ; FP&CF (FR) ; Funny Bones (FR) ; Gwinzegal (FR) ; Hermann Lohss (DE) ; Hoxton Mini Press (GB) ; Innocences (FR) ; Jiazazhi Press (CN) ; Journal (DE) ; Kaido (JP) ; Kaunas (LT) ; Million Books (DE) ; Oodee (GB) ; Phree (ES) ; Poursuite (FR) ; Rorhof (IT) ; Skinnerboox (IT) ; Spector (DE) ; Terranova (ES) ; The Eriskay Connection (NI) ; Tipi Bookshop (BE) ; T&M Project feat. Akaaka (JP) ; Trolley Books (GB) ; Zen Foto & Shashasha (JP).



© Zara Samiry, de la série My Taboo Child, 2013. Courtesy PHQ5

Photoquai PHQ5. We Are Family
Biennale des images du monde, Quai Branly, Paris, 22.09. – 22.11.2015
www.photoquai.fr

La biennale Photoquai présente les œuvres souvent inédites de 40 photographes non Européens sur les quais de la Seine, au premier étage de la Tour Eiffel et dans d'autres lieux parisiens. Une belle opportunité de découvrir des auteurs actuels moins connus… En accès libre, l'événement organisé par le Musée du quai Branly est visité par quelques 500'000 personnes ! Une publication accompagne le projet.

" Après *Regarde-moi !* en 2013, nous avons, l'équipe du musée et moi-même, retenu le thème *We Are Family*. Il ne faut pas comprendre ce thème d'un point de vue génétique, comme « fonder une famille », mais plutôt au sens de « faire famille », constituer une famille autour de quelque chose qui fait sens : la religion orthodoxe, pour les pèlerins russes qu'a accompagnés Nikita Shokhov ; le look pour les Cholombianos rencontrés par Stefan Ruiz à Monterrey, au Mexique.
Faire famille, c'est aussi choisir de quitter celle dont on est issu et à laquelle on ne s'identifie pas, comme les travestis d'Acapulco photographiés par Luis Arturo Aguirre. C'est une attitude plus qu'un dogme. C'est, à travers l'appartenance à un groupe, un moyen de sublimer son existence. En cela, Photoquai s'inscrit dans l'esprit de *The Family of Man*, l'exposition organisée par Edward Steichen en 1955 au MoMA de New York, qui entendait présenter « une photographie de l'humanité ».
Mais pour arriver à proposer un tel aperçu des images du monde, l'ambition seule ne suffit pas. Parce que, passées les frontières de l'Europe et des États-Unis, la photographie est une pratique beaucoup moins répandue, voire réglementée ou contrainte dans certains pays d'Afrique et d'Asie. En outre, il s'agit d'arriver, à partir d'une première sélection de 200 photographes, à un choix de 40. D'où le rôle primordial des commissaires. Si Liza Faktor et Claudi Carreras – parmi les meilleurs experts pour la Russie et l'Amérique latine – m'ont de nouveau suivi dans cette deuxième aventure, les autres – Louise Clements, Michket Krifa, Kevin Wy Lee et Azu Nwagbogu – ont introduit une nouvelle façon de dialoguer.
Quant aux photographes, ils ne sont retenus ni en fonction de leur âge, ni de leur sexe, ni de leur technique, ni de leur renommée. Ils sont exposés dans Photoquai parce que leurs images parlent. Parce qu'elles engagent une conversation avec le public.



© Hanif Shoaei, de la série Technology in Bed, 2014. Courtesy PHQ5

Enfin, bien sûr, il y a l'espace des quais de Seine, cette dimension inhérente à Photoquai, qui permet de s'évader du carcan de l'accrochage traditionnel : une photo dans un cadre sur un mur blanc. […]
À Photoquai, les photos sont imprimées en grand format sur du vinyle, et accessibles à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, favorisant une certaine proximité avec le public.
Pour moi, l'essence de la photo, ce qui fait toute sa magie, c'est sa capacité à être dupliquée, reproduite autant de fois qu'on le souhaite, pour être partagée. C'est parce que j'apprécie ce côté démocratique que j'organise des festivals de photo dans la rue à Bilbao ou à Goa. Ma seule ambition, c'est de proposer une façon différente de promouvoir la photographie, que j'ai toujours considérée comme un moyen d'aborder la politique, la sociologie ou la culture. À tous ces artistes et photojournalistes qui, dans leur pays, ne disposent ni de structure ni de réseau, Photoquai donne la possibilité de s'ouvrir au monde. Pour moi, c'est la partie du travail la plus gratifiante : offrir une vitrine à tous ces talents."
Frank Kalero, Directeur artistique de PHQ5

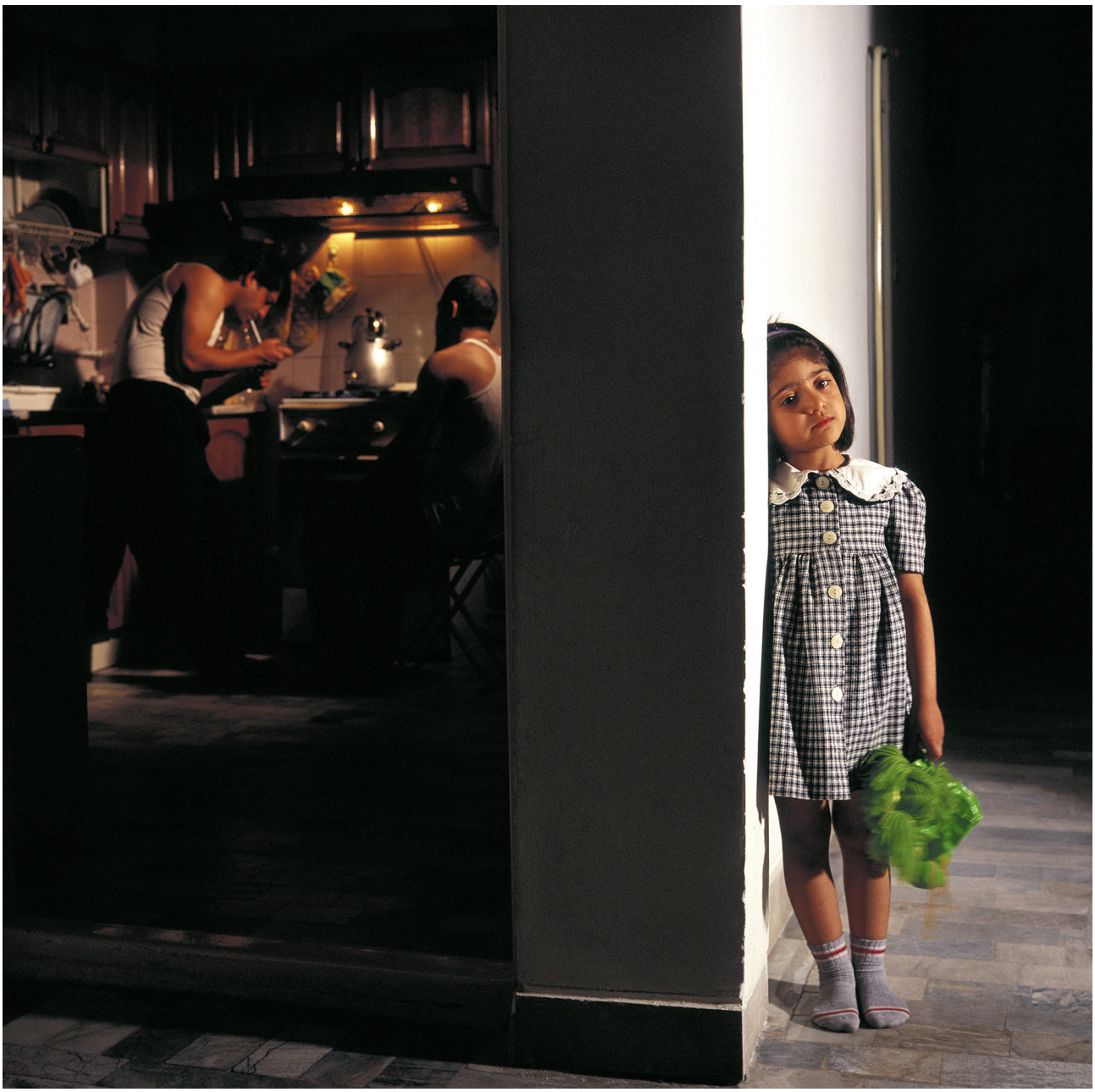
"Pour moi, la photographie est un moyen de raconter les autres", dit Zara Samiry (1982). En l'occurrence, elle s'est émue du sort réservé, au Maroc, aux mères célibataires. Une enquête réalisée en 2011 estime leur nombre à 220'000. "Reconnues par la loi comme des prostituées, elles encourent des peines allant de un mois à un an d'emprisonnement, explique la photographe. Or, certaines ont été violées, d'autres promises au mariage et abandonnées une fois enceintes, d'autres encore n'ont été unies que par mariage coutumier, sans acte officiel, à un homme qui, dans la plupart des cas, n'a pas souhaité reconnaître le bébé". Trois de ces jeunes femmes qui, malgré la précarité de leur situation, ont refusé d'abandonner leur "enfant du péché", ont bien voulu rencontrer Zara Samiry. Son approche intimiste, à juste distance, lui a permis de gagner leur confiance. La photographe a pris soin de travailler en huis clos et de dissimuler les visages des jeunes femmes. "Car la société marocaine, malgré l'aide d'associations reconnues et l'avancée apportée en 2004 par la réforme du code de la famille, ne semble pas encore prête à lever le tabou des mères célibataires", conclut-elle.

"En Iran, comme partout ailleurs sur la planète, les comportements sociaux et individuels sont en pleine mutation. La technologie s'invite désormais dans notre vie jusqu'au plus profond de notre intimité. […] Certes, la réalité virtuelle a rendu le monde plus petit, effacé les frontières et raccourci les distances entre les habitants de Téhéran et le reste de la planète, mais elle a, de la même manière, isolé les individus. C'est cette solitude que j'aborde avec le projet *Technology in Bed*." Hanif Shoaei (1987)



© Myriam Abdelaziz, de la série Menya's Kids, 2012-2013. Courtesy PHQ5

Après l'échec du Printemps Arabe en Égypte, Myriam Abdelaziz (1976) décide de s'intéresser aux conséquences économiques et sociales de cette Révolution avortée sur le peuple Égyptien. Elle s'éloigne donc des manifestations et de la capitale pour se rendre dans les carrières de Menya, à quelque 275 kilomètres au sud du Caire, où les conditions de travail sont effroyables. Bien que la taille du calcaire soit mécanisée, la conduite des machines, obsolètes donc dangereuses, est le plus souvent confiée à des enfants – certains ont à peine 10 ans –, chargés également d'empiler les blocs et de remplir sans relâche des sacs de poussière. Accidents, parfois mortels, et infections respiratoires chroniques sont le lot de ces très jeunes ouvriers, rémunérés moins de 15 dollars (environ 14 euros) la semaine pour une dizaine d'heures de labeur par jour. Néanmoins, confrontées à une crise économique sans précédent, beaucoup de familles des environs n'ont d'autre choix que d'envoyer leur progéniture trimer à Menya. En Égypte, le travail des enfants concernerait entre 1,3 et 3 millions d'entre eux.



© Ali Nadjian et Ramyar Manouchehrzadeh, de la série We Live in a Paradoxical Society, 2010. Courtesy PHQ5

Ali Nadjian (1976) et Ramyar Manouchehrzadeh (1980) ont fréquenté le même cours de photographie de l'université de Téhéran (Iran). Ils travaillent ensemble depuis qu'ils ont fondé, en 2006, le studio Aco, actif à la fois à Téhéran et à Copenhague (Danemark) – où vit Ali Nadjian.
Depuis l'avènement de la République islamique, en 1979, espace privé et espace public constituent en Iran deux mondes bien distincts. Si à la maison, on peut penser, s'habiller et agir comme on l'entend, dans les rues, où patrouille la police religieuse, l'autocensure est de mise. Confrontée à une telle dualité, la classe moyenne – probablement la catégorie sociale la plus chamboulée par le changement de régime – s'est d'abord sentie déconsidérée, puis complètement isolée. C'est cette dualité que Ali Nadjian et Ramyar Manouchehrzadeh veulent révéler à travers leurs images, conçues comme des mises en scène : éclairés par des projecteurs de théâtre, des comédiens interprètent des situations vécues par les Iraniens dont Ali Nadjian et Ramyar Manouchehrzadeh ont recueilli les témoignages. Les scènes sont photographiées au moyen d'un appareil argentique, les diapositives ensuite numérisées dans un scan à tambour – la Rolls des scans – puis imprimées numériquement. C'est donc un procédé parfaitement artificiel qui rend le plus justement compte de la réalité de la vie quotidienne des Iraniens. Un paradoxe, comme l'illustre également le titre de la série.



© Cooperativa Sub, de la série Huis clos, 2012. Courtesy PHQ5

Créé à Buenos Aires (Argentine) en 2004, Cooperativa Sub est un collectif de sept photojournalistes, six établis en Argentine et un à Madrid. Tous ont étudié la photographie en Argentine, en Espagne et en France. Le collectif, qui fonctionne comme une maison de production associant étude, réalisation, editing et montage, collabore avec la presse et l'institutionnel. Il anime également des stages et pilote un projet éducatif destiné à financer ses propres reportages.

La série *Huis Clos* a été menée à bien durant une période relativement stable de l'économie argentine, comparé à la crise du début des années 2000. Tandis que la classe moyenne s'entichait de "bien-être", les classes les plus aisées continuaient de s'enrichir. Nous nous sommes intéressés à l'une des 290'000 familles qui ont quitté les quartiers fréquentés par la classe moyenne pour aller s'installer derrière les murs des résidences sécurisées de la banlieue de Buenos Aires. Ce modèle d'habitation en huis clos est apparu en Argentine à la faveur d'un décretloi promulgué pendant la dictature militaire d'Augusto Pinochet. Les gens qui choisissent de s'y installer ont l'impression de pouvoir contrôler le moindre aspect de leur vie, des dimensions de leur pelouse à l'échelle sociale de leurs voisins.
Chacun des cinq photographes du collectif investi dans le projet a suivi au quotidien un membre de la famille représentée ici – parents, enfants, mais aussi domestiques, car au village San Jorge, ils vivent à demeure. Du point de vue du traitement, nous avons privilégié l'esthétique des magazines people et art de vivre. La famille s'est montrée coopérative, mais jusqu'à un certain point : elle ne souhaitait pas que notre reportage puisse être publié dans un magazine national. Nous avons en revanche obtenu son accord pour diffuser le sujet partout ailleurs. Cela dit, le thème des privilégiés a rarement été couvert par les photographes argentins. L'image que le monde se fait de l'Amérique latine reste associée à la pauvreté, à la violence et à l'exotisme."
Cooperativa Sub



© Maika Elan, de la série The Pink Choice, 2011-2012. Courtesy PHQ5

Née en 1986 à Hanoi (Vietnam), Maika Elan poursuit des études à l'université des sciences sociales et humaines de Hanoi jusqu'en 2006, année à partir de laquelle elle commence à documenter sa propre vie, au moyen, notamment, d'un appareil Lomo. Bientôt, elle fait de la photographie son métier. Collaborant un temps avec la presse et la mode, elle choisit, en 2010, de s'orienter vers le style documentaire.
The Pink Choice, son premier projet, a reçu en 2013 le prix du World Press Photo, catégorie Notre Époque.

"Beaucoup de gens se disent ouverts d'esprit, mais, face à des photos de couples gays dans des moments d'intimité, ils réagissent avec dégoût et indignation. C'est pour tenter de susciter au moins leur intérêt, au mieux leur compréhension, que j'ai choisi de photographier des homosexuels dans leur vie quotidienne. Au Vietnam – l'un des rares pays d'Asie du Sud-Est où le mariage entre personnes du même sexe est autorisé – le thème de l'homosexualité est traité soit de manière caricaturale, notamment au cinéma, où des personnages outrageusement maquillés et aux manières outrées connaissent un destin immanquablement tragique, soit de manière symbolique, les modèles étant photographiés de dos, ou avec des masques. Cette imagerie ne sert qu'à isoler davantage les homosexuels, dont la vie n'est finalement perçue que comme une suite d'épreuves. Or, nombre d'entre eux forment des couples parfaitement épanouis. Certains construisent des familles, élèvent des enfants... À travers leurs marques d'affection, leurs gestes tendres, simples, naturels, j'ai souhaité montrer la parfaite synchronisation de deux êtres qui s'aiment et qui vivent ensemble. Je les montre tels que je les ai perçus, non comme eux se perçoivent."
Maika Elan

Source des textes : dossier de presse



© Mouna Saboni, de la série La peur, Égypte, 2015 (série sur les femmes victimes de maltraitances). Œuvre exposée à l'IMA

Biennale des photographes du monde arabe contemporain
Maison européenne de la photographie et Institut du monde arabe (IMA), Paris, 12.11.2015 – 17.01.2016
www.biennalephotomondearabe.com

La première Biennale des photographes du monde arabe contemporain est une initiative conjointe de l'Institut du monde arabe (IMA) et de la Maison européenne de la photographie. Cette édition inaugurale développe un panorama singulier des photographes contemporains qui opèrent depuis le début des années 2000, dans - et sur - le monde arabe.
D'une rive à l'autre de la Seine, l'IMA et la MEP constitueront les deux pôles géographiques d'un parcours le long duquel le visiteur découvrira plusieurs expositions, présentées dans des galeries et des espaces partenaires de la manifestation. Un dialogue s'établira entre les images et les points de vues, entre le monde arabe et l'Europe. La Biennale présente des œuvres signées de quelque 50 artistes, originaires de tout le pourtour de la Méditerranée. Une exploration inédite du monde arabe, confrontée aux regards de photographes occidentaux. Autant de visions d'une région du monde plurielle et vivante, rayonnant au-delà de ses frontières.
Lieux participants à la première édition de la Biennale : Institut du Monde Arabe, Maison Européenne de la Photographie, Mairie du 4ème Arrondissement de Paris, Cité Internationale des Arts, Galerie Binôme, Photo 12 Galerie, Galerie Basia Embiricos, GraineDePhotographe.com.
Commissaire : Gabriel Bauret



© Leila Alaoui, Souk de Boumia, Moyen Atlas, 2011, de la série Les Marocains. Courtesy MEP



© Leila Alaoui, Tamesloht, 2011, de la série Les Marocains. Courtesy MEP

Leila Alaoui. Les Marocains

Maison européenne de la photographie, Paris, 12.11.2015 – 17.01.2016
www.mep-fr.org

Inspirée par les séries *The Americans* de Robert Frank et *In The American West* de Richard Avedon, Leila Alaoui a parcouru tout le Maroc pour sa série *Les Marocains*. Avec un studio photo mobile, elle a ainsi capturé des portraits d'hommes et de femmes de tous âges et de différentes ethnies, dans des lieux publics, comme les souks, et des rassemblements locaux. La plus grande difficulté pour la photographe fut de convaincre ses modèles amateurs de prendre la pause, dans un pays où l'appareil photographique est souvent chargé d'appréhensions superstitieuses et où la photographie demeure une pratique occulte « voleuse d'âme ». À force de persuasion, essuyant quelques refus, l'artiste parvint néanmoins à convaincre plusieurs passants de se prêter à ce jeu du portrait. La peur viscérale du flash, éprouvée par nombre d'entre eux, ne lui permettant parfois qu'une seule et unique prise.

Artiste franco-marocaine née en 1982, Leila Alaoui a étudié la photographie à l'université de la ville de New-York. Elle vit entre Marrakech et Beyrouth. Son travail explore l'identité, les diversités culturelles et la migration dans l'espace méditerranéen. Elle utilise la photographie et la vidéo et développe un langage visuel aux limites du documentaire et des arts plastiques. Son travail est exposé internationalement depuis 2009 (Art Dubaï, Institut du monde arabe) et est apparu notamment dans le *New York Times* et *Vogue*.

Source : dossier de presse



© Andrea & Magda, Al Farah, Taba, 2014. L'hôtel Al Farah, abandonné et pillé avant d'avoir été terminé, suite à la révolution de 2011. Courtesy MEP

Andrea & Magda. Sinaï Park

Maison européenne de la photographie, Paris, 12.11.2015 – 17.01.2016
www.mep-fr.org

Le Sinaï a subi de plein fouet l'effet de la révolution Égyptienne : dans les villages hôteliers de la côte de la mer rouge, « Tahrir » est synonyme de catastrophe économique. Si l'Égypte parie massivement sur le secteur du tourisme dans le Sinaï, c'est la quasi-totalité de l'économie locale qui repose sur l'industrie touristique. Un pari risqué, car cette mono-économie est lourdement fragilisée à chaque séisme politique ayant un écho médiatique international. Les attaques terroristes survenues dans les années 2000, l'Intifada de la proche Palestine, la révolution Égyptienne, puis récemment l'émergence de groupes affiliés à Daesh au nord du Sinaï affectent la confiance des occidentaux, pilier principal des rouages du secteur. Seul à Sharm el Sheikh, îlot de carton-pâte sous contrôle ultrasécurisé, les tour-operators sont en nette reprise, misant sur les « package all-inclusive discount ». Les grosses chaines hôtelières se vantent de la reprise des réservations depuis l'élection du général Al Sissi, et les travailleurs hôteliers venus des quatre coins d'Égypte s'enorgueillissent d'un gouvernement qui exhibe ses atouts militaires en preuve de force. Dans le reste du Sud Sinaï, des carcasses d'hôtels fantômes, abandonnés ou jamais terminés, recouvrent toute la côte de Taba à Sharm el Sheikh. Les bédouins, population nomade indigène du Sinaï, subissent une politique de contrôle militaire sévère, et sont largement mis à l'écart de la manne touristique. Le développement d'un tourisme gourmand mené par les investisseurs cairotes et les pays du Golfe a métamorphosé le territoire : une architecture d'ampleur démesurée, un environnement ravagé par la spéculation immobilière, une culture locale folklorisée, et un morcellement extrême des espaces sous haute surveillance militaire. Le Sinaï des palais de plâtre et des décors de mille et une nuits ressemble à un non-lieu, tel que l'ethnologue Marc Augé avait défini les lieux produits par la mondialisation : un monde artificiel et naïf, détaché de la réalité locale et conforme à l'imaginaire d'un folklore standard et faussement rassurant.



© Andrea & Magda, Hotel Taba Taba, 2014. Un hôtel abandonné. Son propriétaire, un proche de Mubarak, a fuit après la révolution en 2011. De la frontière israélienne à Sharm el Sheikh, la côte est couverte de carcasse d'hôtels vides. Courtesy MEP

Andrea et Magda sont un duo de photographes franco-italien. Ils vivent et travaillent au Moyen-Orient depuis 2008, principalement en Palestine et en Égypte. Ils explorent les conséquences de la mondialisation sur les territoires et l'économie. Leur premier projet, Palestinian Dream dépeint les transformations de la société palestinienne et de la classe moyenne, modelée par un idéal de modernité véhiculé par l'émergence du néo-libéralisme en Palestine, et l'illusion d'un développement économique sous occupation militaire. Palestinian Dream a été exposé dans le cadre du Mois de la Photo en 2014. Le deuxième volet, Sinai Park, explore les conséquences du tourisme de masse sur le territoire du Sinaï, en Égypte. Un troisième volet est prévu prochainement dans un autre pays du Moyen-Orient.

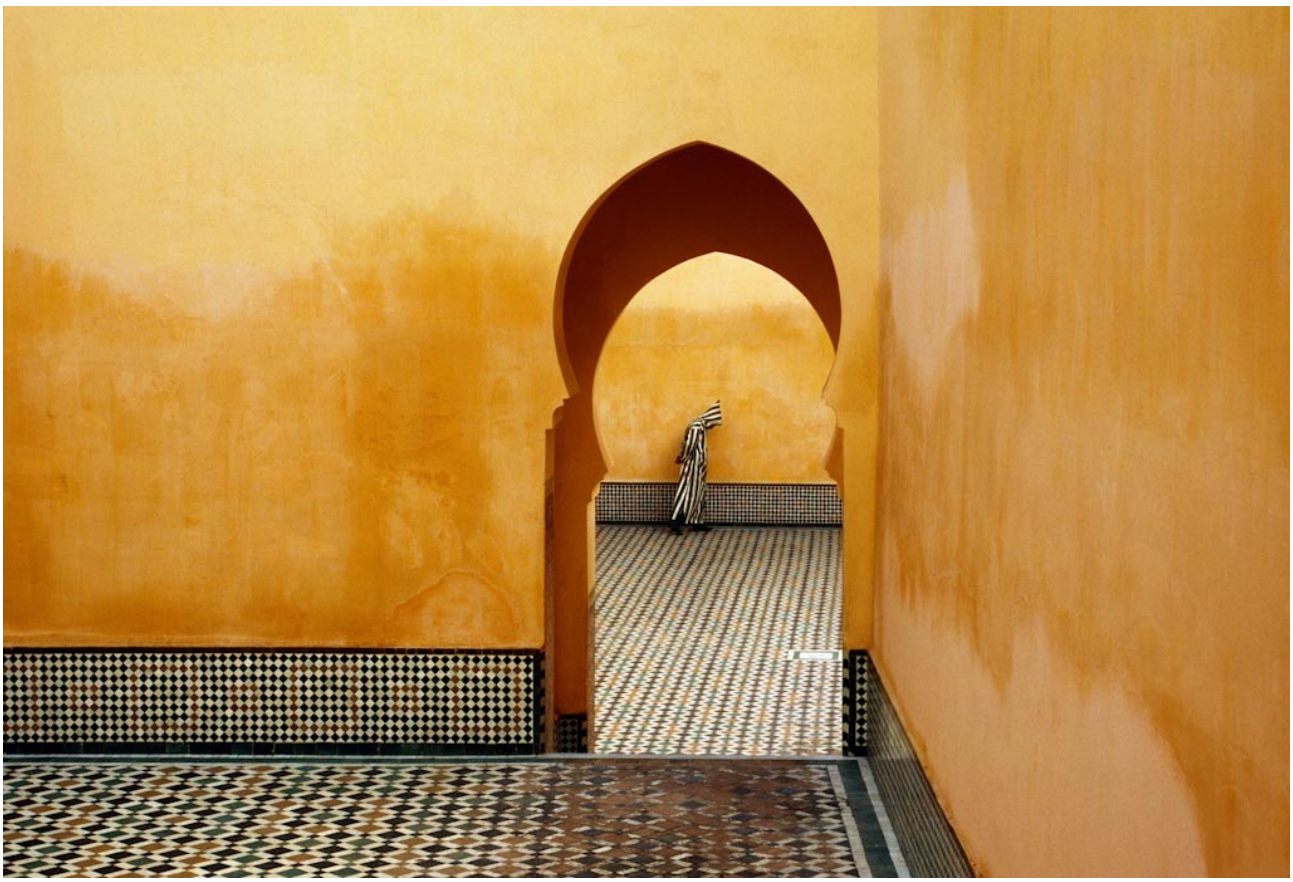
Source : dossier de presse

Bruno Barbey. Passages

Maison européenne de la photographie, Paris, 12.11.2015 – 17.01.2016
www.mep-fr.org

Depuis plus d'un demi-siècle, Bruno Barbey parcourt le monde et capture des instants de vie. Fasciné par la figure de Saint Exupéry, explorateur de formation et esthète par instinct, toute sa vie il a su imprimer sa marque entre recherche artistique et témoignage au sein de l'agence Magnum où il est coopté dès l'âge de 25 ans. Bruno Barbey fuit le scoop et la violence, mais ne manque jamais un rendez-vous avec l'Histoire. Son œuvre est un travail de la juste distance : ni trop près, ni trop loin, il embrasse les évènements avec une humanité rare. Qu'il photographie le monde arabe, Mai 68, la révolution culturelle en Chine ou la guerre du Golfe, Bruno Barbey opère toujours avec bienveillance et intégrité. L'acuité de son regard est aussi celle du poète. Dans le cadre de cette rétrospective, on retrouvera notamment les célèbres photographies de Bruno Barbey sur le Maroc, pays qui lui est cher. Sept films, réalisés par Caroline Thiénot-Barbey, seront également projetés durant l'exposition dont *Maroc éternel* (2015).

Source : http://biennalephotomondearabe.com/exposition/maison-europeenne-de-la-photographie-2015/



Bruno Barbey, Moulay Ismael Mausoleum (Muslim shrine), Meknes, 1985 © Bruno Barbey / Magnum Photos



Bruno Barbey, La Réunion, 1991. © Bruno Barbey / Magnum Photos



© Massimo Berruti, Bande de Gaza, Khan Younis, avril 2015. Des enfants s'amusent autour des débris d'un immense château d'eau qui s'est effondré durant l'opération militaire *protective edge* lancée en juillet 2014. Courtesy Prix Photo AFD/Polka

Massimo Berruti. La crise de l'eau à Gaza et en Cisjordanie

Maison européenne de la photographie, Paris, 12.11.2015 – 17.01.2016
www.mep-fr.org

Lancé en 2012, le Prix Photo de l'Agence Française du Développement (AFD), à destination des professionnels, permet de sensibiliser un public large aux enjeux du développement des pays du sud et rendre hommage au travail essentiel des photographes engagés. Ce prix a été attribué en 2014 à Massimo Berruti (1979, IT) pour *La crise de l'eau à Gaza et en Cisjordanie*. Ce photoreportage met en lumière la problématique actuelle de l'eau à Gaza et témoigne du lien étroit et vital que l'homme maintient avec cet élément fondamental. Selon les estimations, il n'y aura plus d'eau potable dans toute la région de Gaza d'ici 2020. De nombreux dommages affectent les installations d'approvisionnement et le manque d'électricité empêche le traitement de celle-ci exposant la population à d'importants risques sanitaires.
Curateur : Alain Mingam, Président du Prix Photo AFD

Daoud Aoulad-Syad. Rétrospective photographique et cinématographique

Maison européenne de la photographie, Paris, 12.11.2015 – 17.01.2016
www.mep-fr.org

Considéré comme le père de la photographie contemporaine marocaine, Daoud Aoulad-Syad a ouvert la voie à un style franc, où les sujets qu'il fixe sur pellicule se révèlent dans ce qu'ils ont de plus vrai. Un singulier travail sur l'expression et une attention donnée au détail qui achève d'affranchir le travail de Daoud Aoulad-Syad de la démarche ethnographique. Prescripteurs, ses clichés tendent à l'universel et brouillent les perceptions géographiques et temporelles, semblant cependant toujours révéler une certaine idée de la contemporanéité. Il est aisé de s'approprier l'instant représenté, et le souvenir d'enfance n'est jamais très loin, peut-être dans les nuages d'un arrière plan vaporeux.
Curatrice : Mouna Mekouar

Sources : dossier de presse et http://biennalephotomondearabe.com/exposition/maison-europeenne-de-la-photographie-2015/



© Stéphane Couturier, Façade #2, Alger, Cité Climat de France, 2011-2013, c-print, 160x160 cm. Courtesy MEP

Stéphane Couturier. Climat de France – Alger
Maison européenne de la photographie, Paris, 12.11.2015 – 17.01.2016
www.mep-fr.org

L'exposition consacrée à Stéphane Couturier à la Maison Européenne de la Photographie s'articule en deux chapitres, présentant son travail depuis la fin des années 1990 jusqu'à ses développements les plus récents. Privilégiant des travaux emblématiques de Stéphane Couturier, cette rétrospective s'attache à préciser les grandes étapes de la réflexion, autant technique que conceptuelle autour du medium photographique. Depuis ses débuts en argentique il s'est intéressé à la notion d'archéologie urbaine, fil conducteur de sa pratique qui interroge sous diverses formes les mutations des paysages qui nous environnent. Une installation monumentale, mêlant photographie et vidéo, met notamment en scène son tout dernier travail sur le quartier de Bab-el-Oued à Alger.



© Stéphane Couturier, Secrétariat n° 1, de la série Chandigarh Replay, Chandigarh, 2006-2007, c-print, 180x234 cm. Courtesy MEP

Édifiée à Alger pendant la période charnière de l'histoire algérienne entre 1954 et 1957 par l'architecte et urbaniste Fernand Pouillon, la cité Climat de France est une ville dans la ville de 50 000 habitants. Stéphane Couturier a pu pénétrer dans cette cité fermée et prendre part à la vie quotidienne de ses habitants. Après avoir été l'ancien fief des islamistes dans les années 1990, la cité Climat de France traduit aujourd'hui la complexité et les contradictions de la jeunesse algérienne, coincée entre espoir et désenchantement. Stéphane Couturier a posé sur cet espace son regard de photographe mais aussi de vidéaste, interrogeant sans cesse la puissance de cette architecture à la modernité étonnante.

Stéphane Couturier est né en France en 1957. Ses photographies sont présentes dans les collections des plus grands musées internationaux, notamment le Centre Pompidou, le Los Angeles County Museum, la National Gallery of Canada, le MUDAM à Luxembourg et l'Art Institute de Chicago. Stéphane Couturier a commencé sa carrière de photographe à Paris, sa ville natale, au début des années 1990 et a depuis réalisé plusieurs importantes séries. Les photographies de Stéphane Couturier, qu'elles montrent un chantier à Berlin, des immeubles en ruine à la Havane ou une chaine d'assemblage automobile à Valenciennes, parlent toutes de transformation, un sujet qu'il aborde avec un sens certain de la construction et de la composition, assorti d'une sensibilité aigue pour la couleur.



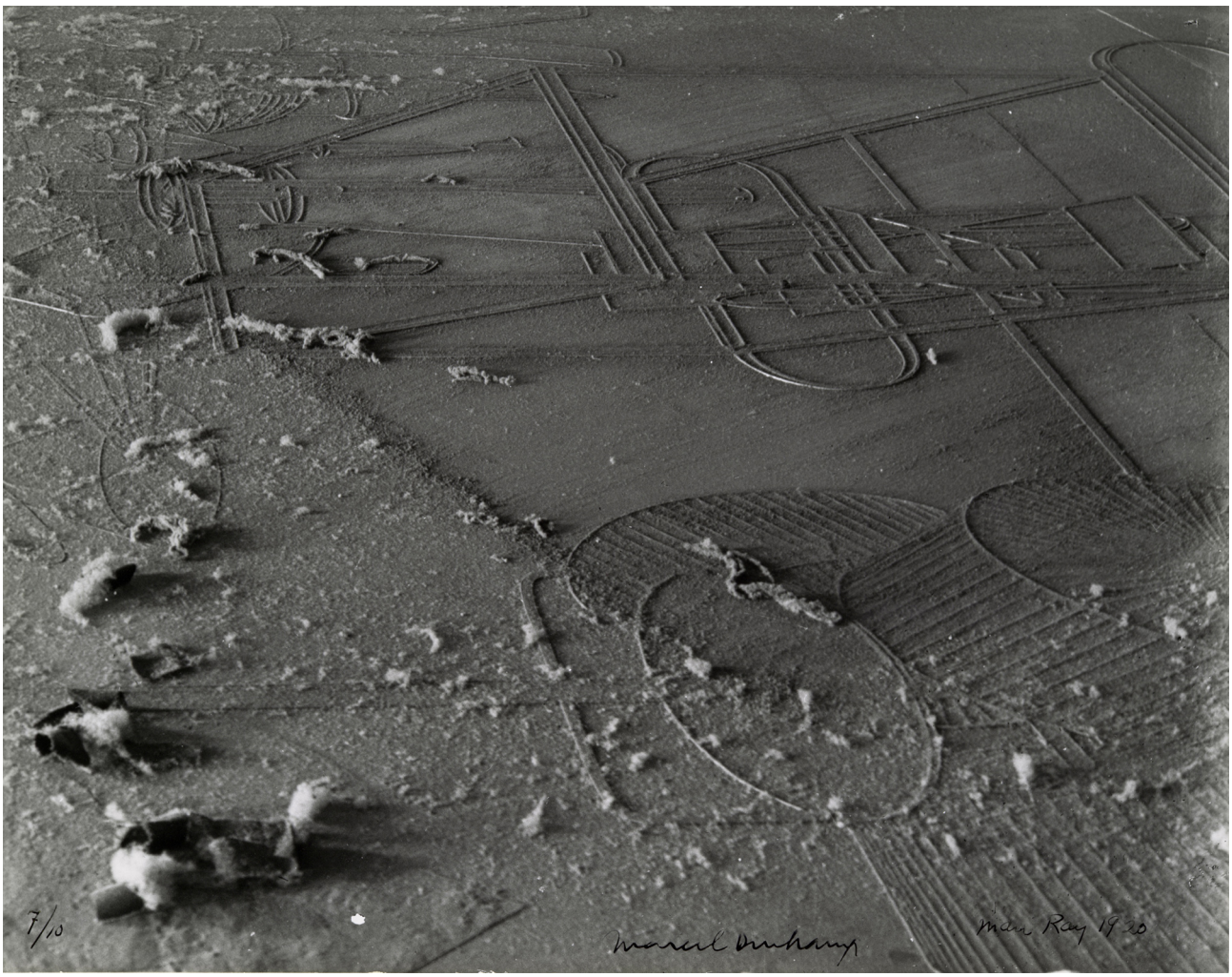
© Stéphane Couturier, Berlin, Krausenstrasse, 1996, tirage Cibachrome, 145x104 cm. Courtesy MEP



© Stéphane Couturier, Berlin, Krausenstrasse, 1996, tirage Cibachrome, 145x104 cm. Courtesy MEP

" Au sein de ces grandes tranches de réel que nous donne à voir Couturier ne subsiste qu'une différence de degré : ce qui anime cette réalité composite, ce sont des variations d'intensité, dépassant le renvoi dos à dos de l'objet et du sujet, pour considérer au contraire, pour le dire avec le philosophe Graham Harman, penseur d'une Ontologie Orientée Objet, "une triple interaction plus profonde, celle qui se joue entre l'objet et ses accidents, ses relations et ses qualités" . À ce titre, les photographies de Couturier, leur hyperréalisme, la coupe qu'elles opèrent dans un réel hybride, nous fournissent le modèle d'une nouvelle expérience du regard. Face à elle, il nous faut réapprendre à voir. Non pas à regarder, mais à voir : il n'y a rien à chercher, rien à identifier, mais tout à embrasser. C'est ici faire l'expérience d'une conversion du regard que de considérer comme une totalité cette "prolifération articulée" de formes, textures et matières qu'identifiait déjà Matthieu Poirier. Cette ontologie va de pair avec une conception renouvelée du médium photographique lui-même. Car la photographie est un géant aux pieds d'argile, qui vacille dès lors que sa référentialité est mise en crise. Couturier l'a bien compris, qui déclare dès les premiers travaux vouloir dépasser les querelles entre vision documentariste et plasticienne et traiter la photographie en tant qu' "objet de pensée". Refusant tout déterminisme du médium, mêlant procédés argentiques et numériques, la photographie est conçue comme la captation d'un possible. L'enregistrement minutieux que permet le médium est détourné de sa fonction de preuve : la photographie n'atteste plus, elle invente. Elle reconfigure, à même le réel, sans cesser de le répertorier, d'autres mondes possibles : ceux que recèlent le changement de perspective induit par la médiation de l'oeil de l'appareil, ceux qu'accentuent les choix subtils d'une logique modulaire. Non pas que cette vision là soit plus neutre qu'une autre ; elle est, tout simplement, et coexiste avec la vision humaine. Pluralisant les perspectives, la photographie se fait le vecteur d'un pouvoir exploratoire de la fiction, nous décrivant un réel qui s'invente à mesure. "
Ingrid Luquet-Gad, "La captation du possible"

Source : dossier de presse



© Man Ray et Marcel Duchamp, Élevage de poussière, 1920, tiré en 1964. Courtesy Françoise Paviot

Dust – Histoires de poussière d'après Man Ray et Marcel Duchamp

Le Bal, Paris, 16.10.2015 – 17.01.2016
www.le-bal.fr

" Au début, personne ne s'est beaucoup intéressé à cette image, mais elle est devenue un talisman, un secret silencieux, une clé pour découvrir l'ordre caché de la photographie et la révolution qu'elle annonce dans l'art et la société." David Campany

L'exposition est une proposition de David Campany qui retrace la vie et les tribulations d'une étrange photographie réalisée en 1920 par Man Ray. Ou était-ce Marcel Duchamp ? Ou peut-être Man Ray et Marcel Duchamp ? La photographie est sans prétention mais énigmatique. C'est un document. C'est une œuvre d'art. C'est un document sur une œuvre d'art. Elle est réaliste et abstraite. C'est une nature morte et un paysage. Peut-être même une performance. Je vous dirais volontiers son titre si je le connaissais. Au début, personne ne s'est beaucoup intéressé à cette image, mais avec le temps elle est devenue un talisman, un secret silencieux, une clé pour découvrir à la fois un ordre caché de la photographie et la révolution qu'elle préfigure dans l'histoire de l'art. Peut-être même symbolise-t-elle l'effondrement de notre époque et la fondation d'une nouvelle ère.

Élevage de poussière ouvre sur l'indétermination : le sujet – champ de bataille ou amoncellement de poussières ?, l'échelle – vue aérienne ou plan rapproché ?, la nature – paysage ou nature morte ?, l'auteur – Man Ray et / ou Marcel Duchamp ?, et le titre – d'abord *Vue prise en aéroplane* (*Littérature*, 1922) puis *Élevage de poussière* (*La Boîte verte*, 1934). Ce champ ouvert de sens et de lectures a contribué à l'influence décisive de cette image dans l'histoire de la création.
L'exposition propose un parcours thématique au travers de 150 œuvres et objets dont les travaux de Man Ray, John Divola, Sophie Ristelhueber, Walker Evans, Mona Kuhn, Aaron Siskind, Gerhard Richter, Xavier Ribas, Nick Waplington, Eva Stenram, Georges Bataille, Jeff Wall et aussi des vues aériennes, des images de médecine légale, des cartes postales, des photographies amateur…



© Mona Kuhn, Ruins in Reverse, 2012. Courtesy Digital Globe

"Et je te montrerai quelque chose qui n'est
Ni ton ombre le matin marchant derrière toi
Ni ton ombre le soir venue à ta rencontre ;
Je te montrerai ta peur dans une poignée de poussière."
T. S. Eliot

Dans *Élevage de poussière* se concentrent les clés de lecture d'une multitude d'œuvres qui lui sont postérieures : l'exploration du temps, la rencontre avec le hasard, l'indétermination spatiale, l'ambivalence des origines, la coïncidence entre photographie, sculpture et performance, le formel et l'informel, l'infiniment lointain et l'infiniment grand. Un trouble radical assure une postérité à cette image et pourrait bien en faire " le symbole de la fin d'un ordre et de l'avènement d'une nouvelle ère ". David Campany et Diane Dufour
Un ouvrage co-édité par Mack Books et Le Bal accompagne l'exposition.
Curateur : David Campany

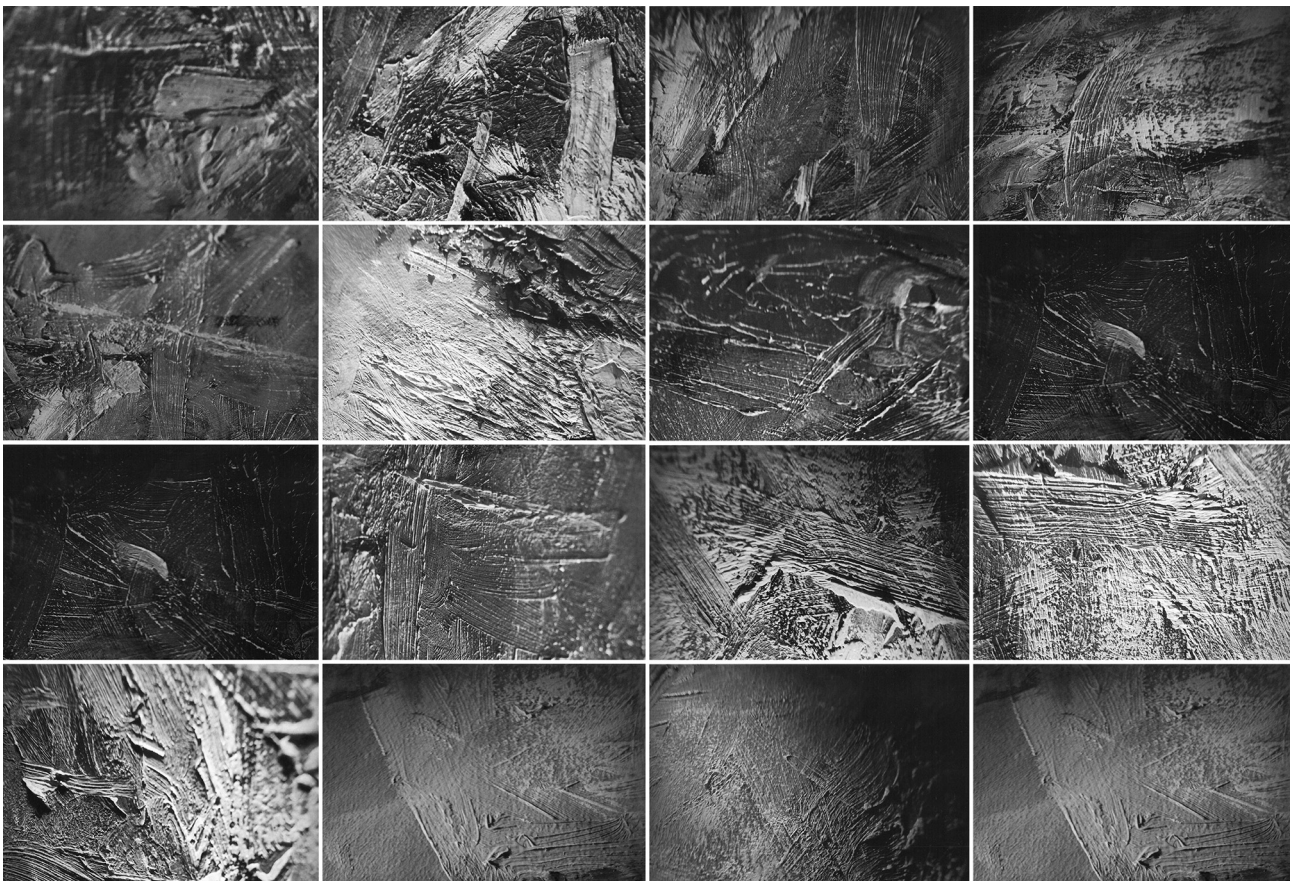
Écrivain, commissaire et artiste, David Campany a signé de nombreux ouvrages sur la photographie, notamment, *Road Trips - Voyages photographiques à travers l'Amérique* (2014), *Walker Evans, the Magazine Works* (2014), L*ewis Baltz: Common Objects* (2014), *Gasoline* (2013), P*hotography and Cinema* (2008) et A*rt and Photography* (2003). Il a publié plus de 150 essais. Il collabore par ailleurs à *Aperture*, *Frieze*, *Photoworks* et *Source*, et a fondé *PA Magazine.* Il a reçu le ICP Infinity Award, le Krazna-Krauss Book Award, un Deutscher Fotobuchpreis, et le Royal Photographic Society's award pour ses écrits. David Campany enseigne à l'université de Westminster, Londres. Récemment, il a été commissaire de l'exposition *Walker Evans* aux Rencontres de la Photographie, Arles 2015 et de deux rétrospectives sur le travail de Victor Burgin à Londres en 2013. En 2010, il a été co-commissaire de l'exposition inaugurale du BAL, *Anonymes: Unnamed America in Photography and Film*.

Source : dossier de presse



© Robert Burley, Demolition of Buildings 64 and 69, Kodak Park, Rochester, New York, 2007. Courtesy Musée Nicéphore Niepce, FR

Du cosmique au domestique.
La poussière. Elle est dans les recoins de nos maisons. Elle s'insinue dans nos villes, menace l'ordre moderne. Nous la combattons. Nous la chassons, mais elle ne cessera de réapparaître, domestique et cosmique. En 1920, l'artiste Man Ray rend visite à son ami Marcel Duchamp dans son atelier new-yorkais. Là, il voit une plaque de verre posée à plat, recouverte d'une épaisse couche de poussière. Mais ce n'est pas le résultat d'une négligence : Duchamp a volontairement laissé la poussière s'accumuler durant des mois. C'est l'un des stades de l'élaboration de ce qui deviendra sa plus grande œuvre en techniques mixtes, *La Mariée mise à nu par ses célibataires, même*, également connue sous le nom de *Grand Verre* (1915-1923). L'épaisseur de la poussière représente l'épaisseur du temps. Man Ray se souvient : " En la regardant tandis que je faisais la mise au point, cette œuvre m'est apparue comme un étrange paysage vu de haut. On y voyait de la poussière ainsi que des morceaux de tissu et de bourre de coton qui avaient servi à nettoyer les parties achevées, ce qui ajoutait au mystère […] Il fallait un long temps de pose ; j'ai donc ouvert l'obturateur et nous sommes partis manger pour revenir une heure plus tard environ ; j'ai alors fermé l'obturateur. "
Peu après, Man Ray s'installe à Paris. En octobre 1922, la photographie paraît pour la première fois dans la revue d'avant-garde *Littérature*. Elle porte la légende suivante : *Voici le domaine de Rrose Sélavy / Comme il est aride – comme il est fertile / comme il est joyeux – comme il est triste! Vue prise en aéroplane par Man Ray. 1921*. Rrose Sélavy était le personnage féminin que Duchamp s'était créé pour brouiller l'idée de l'artiste masculin singulier. Une vue prise en aéroplane ? Le public connaissait ce genre d'image grâce au développement de la photographie de reconnaissance aérienne durant la Première Guerre mondiale. De nombreux magazines populaires illustrés publiaient des vues prises d'avion. Toujours en octobre 1922, T.S. Eliot publiait *The Waste Land*, l'un des plus grands poèmes de notre époque moderne troublée. " Je te montrerai ta peur dans une poignée de poussière ", écrit-il. […] Pendant ce temps, dans toute l'Europe, des photographes d'avant-garde commencent à expérimenter d'étranges angles de prise de vue, à explorer la combinaison de textes et d'images, se portent vers des sujets insolites.
Au fil des décennies, la photographie de Man Ray va paraître dans divers ouvrages, revues et magazines.



© Gerhard Richter, 128 Details from a Picture (1978), 1995, séquence extraite du livre. Courtesy Marian Goodman Gallery.

Chaque fois, elle est cadrée ou présentée différemment, accompagnée d'une nouvelle légende et située dans un autre contexte. Puis, en 1964, à une époque où les milieux artistiques commencent à prendre Duchamp au sérieux, l'image est officiellement intitulée *Élevage de poussière* et tirée dans une édition de dix épreuves, chacune signée au recto à la fois par Man Ray et Marcel Duchamp. Dans les ouvrages et les expositions consacrés à Man Ray, cette photographie, considérée comme visionnaire, occupe une place essentielle. Dans les ouvrages et les expositions consacrés à Duchamp, ce n'est qu'un simple document, une vue prise lors de l'élaboration de la plus grande œuvre de l'artiste. Ballotée entre diverses catégories et définitions, *Élevage de Poussière* illustre parfaitement ce que le statut incertain de la photographie peut receler de fascinant et d'ambigu.

Dans les années 1960 et 1970, les artistes conceptuels y voient une préfiguration de leurs réflexions sur les questions de signification, de contexte et de processus. On en retrouve des échos dans le travail de personnages aussi divers que Bruce Nauman, Edward Ruscha, John Divola et Gerhard Richter. Par son utilisation de matériaux pauvres, *Élevage de poussière* sera considéré comme annonçant le travail des artistes associés à l'Art brut, à Fluxus et à l'Arte povera. L'image est revendiquée par tous ces mouvements mais n'appartient à aucun d'entre eux. Elle a également servi de contrepoint a priori improbable à l'imagerie militaire, à la photographie policière, aux pratiques documentaires, au photojournalisme.

Plus récemment, avec l'intérêt accru porté au statut de la photographie en tant que trace du réel, cette image en est venue à symboliser la relation complexe qu'entretient le médium avec la réalité. Lorsque l'artiste Sophie Ristelhueber photographie les déserts du Koweït après le départ de l'armée irakienne, elle puise son inspiration en partie dans *Élevage de poussière*. Ses images, à la fois figuratives et abstraites, claires et énigmatiques, nous interrogent sur " l'évidence photographique ". Cette étrange photographie insolite, presque centenaire, peut-elle être une clef pour la compréhension de notre siècle ?

L'exposition raconte une histoire spéculative. L'histoire d'une seule et même photographie qui nous confronte à une exploration du temps, à un concentré de hasards, d'incertitudes spatiales, d'ambiguïtés sur l'origine de l'image et sur son auteur, à un sentiment d'instabilité, à un effacement des frontières établies entre photographie, sculpture et performance, à une méditation sur la notion de processus, à une dissociation de l'image et du texte et à un effondrement des distinctions classiques entre document et œuvre, formalisme et informe, cosmique et domestique. Cette image, presque triviale et anodine, va se révéler étonnamment complexe, persistante, influente et visionnaire.

David Campany



Maxim Dondyuk, Confrontation between riot police and protesters on Shelkovichna street during the storm of Verhovna Rada (Ukrainian parliament). Kiev, Feb. 18, 2014, de la série Ukraine: Culture of the Confrontation © Maxim Dondyuk / Prix Pictet Ltd 2015

6ème Prix Pictet. Disorder

Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 13.11. – 13.12.2015 ; vernissage 12.11.
www.mam.paris.fr

Créé en 2008 par la banque Pictet, le Prix Pictet, s'est imposé comme la récompense internationale majeure dans le domaine de la photographie. Se déroulant sur 18 mois, chaque édition se concentre sur un thème propre à susciter la réflexion et le débat sur les enjeux liés au développement durable. Le prix est attribué au photographe dont les photographies présentées illustrent de la manière la plus parlante le thème choisi, en l'occurrence *Disorder*.

Le vernissage de l''exposition *Disorder* à Paris coïncide avec la publication d''un recueil aux éditions Te Neues, décrivant le travail de chacun des finalistes et proposant un aperçu des photographies soumises par les autres concurrents. Préfacé par Kofi Annan, l''ouvrage comporte également des articles de réflexion signés par l''historien britannique Simon Schama, la romancière pakistanaise Kamila Shamsie et l''auteur turque Elif Shafak.

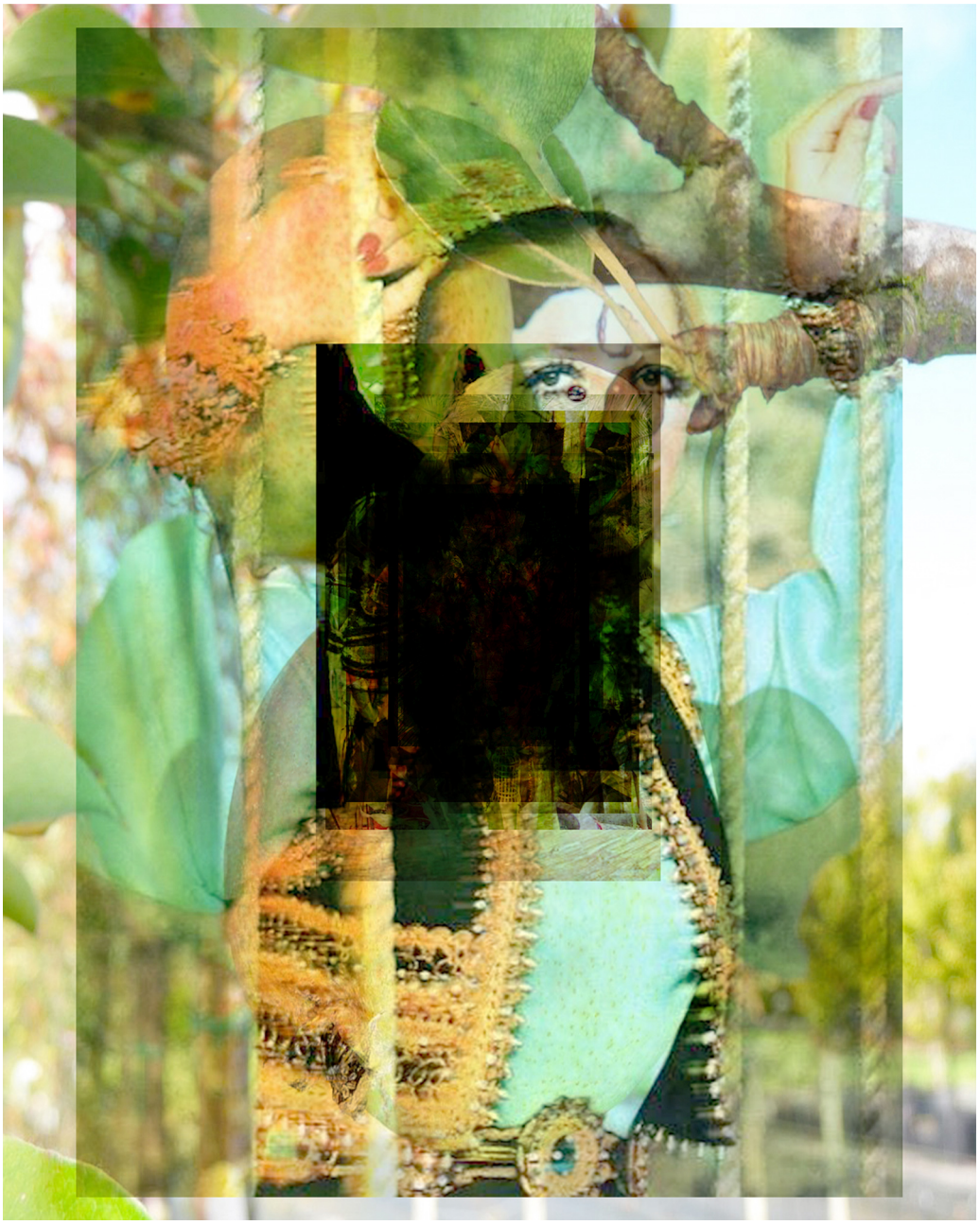
Les douze finalistes sont les photographes suivants:
Ilit Azoulay: née à Jaffa en 1972, vit et travaille à Tel-Aviv-Jaffa, en Israël
Valérie Belin: née à Boulogne-Billancourt en 1964, vit et travaille à Paris, en France
Matthew Brandt: né à Los Angeles en 1982, vit et travaille à Los Angeles, aux États-Unis
Maxim Dondyuk: né à Polyana en 1983, vit et travaille à Kiev, en Ukraine
Alixandra Fazzina: née à Londres en 1974, vit et travaille à Londres, au Royaume-Uni
Ori Gersht: né à Tel-Aviv en 1967, vit et travaille à Londres, au Royaume-Uni
John Gossage: né à New York en 1946, vit et travaille à Washington, aux États-Unis
Pieter Hugo: né à Johannesburg en 1976, vit et travaille au Cap, en Afrique du Sud
Gideon Mendel: né à Johannesburg en 1959, vit et travaille à Londres, au Royaume-Uni
Sophie Ristelhueber: née à Paris en 1949, vit et travaille à Paris, en France
Brent Stirton: né à Durban en 1969, vit et travaille à New York, aux États-Unis
Yang Yongliang: né à Shanghai en 1980, vit et travaille à Shanghai, en Chine

Source : dossier de presse



Ilit Azoulay, Mirror Stage, 2012, de la série Imaginary Order © Ilit Azoulay / Prix Pictet Ltd 2015 (détail de la partie droite ci-dessous)



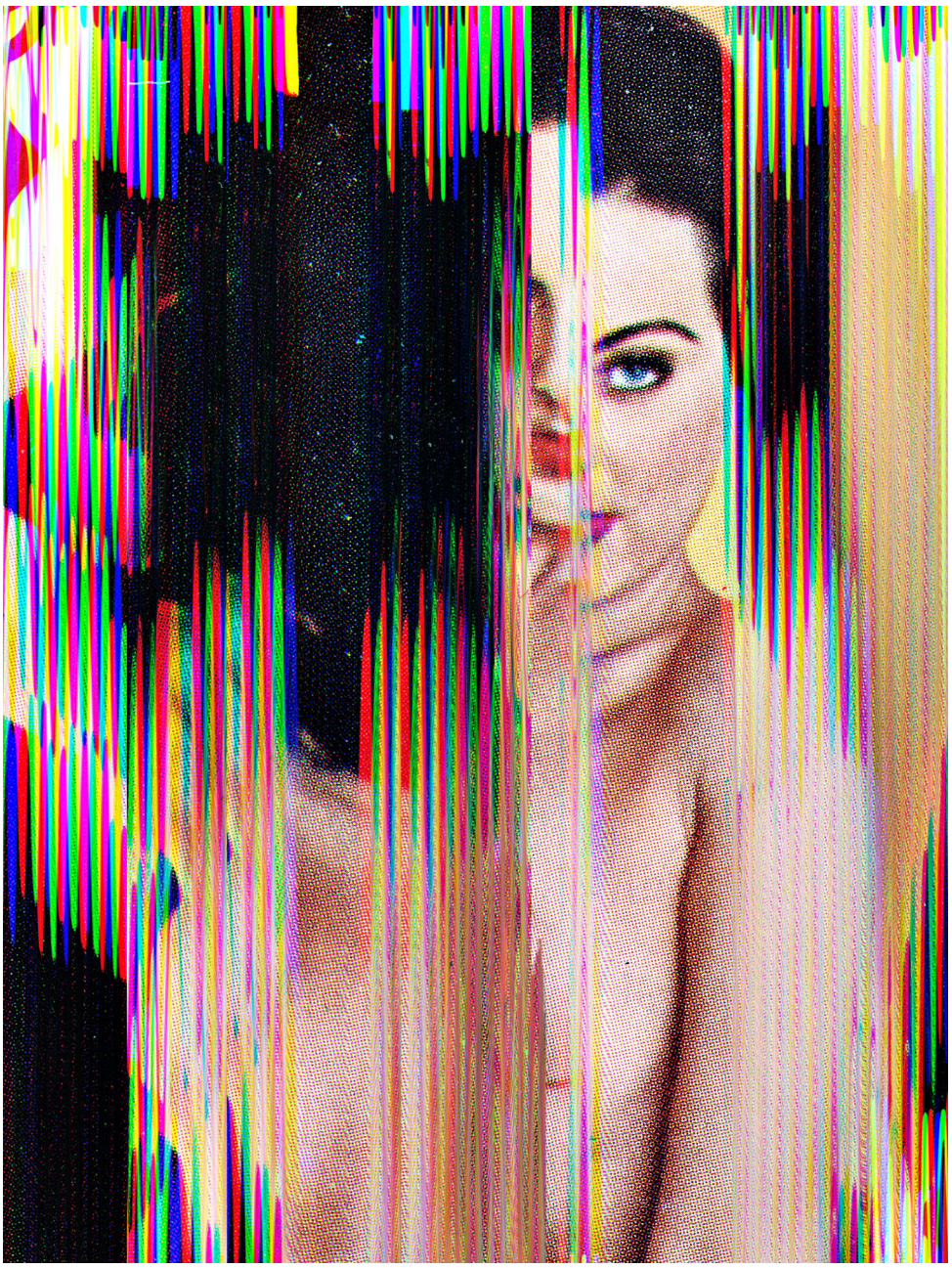


© Alessandro Calabrese, Mina, de la série A Failed Entertainment. Courtesy the artist

Foam Talent 2015
Atelier Néerlandais, Paris, 11.11. – 20.12.2015
www.atelierneerlandais.com

Avec : Aaron Blum (États-Unis), Alessandro Calabrese (Italie), Tom Callemin (Belgique), Sara Cwynar (Canada) David Favrod (Suisse), Dominic Hawgood (Royaume-Uni), Guo Peng (Chine), Heikki Kaski (Finlande), Matthew Leifheit (États- Unis), Matthew Leifheit & Cynthia Talmadge (États-Unis), Mariam Medvedeva (Russie), Abel Minnée (Pays-Bas), Marton Perlaki (Hongrie), Constantin Schlachter (France), Sjoerd Knibbeler (Pays-Bas), Justin James Reed (États-Unis), Johan Rosenmunthe (Danemark), Jean-Vincent Simonet (France), Danila Tkachenko (Russie), Naohiro Utagawa (Japon), Christian Vium (Danemark) et Manon Wertenbroek (Suisse).

L'exposition réunit des œuvres de 21 artistes du monde entier : séries sombres et mélancoliques, projets d'une tonalité résolument positive et très personnelle, travaux mettant l'accent sur le processus de création ou encore photographies d'apparence intemporelle. À travers cette exposition, Foam, le musée de la photographie d'Amsterdam, dresse un état des lieux de la photographie et offre une visibilité internationale à de jeunes talents de moins de 35 ans.



© Sara Cwynar, Woman I from the series FLAT DEATH and other pictures. Courtesy the artist, Foxy Production, New York & Cooper Cole Gallery Toronto

Alessandro Calabrese (1983, IT), diplômé en architecture du paysage à l'IUAV, a suivi en 2012 le master de photographie et de design visuel de la NABA de Milan. Il a été l'assistant de Hans van der Meer et a effectué des recherches pour la plateforme Paradox. Durant une résidence d'artiste dans le Val d'Aoste, il réalise Thoreau (Skinnerboox, 2012), son premier ouvrage publié. En 2013, de retour à Milan où il vit toujours, il commence à enseigner la photographie à la NABA. Réalisé en collaboration avec Milo Montelli, son dernier projet, A Drop in the Ocean - Sergio Romagnoli (Éditions du Lic, 2014), a d'abord été exposé au festival Fotografia Europea de 2015. Il a participé à la Pla(t)form du Fotomuseum Winterthur et a été préselectionné pour le prix Levallois 2015.

Sara Cwynar (1985, CA), installée à New York, s'intéresse à la fois à la photographie, aux installations et à l'édition. En 2013, ses œuvres sont présentées pour la première fois dans un musée dans le cadre de l'exposition Everything in the Studio (Destroyed) du Foam. Elle achève actuellement ses études de troisième cycle à l'École des beaux-arts de Yale. Elle est représentée par Foxy Production, à New York, et par la galerie Cooper Cole, à Toronto.



© Justin James Reed, de la série In heaven the darkness is quite beautiful, 2011. Courtesy the artist

Justin James Reed (1980, USA) vit et travaille à Richmond, en Virginie. Son travail et ses livres ont été exposés partout dans le monde, notamment à la Higher Pictures (New York), chez Carroll and Sons (Boston), à la Biennale de la mode d'Arnhem (Arnhem), à la galerie Depot II (Sydney), à Lille DSV (Copenhague), et à la maison d'art Bernard Anthonioz (Nogent-sur-Marne). Ses œuvres ont été acquises par de nombreuses collections telles que la bibliothèque du Congrès américain, la galerie d'art de l'université de Yale, la bibliothèque publique de New York et la bibliothèque du MoMA. Il est membre du collectif international Piece of Cake et coéditeur à Horse Think Press, à Brooklyn. Il enseigne également en tant que maître de conférences à l'école des beaux-arts de la Virginia Commonwealth University.



© Manon Wertenbroek, de la série Tandem, 2014. Courtesy the artist

Manon Wertenbroek (1991, CH) est une photographe d'art qui vit et travaille à Lausanne. Elle obtient en 2014 une licence en communication visuelle et photographie à l'ECAL. Ses œuvres, publiées dans Yet Magazine, Else Magazine et Tank Magazine, ont également été exposées au festival Planche(s) Contact de Deauville en 2013. Elle travaille sur des projets individuels et des commandes, notamment pour le Swiss Design Awards. Un recueil rassemblant des photos et des poèmes de sa main ainsi que des illustrations de Louisa Gagliardi sera publié à l'automne 2015.



© Naohiro Utagawa. Courtesy the artist

Naohiro Utagawa (1981, JP) est diplômé de la faculté de droit de l'université Chuo. Il s'oriente par la suite vers la photographie professionnelle. En 2013, il fait partie de la présélection du concours New Cosmos of Photography pour lequel Masafumi Sanai lui attribue une mention spéciale. La même année, son projet Daily est publié par Space Cadet. Son travail a été largement exposé à Tokyo, notamment au Guardian Garden, à la galerie IMA et au Metropolitan Museum of Photography. En 2015, il a participé à l'exposition New Japanese Photography à la galerie Doomed, à Londres.



© Aaron Blum, Born and Raised, 2010-2015. Courtesy the artist

Aaron Blum (1983, USA) est un descendant de la huitième génération des colons Scots d'Ulster installés dans les Appalaches de Virginie-Occidentale. Après des études de photographie à l'université de Virginie-Occidentale et à celle de Syracuse, il bénéficie d'une reconnaissance immédiate et reçoit notamment le Juror's Choice Award du Centre des arts contemporains de Santa Fe, le Flash Forward Award de la fondation Magenta, le Leopold Godowsky Jr. Color Photography Award, et est sélectionné par le Critical Mass Top 50. Son travail a été présenté dans Fraction Magazine et Next Level, sur CNN et à la BBC et figure dans les collections permanentes du musée Haggerty et du musée des beaux-arts de Houston.

Source des textes : dossier de presse



© Samuel Fosso, Malcom X, de la série African Spirits, 2008. Courtesy The Walther Collection and Jean Marc Patras / Paris

Après Eden. La Collection Walther
Maison rouge, Paris, 17.10.2015 – 17.01.2016
www.lamaisonrouge.org

Depuis son ouverture, la maison rouge expose à l'automne une grande collection internationale. Cette année, c'est l'exceptionnelle collection de photographies d'Artur Walther qui est dévoilée. Cet ancien banquier d'affaires allemand, vivant à New York, a rassemblé en vingt ans des ensembles conséquents d'une grande cohérence ; partant de la photographie allemande, puis américaine, il s'est ensuite tourné vers la photographie africaine et asiatique. *Après Eden*, présente une sélection de plus de 800 œuvres d'une cinquantaine d'artistes. Photographie historique, daguerréotypes, photographie contemporaine, vidéos, revues, albums de la fin du xxe siècle ont été sélectionnés par le commissaire, Simon Njami, pour construire un parcours autour du paysage, du visage, de la performance, du portrait et d'essais anthropométriques ou ethnographiques.
Curateur : Simon Njami



© Zanele Muholi, de la série Faces and Phases, 2006-2014. Courtesy The Walther Collection and Stevenson, Cape Town and Johannesburg

"Une collection s'apparente à un monde. Un univers personnel en constante évolution dont le collectionneur, parfois, ne maîtrise pas tous les confins. Pénétrer en cette terre étrange revient à jouer le rôle d'un explorateur en charge de la réalisation d'une cartographie inédite. Chez Artur Walther, le monde se divise en des catégories récurrentes, introduites à mesure que le collectionneur se connaissait mieux et comprenait progressivement le sens du geste premier qui lui a fait acquérir une photographie : la nature, c'est-à-dire nommément le paysage, les portraits, la performance, la ville et l'altérité pointée par la science et les livres et les albums, qui constituent également l'un des domaines de prédilection de la photographie. Le titre de l'exposition, *Après Eden*, s'est imposé à travers les séquences et les segments qui constituent la collection.

Ce que raconte La Collection Walther n'est pas l'histoire que je peux, observateur extérieur, percevoir. Dans ce que j'observe, je n'apprécie pas uniquement les images rassemblées, mais la manière dont elles l'ont été. Bien qu'elles aient une vie propre, qu'elles soient chargées de l'intention de leurs auteurs, c'est à travers le regard du collectionneur que je les perçois. Car ce dernier est intimement lié à ce qu'elles pourraient me dire, dans ce contexte très précis.



© Dieter Appelt, Der Fleck auf dem Spiegel, den der Atemhauch schafft (La Marque de la respiration sur le miroir), 1977. Courtesy The Walther Collection and Gallery Kicken, Berlin

Les paysages, les visages, les performances, les portraits et les essais anthropométriques ou ethnographiques s'organisent autour d'une logique causale. Il y a une histoire. Car une exposition n'est rien d'autre qu'une narration, une interprétation qui intervient à un niveau global, total. Il apparaît, dès que l'on met les images bout à bout, selon une logique humaniste, une universalité qui transcende les dates, les lieux et les techniques. La mise en équation scientifique du monde et de ses habitants est également présente, dans cette quête qui contient une dimension alchimique.

L'Afrique, l'Europe, l'Asie, n'ont plus vraiment d'importance. Les spécificités géographiques disparaissent pour nous donner une méta-vision qui les transforme en épiphénomènes. La photographie, encore une fois, nous dit souvent autre chose que celle qu'elle prétend montrer. J'y ai surpris un conte, une parabole dont la matière première est l'humain. Après Eden est le résultat de la confrontation de deux regards : celui du commissaire et celui du collectionneur. Et de cette confrontation, de ce dialogue entre deux sensibilités différentes est né quelque chose qui n'appartient plus ni tout à fait à l'un, ni tout à fait à l'autre."
Simon Njami

Créateur du Festival Ethnicolor en 1987, Simon Njami a conçu de nombreuses expositions et fut l'un des premiers à présenter sur des scènes internationales les oeuvres d'artistes africains contemporains. Directeur artistique des Rencontres de Bamako, de la Biennale Africaine de la Photographie, de 2001 à 2007, Simon Njami a conçu Africa Remix, présentée à Düsseldorf (Museum Kunst Palast), Londres (Hayward Gallery), Paris (Centre Pompidou), Tokyo (Mori Museum), Stockholm (Moderna Museet) et Johannesburg (Johannesburg Art Gallery), de 2004 à 2007. En 2014, il est le commissaire de l'exposition The Divine Comedy dédiée aux artistes africains contemporains, présentée au Museum für Moderne Kunst à Francfort puis au National Museum of African Arts – à Washington jusqu'au 1er novembre 2015.

Source : dossier de presse



Philippe Halsman. Étonnez-moi !
Jeu de Paume - Concorde, Paris, 20.10. 2015 - 24.01.2016
www.jeudepaume.org

Le photographe Philippe Halsman (Riga, Lettonie, 1906 – New York, 1979) mène pendant une quarantaine d'années une carrière exemplaire, depuis ses débuts à Paris dans les années 1930 jusqu'à l'immense succès de son studio new-yorkais entre 1940 et 1970. Cette exposition met en lumière l'ensemble de son travail à travers près de 300 œuvres. En 1940, l'invasion allemande met un terme à la carrière parisienne prospère de Halsman, qui trouve refuge à New York avec sa famille. Il y travaille pour de nombreux magazines américains dont *Life*, le premier magazine illustré uniquement par la photographie, qui l'entraînera à la rencontre des célébrités du siècle — Marilyn Monroe, Rita Hayworth, Duke Ellington, le duc et la duchesse de Windsor, Richard Nixon, Albert Einstein pour n'en citer que quelques-unes — et dont il réalisera 101 couvertures. Loin d'être uniquement un photographe de célébrités, Philippe Halsman n'aura de cesse, toute sa vie, d'expérimenter et de repousser les limites de son médium. Il collabore notamment pendant plus de 30 ans avec Salvador Dalí et invente la *jumpology*, qui consiste à photographier des personnalités en train de sauter, offrant ainsi un portrait plus naturel et spontané de ses sujets. Philippe Halsman se distingue par une parfaite maîtrise technique et une constante exploration du médium. Commissaires : Anne Lacoste, conservatrice, Musée de l'Elysée ; Sam Stourdzé



© Omer Fast, 5,000 Feet is the Best, 2011, vidéo numérique, couleur, son, 30 min. Courtesy gb agency, Paris, Arratia Beer, Berlin et Dvir Gallery, Tel-Aviv

Omer Fast. Le présent continue

Jeu de Paume - Concorde, Paris, 20.10. 2015 - 24.01.2016
www.jeudepaume.org

Basé essentiellement sur l'image en mouvement, le travail d'Omer Fast explore la complexité de la narration à travers une pratique qui trouble les frontières entre le réel et sa représentation. Si l'origine de ses histoires est souvent documentaire, leur construction s'affranchit cependant d'une démarche naturaliste et résiste à toute conclusion ou révélation d'une "vérité" ultime du récit. Omer Fast s'intéresse au rapport entre individu et collectivité, à la façon dont les événements sont transformés en mémoires et histoires ainsi qu'à leurs modes de circulation et de médiatisation. Ainsi, l'artiste interroge les politiques de représentation, dans la continuité de projets qui, au sein de la programmation du Jeu de Paume, ont proposé de nouvelles formes narratives dans le champ de la vidéo et de l'installation.

Le présent continue permet de découvrir les œuvres *CNN Concatenated* (2002), *A Tank Translated* (2002), *5,000 Feet is the Best* (2011) et une nouvelle production spécialement conçue pour cette exposition intitulée *Continuity (Diptych)* (2012-2015).

Né à Jérusalem en 1972, Omer Fast a grandi au milieu de langues et cultures différentes. Il passe une grande partie de son adolescence aux États-Unis et déménage plus tard à Berlin, où il réside actuellement. De cette expérience personnelle de l'adaptation résulte en partie son attirance pour les questions du langage, de la transmission, de la traduction et de l'identité qui traversent ses installations vidéo dès ses premiers travaux dans les années 2000.

Fast est avant tout un narrateur. La manière dont il construit des histoires, qui se concrétise par une maîtrise de la forme, des modalités du récit et de l'agencement du point de vue, transcende les sujets qu'il aborde. Son œuvre traite en effet de questions sociales, politiques, géopolitiques ou historiques, mais c'est le mode de narration et ses effets qui lui donnent tout son sens. " Dans les événements presque rien ne profite à la narration, presque tout profite à l'information ", constatait Walter Benjamin en 1936. Il ajoutait : " Car c'est le fait du narrateur né que de débarrasser une histoire, lorsqu'il la raconte, de toute explication. "

Ces quinze dernières années, Fast n'a cessé de raconter des histoires en interrogeant le statut même de l'image. Ses installations vidéo entrelacent différents registres – réalité et fiction, original et copie, document et artifice – révélant les codes et les conventions qui définissent le " réel " au cinéma et à la télévision.



© Fast Omer, Continuity (Diptych), 2012-2015, vidéo HD, couleur, son, 77 min. Production : Jeu de Paume, Paris, BALTIC Centre for Contemporary Art, Gateshead et Filmgalerie 451, Berlin, avec le soutien de BKM et Medienboard Berlin-Brandenburg Courtesy gb agency, Paris, Arratia Beer, Berlin et Dvir Gallery, Tel-Aviv

L'œuvre d'Omer Fast joue avec la vérité objective de l'expérience, soulignant le décalage entre expérience vécue, identité et discours. L'artiste aime travailler avec le témoignage (du soldat, du réfugié, de l'acteur porno, de l'embaumeur…), point de départ de nombre de ses œuvres. Il le transforme et le manipule librement grâce au montage et rend visible le travail complexe qui consiste à traduire en images les faits, tout en contestant la primauté du témoin. Il rend compte des récits potentiels que ceux-ci peuvent engendrer – des chemins ouverts à l'infini. Certaines fois, ces récits occupent simultanément un même plan. Ils peuvent rappeler alors les sentiers qui bifurquent de Borges, ou les " narrations falsifiantes " de Deleuze. Le travail de Fast nous confronte à ce paradoxe insoluble : si une histoire est le fruit – autant que l'otage – de conventions discursives, il n'en reste pas moins que, sans ces conventions, il n'y aurait ni expérience ni transmission.

Omniprésente dans le travail d'Omer Fast, la répétition constitue aussi un aspect central de sa grammaire filmique : les figures du double, de la boucle et de la reconstitution sont autant d'éléments qui définissent son œuvre. Ainsi la répétition avec variations ou les variations au sein de la répétition structurent-elles les vidéos présentées dans l'exposition, *5,000 Feet is the Best*, *Continuity (Diptych)* et *CNN Concatenated,* que traversent également l'expression du trauma, le jeu de rôles et la guerre.

Omer Fast. Le présent continue propose un enchaînement qui part du " réel historique " télévisuel dans le contexte du 11-Septembre avec *CNN Concatenated,* glisse vers la fiction et l'horreur au sein d'une famille avec C*ontinuity (Diptych)* et s'achève par une réflexion basée sur un témoignage autour des nouvelles formes de guerre à distance avec 5*,000 Feet is the Best*. Du déclenchement de la guerre contre le terrorisme au " combat virtuel ", est donnée à voir la façon dont notre expérience du monde est médiatisée par les technologies de l'image, capables de rendre de plus en plus réel leur impact sur le sujet, que ce soit le spectateur télé ou le pilote de drones.
Commissaires de l'exposition : Omer Fast, Marina Vinyes Albes (Jeu de Paume), Laurence Sillars (Baltic Centre for Contemporary Art) et Stinna Toft (Kunsten Museum of Modern Art).

A voir également au Jeu de Paume :
Nguyen Trinh Thi Lettres de Panduranga. Satellite 8 : une proposition de Erin Gleeson

Source des textes : www.jeudepaume.org



© Mathieu Bernard-Reymond, CLO_DS IV, de la série interruption, 2015. Courtesy Galerie Erich Mouchet

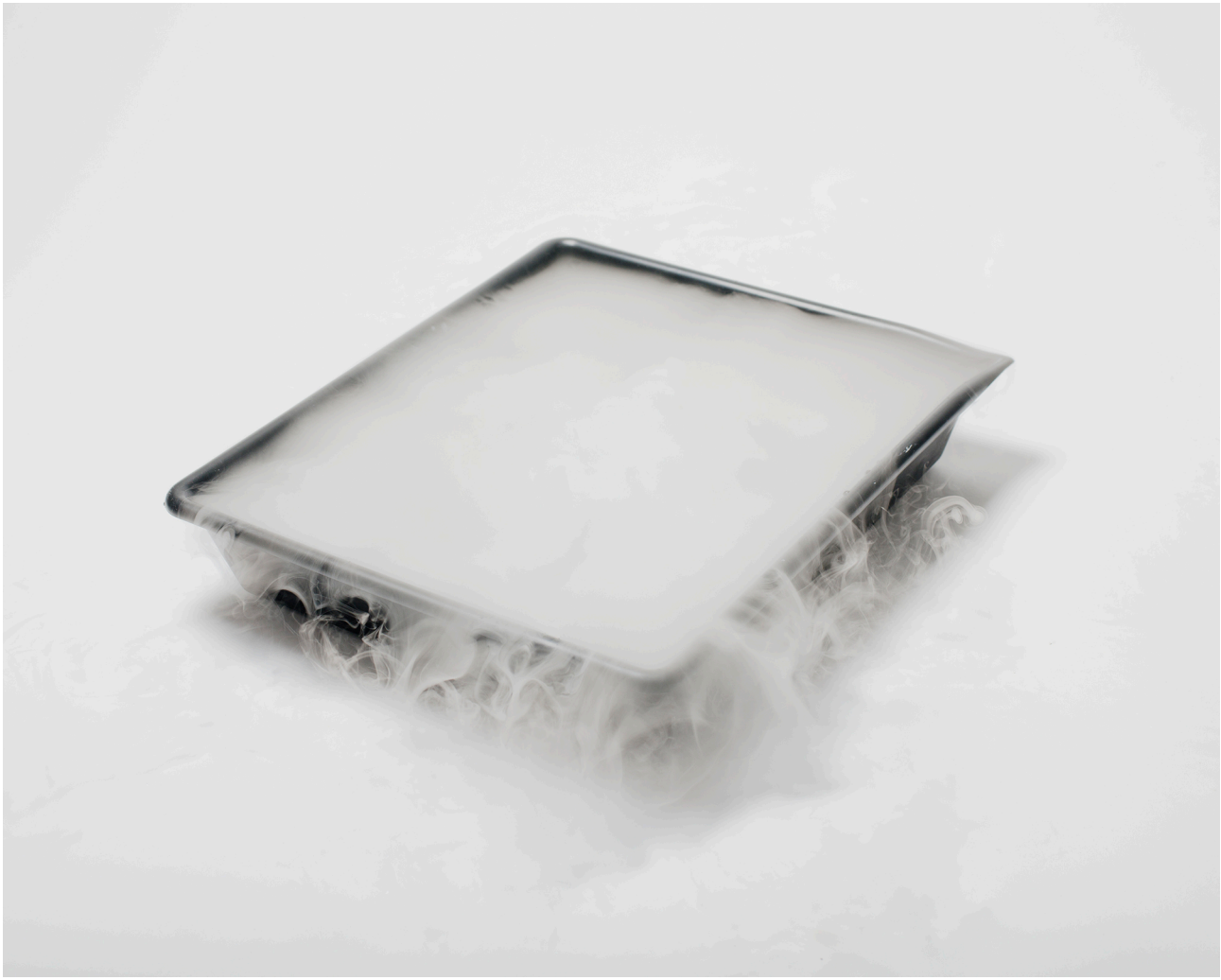
Eléments
Galerie Eric Mouchet, Paris, 24.10. - 28.11.2015
www.ericmouchet.com

Avec Mathieu Bernard-Reymond, Benoît Jeannet et Benoît Vollmer.

Le paysage demeure un pan essentiel de la photographie et de l'art pictural en général. Reste peut-être à lui trouver un langage en adéquation avec les changements technologiques qui traversent notre époque. Les trois photographes présentés dans l'exposition *Eléments* y répondent chacun à sa façon, mais ont tous en commun de mettre en péril le référent de leurs paysages. Ils se positionnent dès lors face aux ruptures ontologiques, à l'œuvre d'aujourd'hui dans notre rapport à la photographie, à l'image et au monde.

Mathieu Bernard-Reymond interrompt le calcul d'un logiciel de fabrication de paysages en 3d, rendant les artefacts (polygones) transitoires manifestes et constitutifs de ses photographies. L'artifice est dévoilé mais, étonnamment, l'effet de réel n'est pas totalement annulé.

Benoît Vollmer recompose des paysages alpins à partir de centaines de clichés. Il a le souci de la vraisemblance mais met cette dernière en péril en renversant l'horizon, comme si une partie du monde était à l'envers.



© Benoît Jeannet, de la série A Geological Index of the Landscape, 2015. Courtesy Galerie Erich Mouchet

Enfin, Benoît Jeannet constitue un index fallacieux mais apparemment crédible des formes élémentaires du paysage, certaines d'entres elles étant refabriquées en studio, soulignant une fois encore l'inutilité du référent ou du moins son atténuation, sa crise.

L'exposition nous met pourtant face à des paysages, identifiables immédiatement comme tels. Comme s'il y avait une résistance de cette forme. Mais on ne remplit plus les photos de sens par l'entremise d'un discours sociologique, urbanistique ou géographique, c'est bien plutôt l'interrogation fondamentale, essentielle, de notre rapport intuitif à ce qui vient du dehors qui est mise en lumière.
Matthieu Gafsou, commissaire de l'exposition

L'exposition s'inscrit dans le cadre du parcours Photo Saint-Germain.

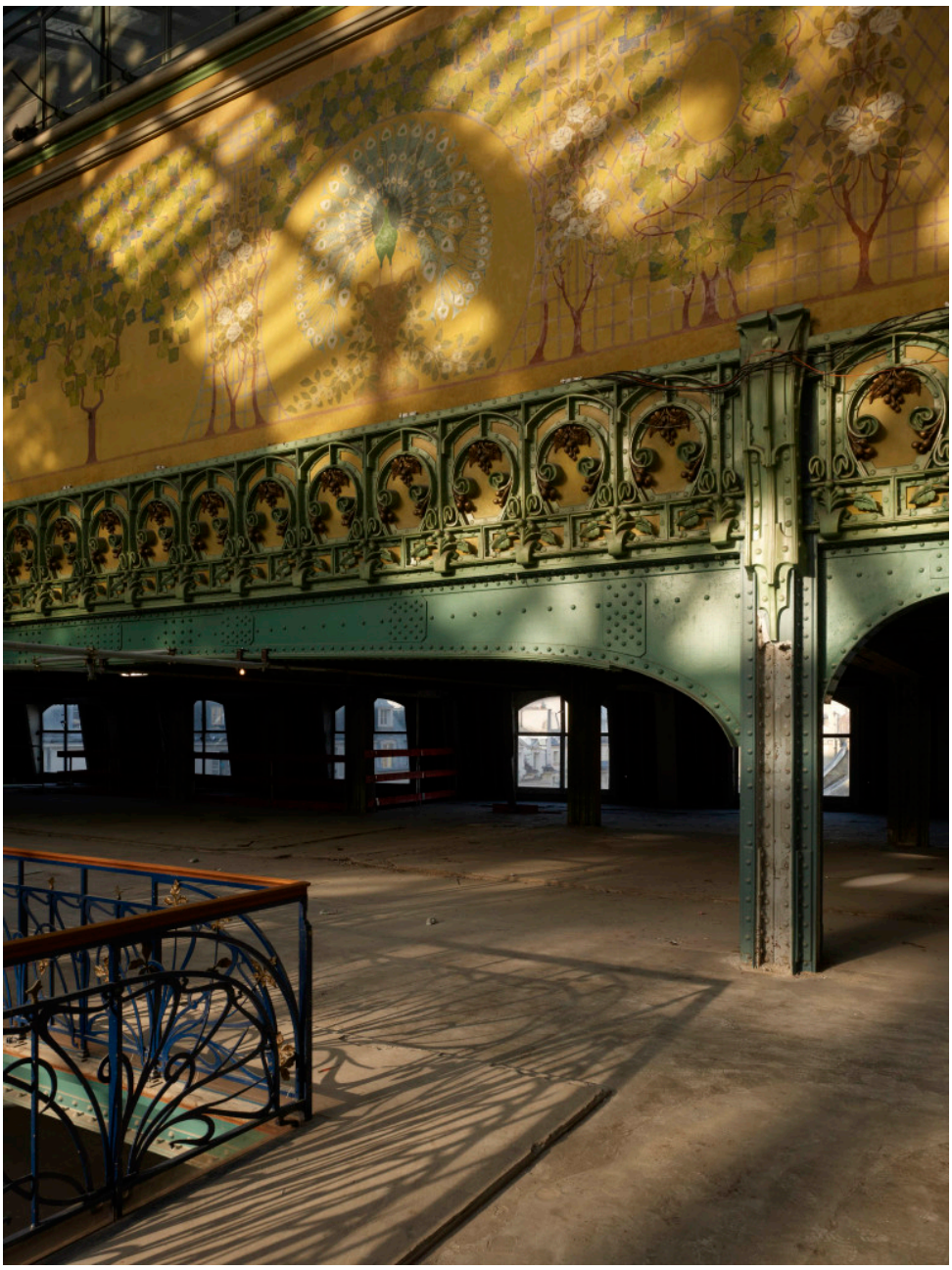
Source : dossier de presse



© Benoît Vollmer, Sans titre T05, tirage pigmentaire, 240x150 cm. Courtesy Galerie Erich Mouchet



© Benoît Vollmer, Sans titre T11, tirage pigmentaire, 240x150 cm. Courtesy Galerie Erich Mouchet



© Deschamps Pierre-Olivier, Grands Magasins de la Samaritaine, janvier 2013

Ma Samaritaine 2015
67-73 rue de Rivoli, Paris, 17.10. – 20.12.2015
www.samaritaine.com

Avec : Michael Ackerman, Pierre-Olivier Deschamps, JH Engström, Yves Marchand & Romain Meffre, Sarah Moon, Georges Rousse

Au moment où le chantier – qui sera suivi et chroniqué par différents photographes – prend enfin toute sa mesure la Samaritaine a choisi pour cette troisième étape de réunir – ou confronter – des écritures aussi affirmées que différentes.
Le visiteur sera accueilli par une sélection du travail de Pierre-Olivier Deschamps qui a documenté le lieu mais qui a su, au-delà de l'exploration systématique et technique, produire des images questionnant la fonction de la couleur et de la composition dans l'approche de l'espace et de l'architecture.
Il se plongera ensuite dans les photographies poétiques, parfois à la limite de la fragilité, vibrantes et lumineuses, d'une Sarah Moon se coulant avec fluidité dans l'immensité du lieu pour se situer entre détails et ample respiration.



© Georges Rousse, Grands magasins de la Samaritaine, août 2013

Georges Rousse, lui, a comme a son habitude, joué en magicien sur la perspective en intervenant in situ pour transformer radicalement la perception de l'espace. Sa grande pièce colorée sera accompagnée des études préparatoires.
Le suédois JH Engström s'est lui aussi confronté à l'espace, en couleurs, en alternant le négatif et le Polaroïd. Il a vu en noir et blanc Paris à partir de La Samaritaine et se joue de la lumière pour établir une tension entre réalisme et fiction.
Michael Ackerman, quant à lui, a plongé avec fascination dans un lieu inconnu et il y a retrouvé, entre éclats de lumière et profondeur des noirs des échos aux sentiments qui traversent son œuvre.
Avec leur chambre grand format, avec le sens de la couleur et l'efficacité qui les caractérisent, Yves Marchand & Romain Meffre se confrontent à l'architecture, questionnent la frontalité, prennent le bâtiment à bras le corps. Tous, comme dans les éditions précédentes, ont des regards différents. Plus affirmés, plus fermes, plus déterminés, plus tranchés.
Au moment où vous verrez ces images, elles ne seront plus possibles à produire. La Samaritaine aura entamé sa transformation, sa mutation, sa marche vers un avenir des plus contemporains. La confrontation esthétique des auteurs qui se sont approprié un lieu est également un grand moment de mémoire. De pure photographie.
Curateur : Christian Caujolle, assisté de Hugo Fortin

Source : dossier de presse

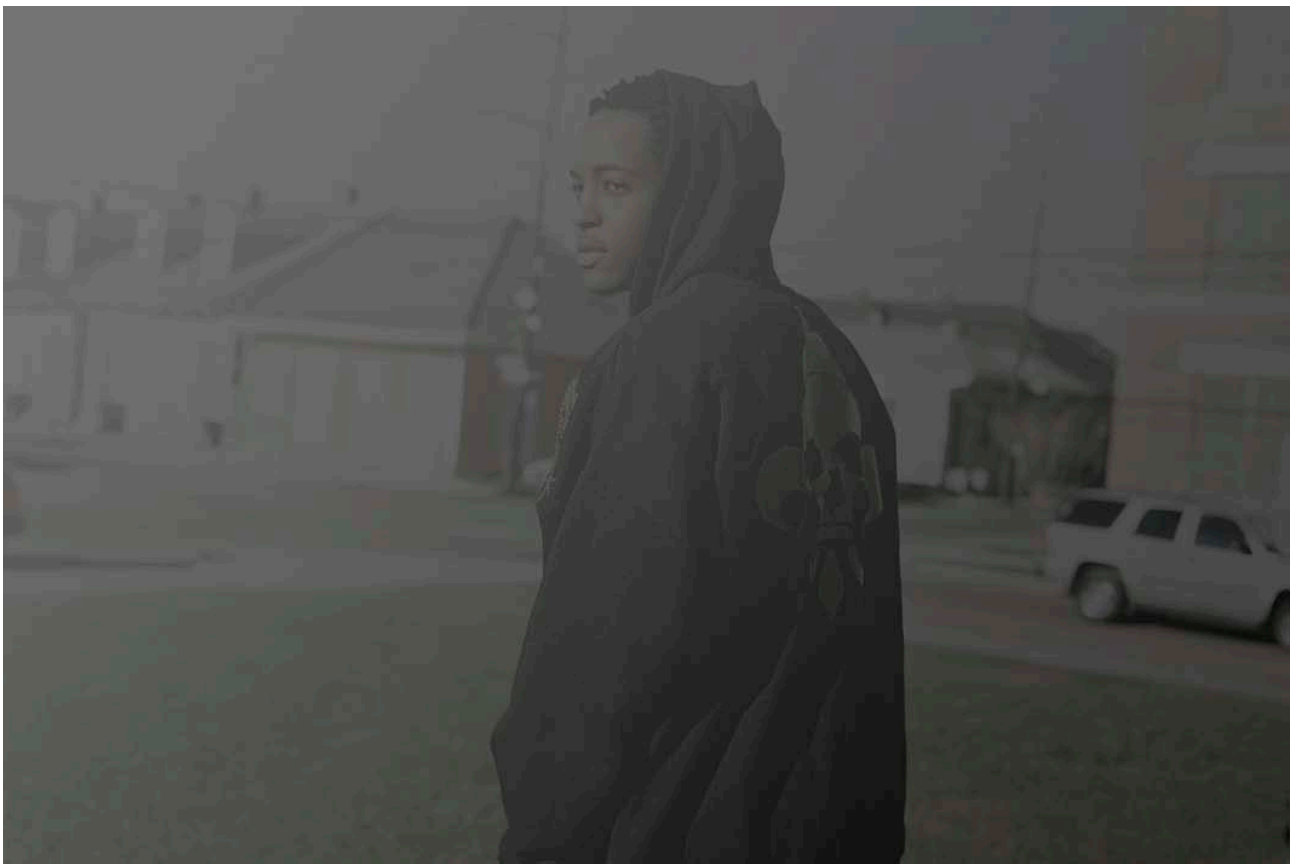


© Tom Callemin, Examination, tirage jet d'encre sur papier satiné Hahnemühle, 90x60 cm, 2015. Courtesy La Galerie Particulière

Construction / Apparition. Carte blanche à Michel Poivert
La Galerie Particulière, Paris, 12.11. – 12.12.2015
www.lagalerieparticuliere.com

Avec : Anne-Camille Allueva, Tom Callemin, Sylvain Couzinet-Jacques, Karim Kal, Constance Nouvel.

Alors que la culture numérique s'est définitivement installée, certains artistes tentent de refonder une expérience photographique primitive. Comme des chercheurs en physique fondamentale, ils explorent de façon radicale et souvent minimale ce que le médium photographique contient encore de mystère et de possibilités à construire notre rapport au réel. Il s'agit d'artistes d'une nouvelle génération agissant en dehors de tout genre répéré (portraits, paysage, etc.) et de toutes pratiques identifiées (reportage, plasticien, documentaire, etc.), mettant face à face la photographie et les enjeux du monde contemporain.
Michel Poivert



© Sylvain Couzinet-Jacques, Lys, 2012, tirage jet d'encre sur papier Hahnemühle, 60x90 cm. Courtesy La galerie particulière

Tom Callemin (1991, FR) n'est pas à la recherche d'une réalité mais tente de la reconstruire à travers certains de ses souvenirs. Pour la plupart en noir et blanc, ses images évoquent un sentiment étrange qui ne peut pas être fixé par le temps ni l'espace. Les protagonistes semblent être plongés dans leurs pensées, retranchés dans leur propre monde. Tom Callemin a récemment reçu le Prix Levallois - Jeune création Photographique Internationale.

Sylvain Couzinet-Jacques (1983, FR), jeune diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles en 2012, interroge dans son travail une iconographie stéréotypée liée à des territoires et à des individus s'y inscrivant. Des États-Unis aux émeutiers, à la crise immobilière espagnole, Sylvain Couzinet-Jacques re-visite, ou plutôt ré-enchante, nos seuils de perception des images. À travers une écriture affirmant un engagement documentaire tout en imposant de nouveaux codes esthétiques, Sylvain Couzinet-Jacques s'inscrit dans une nouvelle génération de photographes, à la frontière de plusieurs autres disciplines (vidéo, installations sonores...), tout en renouvelant le genre photographique prédominant dans son œuvre.
Son travail a été exposé notamment au BAL, à Paris Photo et à la Galerie du Jour agnès b., au Salon de Montrouge et au festival Kyotographie en 2013, aux Rencontres d'Arles en 2012. Ses photographies ont été distinguées au Prix Leica Oskar Barnack et au Prix Science-Po pour l'Art Contemporain 2014. En 2015, il est le premier lauréat du prix Hermès-Aperture.

Source : dossier de presse



Sybille Bergemann, Das Denkmal / Monument Marx-Engels (pour Berlin Mitte) devant l'atelier du sculpteur Ludwig Engelhardt, RDA, 1984 © Sybille Bergemann / Ostkreuz

25 Jahre Ostkreuz. Un Anniversaire à Paris

Goethe-Institut, Paris, 13.11. – 18.11.2015
www.goethe.de/paris

Avec : Sibylle Bergemann, Harald Hauswald, Ute Mahler et Werner Mahler.

La genèse de l'agence : Les fondateurs à l'époque de la RDA
Parmi les membres fondateurs de l'agence Ostkreuz, quatre photographes de l'ex-Allemagne de l'Est (RDA) ont développé, dès les années 1970, une œuvre passionnante, personnelle et engagée : Sibylle Bergemann, Harald Hauswald, Ute Mahler et Werner Mahler. Leurs travaux témoignent de regards singuliers sur la vie en RDA, la place de l'individu et la représentation du pouvoir, et illustrent le contexte politique et social des années qui ont précédé la chute du Mur et la création de l'agence Ostkreuz.

Avec quatre séries significatives (*Das Denkmal, Alltag, Zusammenleben, Die Abiturienten*), l'exposition au Goethe-Institut met en avant un épisode essentiel et encore trop méconnu de l'histoire de la photographie allemande de la deuxième moitié du XX^{e} siècle. Elle offre un complément historique indispensable a l'exposition *25 ans Ostkreuz*, présentée paralle lement au Passage du Désir, qui montre les travaux des trois générations de photographes dans le but de faire connaître au public français la large palette artistique et thématique de l'agence.

Source : dossier de presse



Heinrich Völkel, Gaza, 2009, de la série The Terrible City. © Heinrich Völkel / Ostkreuz

25 ans Ostkreuz. Un Anniversaire à Paris

Galerie Passage du Désir, Paris, 13.11. – 29.11.2015 ; vernissage 12.11., 19h
www.passagedudesir.com

L'agence de photographes Ostkreuz fête ses 25 ans et présente une rétrospective de ses œuvres. En 1990, lors d'un voyage à Paris, des photographes est-allemands fondèrent Ostkreuz, qui est de nos jours l'agence allemande la plus renommée. L'exposition organisée par le Goethe-Institut Paris présente un choix des meilleurs clichés réalisés depuis 25 ans. Le nom Ostkreuz a été choisi en référence à une station de métro qui relie l'Est de Berlin au reste de la ville. Ce nom préfigurait un nouveau départ : en partance de l'Est pour se diriger vers toutes les directions. Un quart de siècle après sa création, l'agence est devenue l'un des collectifs de photographes d'Allemagne les plus actifs. Ses membres, âgés de trente à soixante ans, sont d'éminents auteurs-photographes. La moitié sont des femmes, certains sont originaires de l'Ouest, mais cela ne joue aucun rôle. Ostkreuz est devenu un important forum pour la photographie, impulsant des expositions thématiques sur des sujets de société explosifs et des débats animés sur l'avenir de la photographie.

De prime abord, Gaza est un lieu inhospitalier, pris sous les feux croisés du Hamas, du Fatah et de Tsahal (l'armée israélienne), ravagé par les bombardements et les incendies. Les mitrailleuses, les blindés et les bombes ont laissé de profondes blessures dans la chair même des bâtiments ; des montagnes de gravats se dressent comme de hideuses croûtes ; aucune maison n'est intacte. La guerre, ici, n'est pas un état d'exception, mais une présence permanente. Vu de l'extérieur, on se demande comment la vie y est possible. Les habitants de Gaza se sont pourtant arrangés pour vivre entre les ruines. Dans ses photographies, Heinrich Völkel a saisi comment les gens ont aménagé leur vie quotidienne de façon parfaitement appropriée, au milieu de ces ruines effroyables – comment la vie se reconstruit avec un pragmatisme infatigable, pièce à pièce, au-dessus des destructions.

Source : dossier de presse



© Jeff Wall, Clipped Branches, East Cordova St., Vancouver, 1999, transparent (duratrans) sur caisson lumineux. Courtesy of the artist

Jeff Wall. Smaller Pictures

Fondation Henri Cartier-Bresson, Paris, 09.09. – 20.12.2015
www.henricartierbresson.org

"En photographie, on peut passer de l'artifice au réalisme." Jeff Wall

Smaller Pictures est une exposition de l'artiste canadien Jeff Wall (né en 1946). Grand connaisseur de l'histoire des arts et de la littérature, Jeff Wall est l'un des artistes les plus influents de l'art contemporain. Que signifie l'exposition de petits formats pour un artiste qui s'est plutôt illustré par ses tableaux photographiques de grandes dimensions ? Faut-il y voir (en dehors de l'exiguïté relative des salles de la fondation) une réévaluation par Jeff Wall de ce qui constitue son œuvre ?

L'artiste, qui a lui-même établi la sélection, n'a choisi que des œuvres conçues à l'origine en petits formats, depuis le *Landscape Manual* de 1969-1970 aux œuvres de ces dernières années. Comme le rappelle Jean-François Chevrier dans l'introduction du catalogue, « le répertoire de petites "choses vues" n'a pas donné lieu à une production régulière tant que le procédé du caisson lumineux était de règle. C'est à partir de la fin des années 1990, que les images de petit format, en noir et blanc ou en couleur, se sont multipliées. »

Après un mémoire de fin d'études sur Dada Berlin à l'université de Vancouver et un cycle en histoire de l'art au Courtauld Institute de Londres, Jeff Wall enseigne quelques années dans les universités canadiennes. Lors d'un voyage en Europe, il découvre la peinture de Vélasquez au Prado et décide alors de reprendre à son compte le programme de Baudelaire, du peintre de la vie moderne. Cent ans après le Français, Jeff Wall s'essaye à " la reconstitution ou la réinvention de la tradition picturale " en utilisant la photographie, plus adaptée à l'époque.



© Jeff Wall, Diagonal Composition, 1993, transparent (duratrans) sur caisson lumineux. Courtesy of the artist

Les petits formats de l'exposition sont loin des dimensions des caissons lumineux qui ont fait le succès de Jeff Wall dès la fin des années 1970. À travers ces tableaux photographiques, Jeff Wall « proposait au regardeur une expérience de perception fondée sur la confrontation avec une imagerie dramatique (théâtrale) grandeur nature, qui produisait, de ce fait, un effet spectaculaire, par contraste avec l'intimisme du petit format. »

Jeff Wall pose ainsi un nouveau regard sur son œuvre et s'interroge, comme à son habitude sur son statut d'artiste. Il a sélectionné pour cette exposition un ensemble de 35 tirages et caissons lumineux de petit format provenant, pour la plupart, de sa collection personnelle.

L'exposition est accompagnée d'un livre coproduit avec les Éditions Xavier Barral ; il est enrichi d'une introduction de Jean-François Chevrier et d'un entretien avec l'artiste.

Source : dossier de presse



© Karen Knorr, Miho and Michiko, Capitol Hotel, Tokyo, de la série Karyukai, 2015. Courtesy Filles du Calvaire
[texte anglais traduit du japonais : Dancing Flowers in purple sea is beautiful]

Karen Knorr. Monogatari

Galerie Les Filles du Calvaire, Paris, 29.10. - 28.11.2015
www.fillesducalvaire.com

Karyukai et Monogatari / Japon
Depuis 2012, Karen Knorr est partie à la rencontre de la culture traditionnelle japonaise à travers de multiples voyages à Tokyo et Kyoto. A partir de ses recherches, elle a conçu deux séries de photographies aux approches complémentaires : les *karyukai* qui sont des portraits de femmes et les *monogatori* qui placent les animaux sauvages dans des architectures témoins d'un héritage ancestral.

Karyukai est une série de portraits de geisha qu'elle a pu élaborer grâce à des artistes, des modèles et des amies. Elle se réfère aux estampes japonaises *ukiyo-e* (terme japonais signifiant "image du monde flottant") représentant des *bijin-ga* (des icônes de beauté) et les photographies sont associées à des haïkus, poèmes composés par les gardiens du temple. Ces portraits raffinés révèlent les vestiges de la culture des geishas et son influence sur les femmes japonaises contemporaines.
La figure de la geisha – *gei* signifiant art et *sha* correspondant à la personne pratiquant cet art – ainsi que le Mont Fuji, forment les symboles du Japon depuis l'ère Meiji, lorsque le pays s'est ouvert à la culture occidentale vers le milieu du 19ème siècle. Ces dernières décennies, les geishas ont commencé à pouvoir travailler plus facilement en dehors de leurs structures habituelles. En effet, elles évoluent habituellement dans le cadre d'une société matriarcale, matérialisée par les *hanamachi* (les quartiers des geishas) qui perdurent à Kyoto, Osaka et Tokyo. Les geishas y vivent à un rythme strict, et sont dédiées au divertissement d'une clientèle composée presque exclusivement d'hommes d'affaires. Historiquement, ces divertissements consistent en l'art de la musique, de la discussion et de la danse. Bien que de nos jours les femmes contemporaines s'habillent à l'occidentale, les kimonos sont toujours portés pour des occasions spéciales telles que la cérémonie de la majorité [1] ou lors de réunions de famille. Les types de manches et de *obi* [2] importent autant que les couleurs et la forme du vêtement puisqu'ils désignent le statut social et indiquent si la femme est mariée. Par exemple, le kimono *furisode* [3], conçu avec de longues manches flottantes, est porté par les femmes célibataires alors que le kimono *tomesode* [4], noir, est revêtu par les femmes mariées.



© Karen Knorr, The Journey, Hie Torii, Tokyo, de la série Monogatari, 2012-2015, tirage jet d'encre sur papier Hannemühle Fine Art Pearl, 152x101.5 cm. Courtesy Filles du Calvaire

La série *Monogatari*, qui fait suite aux séries *Fables* (2004-2008) et *India Song* (2008-2010), traite symboliquement de la vie sauvage et de son articulation à la Culture, en se rapportant cette fois-ci à l'héritage japonais et à ses mythes. Les animaux sont placés dans d'élégantes architectures que l'artiste a découvert à travers *Le Dit du Genji,* célèbre nouvelle moderne écrite par Murasaki Shikibu, courtisane de l'époque Heian au cours du 10ème siècle. Ces temples sont encore visibles partout dans Kyoto et nombres d'entre eux renferment de magnifiques décors réalisés par la célèbre école de peinture Kanō. Ce travail se réfère également au monde fantastique des contes populaires. Les animaux ressemblent aux *yōkai*, fantômes et autres monstres surnaturels qui appartiennent au folklore. Les *yōkai* peuvent revêtir les traits d'animaux aussi bien que s'incarner sous une forme humaine ou bien encore se personnifier dans un objet. Les femmes vêtues de kimonos qui les accompagnent parfois dans les mises en scène de Karen Knorr viennent corroborer l'omniprésence de la tradition.

1. La cérémonie de la majorité est une fête connue sous le nom de seijin shiki au Japon, qui se célèbre lorsque les jeunes gens atteignent 20 ans.
2. Un *obi* est une ceinture servant à fermer les vêtements traditionnels japonais, tels que les kimonos ou les vêtements d'entraînement pour les arts martiaux.
3. Le *furisode,* littéralement " manches qui pendent ", est le costume traditionnel japonais le plus noble.
4. Le *tomesode* est un type de kimono avec des manches plus courtes que le *furisode*.

Karen Knorr (1954, Frankfurt am Main, Allemagne ; vit et travaille à Londres) est Américaine et a été élevée à San Juan (Puerto Rico) puis a fait ses études à Paris et à Londres. À l'université de Westminster, Knorr étudiait aux côtés d'Olivier Richon, Mitra Tabrizian et Mark Lewis, abordant les débats critiques concernant les " politiques de représentation " qui émergèrent à la fin des années 1970 et au début des années 1980. Knorr a enseigné à travers le monde dans diverses institutions notamment à l'Université de Westminster, au Goldsmiths College, à l'Université d'Harvard et à l'Art Institute de Chicago.

Source : dossier de presse



© Barbora Balková, Piscine – Miroir de Nivnice, de la série Fantômes diurnes, tirage light-jet, 75x75 cm, 2009.
Courtesy Centre tchèque de Paris

Barbora Balková. Fantômes

Centre tchèque de Paris, Paris, 05.11. - 18.12.2015
www.paris.czechcentres.cz

Ces *Fantômes nocturnes et diurnes* constituent une sonde imaginative dans mes souvenirs d'enfants les plus anciens. Mais ce serait là une description incomplète si cette inspiration n'était complétée par l'influence plus tardive de films d'horreur et d'une connaissance théorique des pathologies psychiques accompagnées d'états hallucinatoires. Ainsi, le projet dépasse les simples limites de la photographie pour s'aventurer dans la sphère psychologique et s'interroger sur les tendances potentielles d'une certaine pensée magique propre à l'enfant et d'une façon aigüe de percevoir un environnement donné à un moment donné.
[…] L'ensemble du projet se porte sous le signe d'un travail avec des modèles féminins. Il s'agit d'un choix prémédité, qui m'a permis d'aborder mon sujet avec un côté ludique, magique et avec une force spécifique à l'élément féminin. Les différents motifs sont inspirés par des femmes concrètes. Au fond, il s'agit de mes associations visuelles liées à leurs récits de vie individuels, de témoignage symboliques sur ce qui émane des femmes et jeunes filles concrètes photographiées. En ce sens, on peut dire que les clichés résultants sont en quelque sorte aussi des portraits. Le cycle comporte 24 photographies, 12 couples de " fantômes " donc, chacun représenté de nuit, et de jour.
Barbora Balková



© Barbora Balková, Lit, de la série Etendues, 2013, tirage light-jet, 50x50 cm. Courtesy Centre tchèque de Paris

Pour le cycle *Etendues* (2013), je suis partie des associations d'idées suivantes. Nous avons l'habitude de recouvrir les meubles dont nous n'avons pas usage et que nous « mettons de côté pour quelque temps » à l'aide de draps blancs. Le blanc est couleur de pureté, d'une certaine absence d'émotions, d'innocence, mais aussi de tristesse et de mort. Les vêtements sont quelque chose qui dépasse le corporel, ils constituent une barrière entre le corps et l'environnement. A travers notre habit, nous apportons un certain message à notre sujet. […] Le premier élément par lequel nous nous rapportons à notre environnement et qui, en même, nous touche de plus près, ce sont nos vêtements. […] Sur ces photographies, ils prennent le rôle d'une sorte de rideau, recouvrant les meubles et objets intimement connus de la maison qui, ainsi voilés, ne demeurent que comme des soupçons de présences, incolores, presque médicalement stériles, et donc comme vidés de leur sens. Comme s'ils attendaient seulement leur propre autodéfinition. Les différents meubles sont des objets que partagent tous les habitants d'une même maisonnée. Ils forment une coulisse inséparable du chez-soi et participent de son « climat » particulier.
La principale association que l'on fait avec la maison est d'ordinaire celle de la mère, de façon plus générale celle d'une énergie féminine. Le principe maternelle, quand il est sain, se présente comme accueillant, généreux, et l'on se sent en sécurité auprès de lui. Dans ce contexte, je perçois la table mise, un lit ou un divan faits comme des objets dotés d'énergie féminine. Par le biais de son habit, la femme s'interconnecte à ces objets. D'un côté, elle devient plus intensément partie intégrante de son environnement et le définit, en même temps, sa véritablement nature « accueillante » demeure cachée. De même, grâce à ces draps, à cette robe étendus qui voilent tout, le " climat " de l'environnement se revêt d'une autre lecture et suscite des questions sur la nature de ce qui est représenté ici. La photographie comme message sur le caractère du " climat " d'un environnement donné.
Barbora Balková



© Eitan Simanor, Via Dolorosa. Vieille ville de Jérusalem, de la série Jérusalem Terre de Pèlerins

Eitan Simanor. Dérive à Sion
Saint Honoré Art Consulting, Paris, 12.11. - 28.11.2015

L'exposition présente trois séries du photographe israelien Eitan Simanor qui explorent le quotidien de la ville de Jérusalem pour tenter d'en dégager l'essence, au-delà des clichés. En effet, la cité est trépidante, pleine de tensions et d'émotions. Mais les nombreuses discordes qui la tiraillent sont pour la plupart sous-jacentes. Les hiérosolymitains ont appris à s'accommoder d'une réalité complexe et à en ignorer les rugosités. Dans le cadre du projet *Stress Urbain*, le photographe se penche sur le complexe protocole logistique suivant lequel les déchets ménagers, dans le périmètre engoncé de la Vieille Ville de Jérusalem, sont quotidiennement collectés et évacués. La seconde série s'intitule *Jérusalem, Terre de Pélerins*. Dans quelle mesure les pèlerins (chrétiens, juifs et musulmans) sont-ils conscients de la complexité de ce lieu tourmenté ? Sans tenter de résoudre l'énigme, Eitan Simanor préfère se laisser entrainer par les pèlerins égarés hors des sentiers battus. La troisième série, Jaffa Street, porte sur le plan de développement urbain ambitieux qui a transformé la rue de Jaffa, au cœur de Jérusalem, en quartier piéton desservi par un tramway. En 2011, après moult retards, le quartier a enfin pu reprendre vie et le projet est un succès. Mais la rue de Jaffa a-t-elle pu retrouver toute sa noblesse, après cette concession faite à la modernité que le tramway a imposé à une ville près de cinq fois millénaire ?



© Bernard Descamps. Courtesy Espace photographique de l'Hôtel de Sauroy

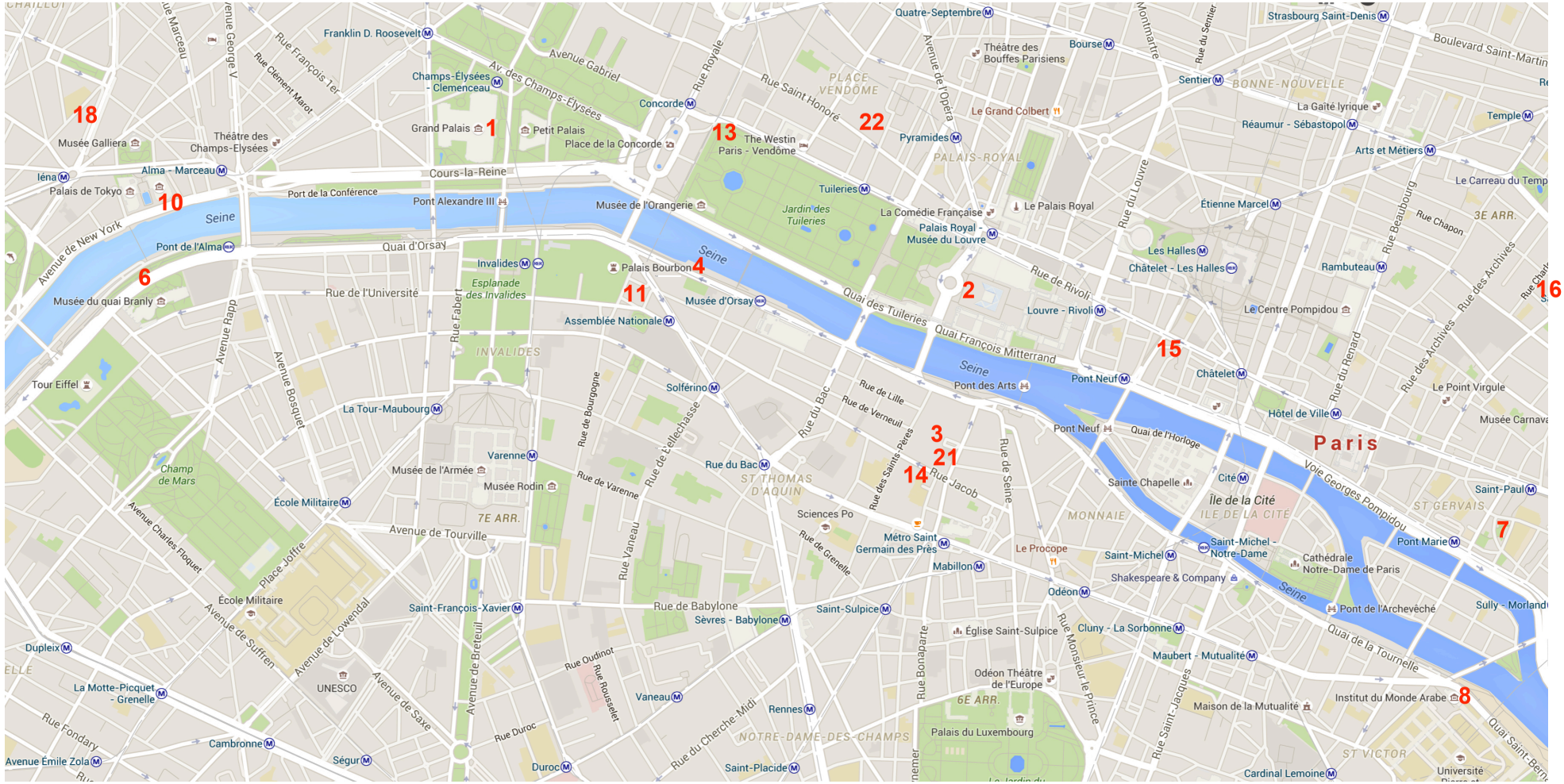
Bernard Descamps. Rétrospective

Espace photographique de l'Hôtel de Sauroy, Paris, 05.11. – 05.12.2015 ; vernissage 04.11., 18h30
www.bernarddescamps.fr

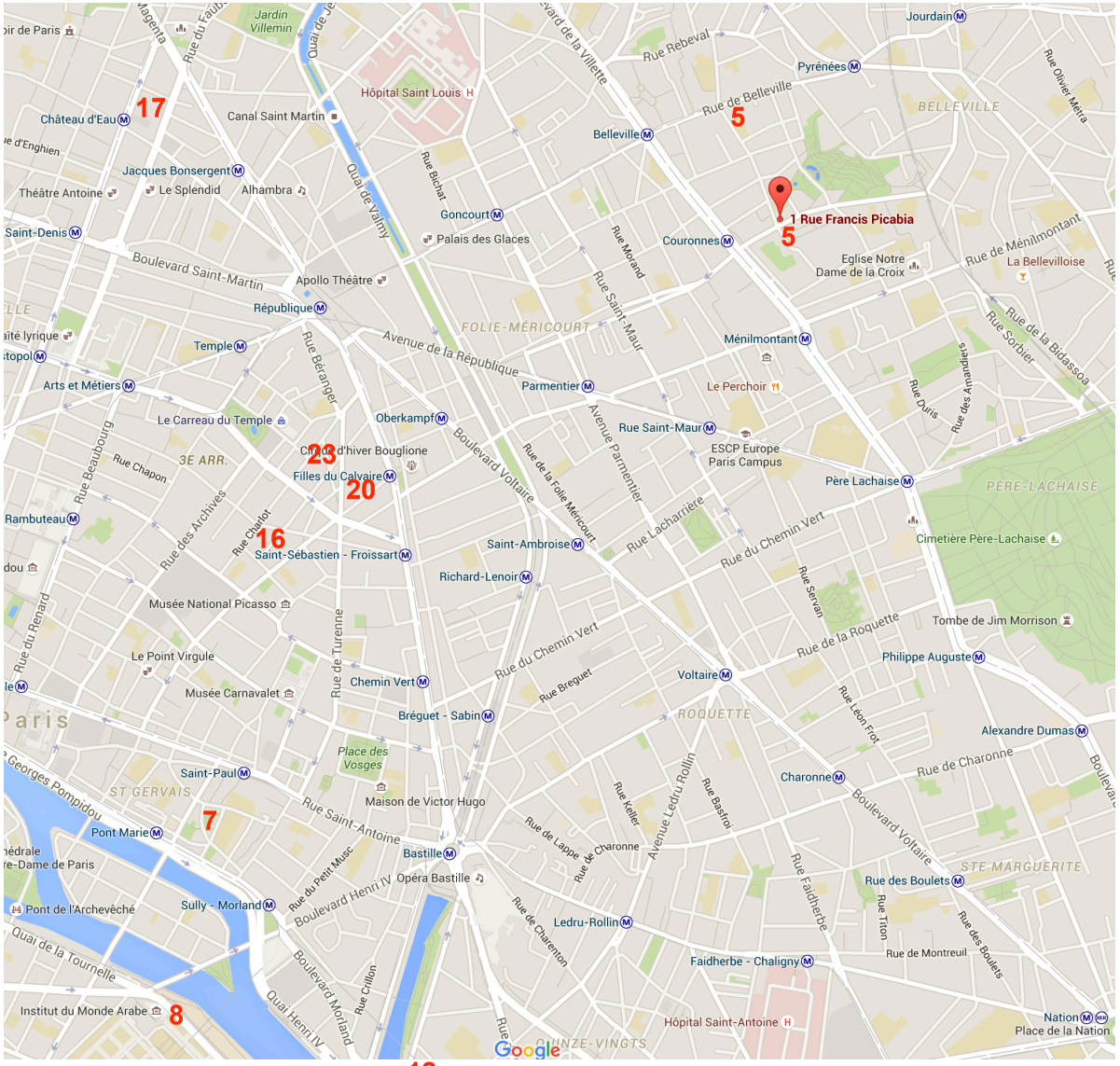
Bernard Descamps (1947, FR) est de ces photographes qui font déjà partie de l'histoire de la photographie. Toujours avec son Hasselblad, ce Maître du format carré en noir et blanc – format de ses obsessions – nous emmène à travers ses images empreintes de poésie sur les parcours qui jalonnent sa vie de photographe. L'Afrique tout d'abord, du Mali à Madagascar, en passant par le Maroc, la Centrafrique… puis l'Asie avec le Japon, le Vietnam, l'Inde… jusqu'à sa série *Les oiseaux*, série inédite d'images de 1988 à 2015. Bernard Descamps est un "poète de l'instant fragile, chantre de l'atemporalité des choses et des hommes", comme le dit si justement Philippe Guionie qui lui voue une véritable admiration. Avec *Où sont passés nos rêves ?* qui sera présenté à l'Espace photographique de l'Hôtel de Sauroy dans le cadre d'une rétrospective de son œuvre, Bernard Descamps poursuit son travail photographique d'une grande sensibilité pour notre plus grande émotion.
Jacques Borgetto

Evénement : Lors du vernissage, présentation du livre *Où sont passés nos rêves ?* paru aux Editions Filigranes en présence de Bernard Descamps.

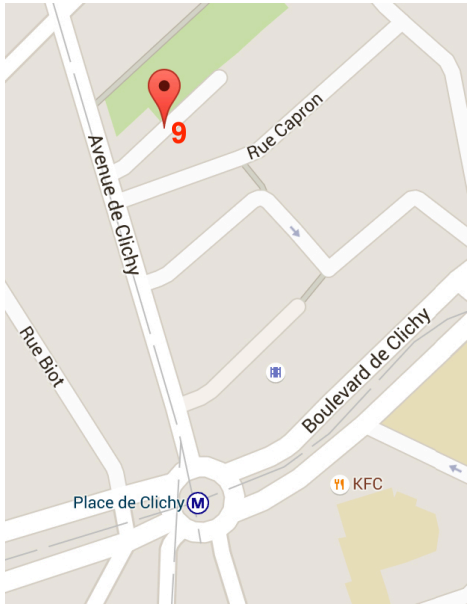
A voir également : *Où sont passés nos rêves ?,* Galerie Camera Obscura, Paris, 30.10 – 05.12.2015
www.galeriecameraobscura.fr



Voir les plans suivants pour les numéros 5, 9, 12, 17, 19, 20, 23



Tous les plans : Courstesy Google





PARIS